BnF Gallica

Scènes historiques et religieuses. Ier, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par Mme de Witt, née Guizot

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse



Witt, Henriette de (1829-1908). Scènes historiques et religieuses. Ier, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par Mme de Witt, née Guizot. 1873.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

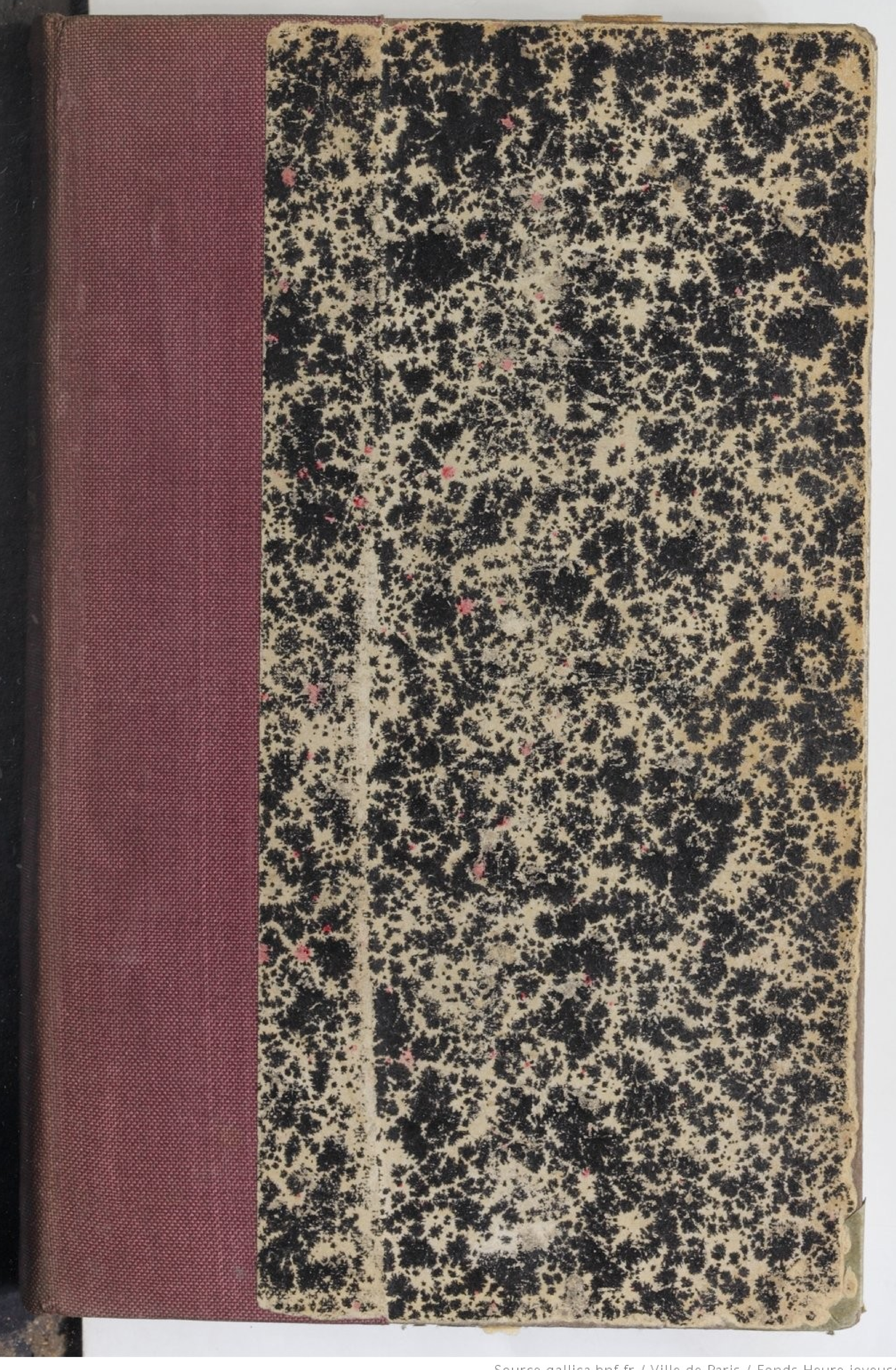
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse





Sea-600845

SCÈNES HISTORIQUES

ET

RELIGIEUSES

Ier, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

Par Mme DE WITT

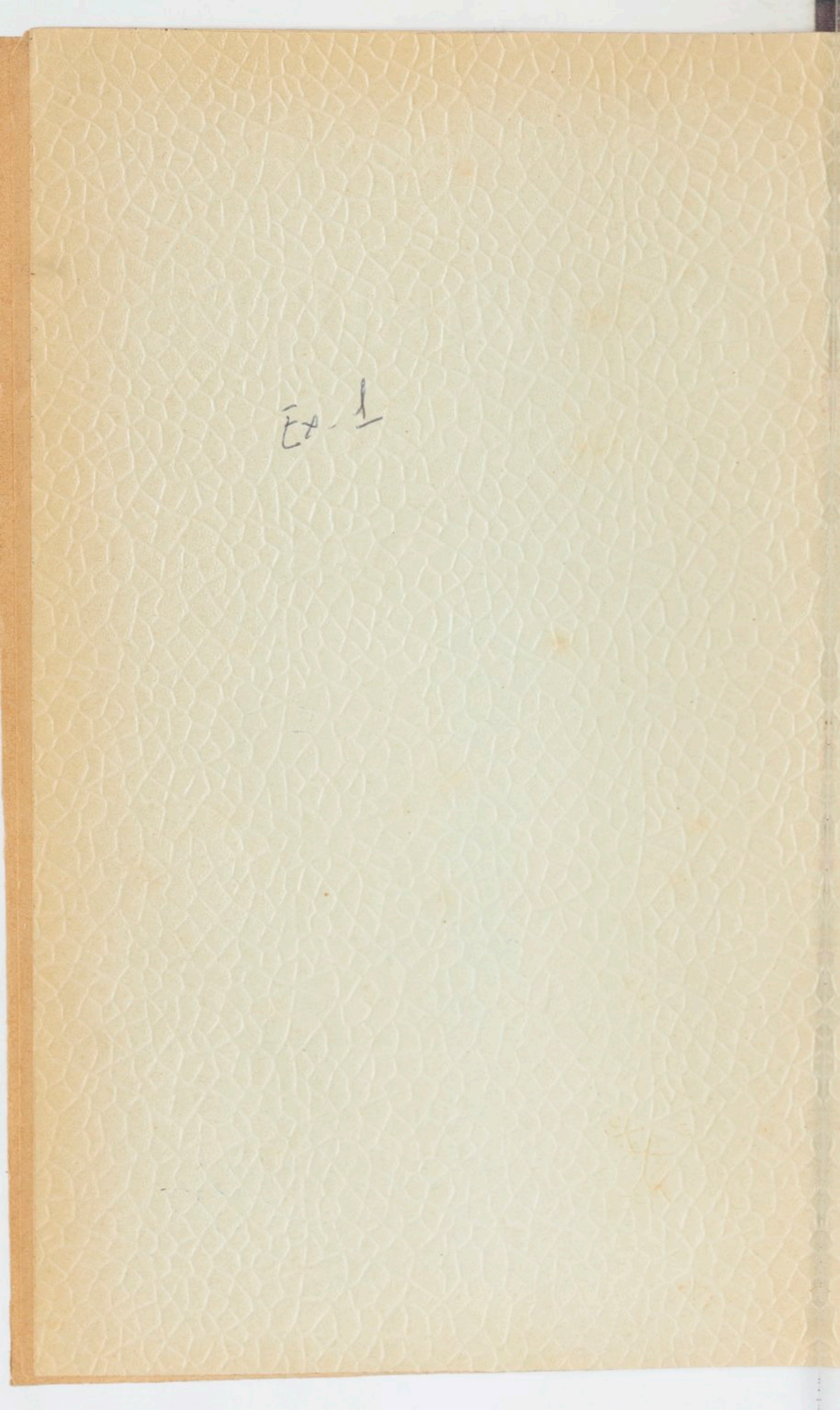
NÉE GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

Tous droits réservés


Ex. 1

SCÈNES HISTORIQUES

ET

RELIGIEUSES



SCÈNES HISTORIQUES

ET

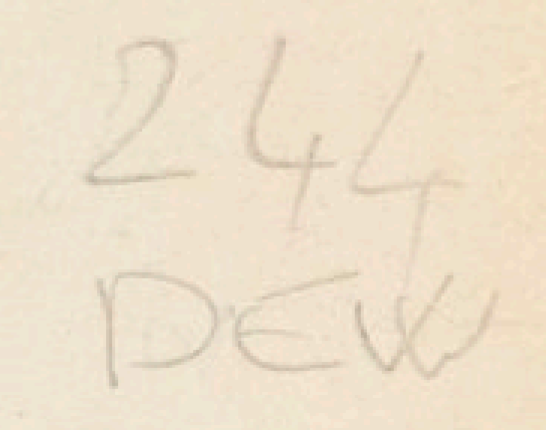
RELIGIEUSES

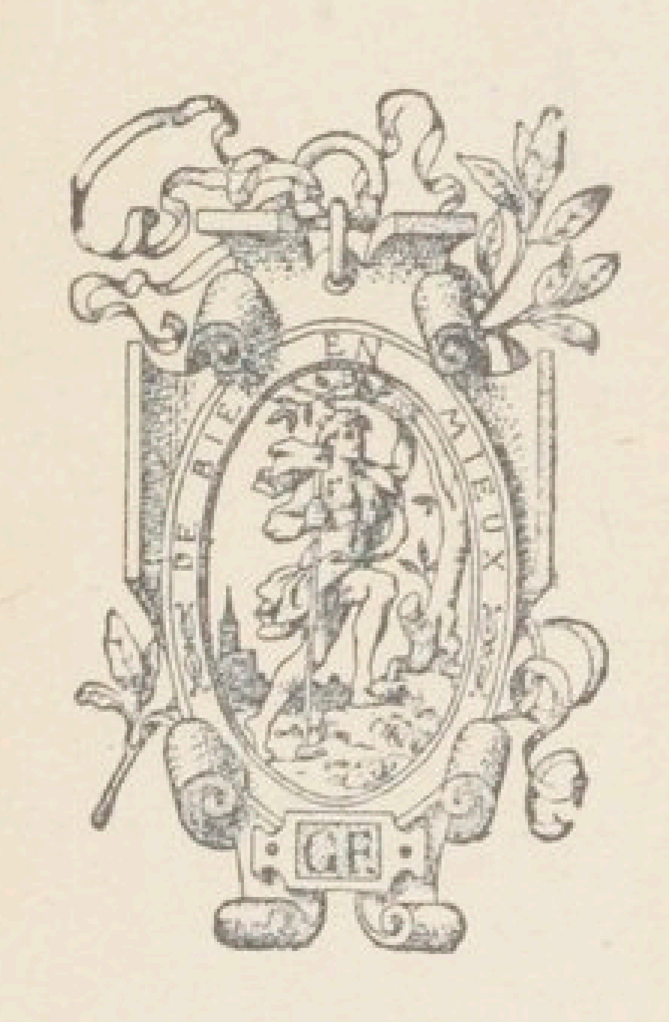
Ier, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

Par Mme DE WITT

NÉE GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(Société anonyme)

33, RUE DE SEINE, 33

Tous droits réservés



SCÈNES HISTORIQUES

ET

RELIGIEUSES

Ier, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

MIRIAM LA JUIVE.

DE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 94 A L'AN 95.

CHAPITRE PREMIER.

La nuit tombait rapidement, comme elle fait dans les pays chauds ; déjà les ombres s'épaississaient dans la demeure du juif Aquilas, et sa fille Miriam, debout auprès d'une table de marbre, allumait la lampe à sept becs dont la forme rappelait l'Orient et la patrie lointaine, jusque dans le Transtevère de Rome. Une femme, courbée par le travail plus que par les années, faisait les préparatifs d'un simple repas. Il suffisait d'un regard jeté sur l'esclave pour être assuré qu'elle n'appartenait pas à la même race que ses maîtres. Elle avait été ramenée captive des guerres en Bretagne ; son mari et ses

enfants avaient été vendus comme elle ; son nouveau-né était encore dans ses bras lorsqu'elle fut achetée par Aquilas pour nourrir sa fille, dont la mère, Salomé, venait de succomber. La captive avait depuis lors vécu dans la maison du juif, ignorant le sort de ceux qui lui avaient été arrachés. Elle s'était attachée à Miriam ; son âme blessée avait reporté ses affections sur l'enfant adoptive ; tout en apprêtant le pain, les olives, le poisson séché, le flacon de vin, elle suivait des yeux la jeune fille, maintenant debout à la porte entr'ouverte, cherchant à pénétrer le crépuscule et à reconnaître, au milieu de la foule qui se heurtait dans les rues, le visage sévère, les cheveux déjà grisonnants et le pas pressé de son père.

« Miriam ! » dit une voix creuse et sombre. La jeune fille se retourna vivement. Son grand-père ne parlait jamais en vain : « Qu'attends-tu pour servir le souper ? demanda le vieillard ; la journée n'est-elle pas bientôt achevée ? Les heures s'écoulent lentement dans l'obscurité... et la tristesse, » ajouta-t-il plus bas.

Miriam avait attiré un siége et s'était assise à côté de son grand-père : « J'attends mon père, dit-elle, il s'est attardé dans ses affaires, et je regardais à la porte si je ne le voyais pas venir. Je crains toujours quelque tumulte dans les jours de fête ; la foule revenait tout à l'heure du cirque, enivrée et bruyante, comme elle l'est souvent au sortir de ces jeux cruels, et mon père portait sur lui des joyaux précieux...

« Silence, enfant, dit le vieil Éléazar, on ne parle pas de ces choses.... » Puis il reprit : « Ton père est

calme et prudent : si le peuple était au cirque, les sénateurs s'y devaient rendre aussi: Crispus Fabius l'aura fait attendre entre ses affranchis, ses clients et ses esclaves... » Un amer mépris se faisait sentir sous les paroles du vieillard.

Miriam avait pris entre les siennes les mains ridées d'Éléazar ; elle les caressait doucement, mais sans songer à ce qu'elle faisait, et comme absorbée dans ses rêveries : « Je ne voudrais pas aller au cirque, murmurait la jeune fille, le sang me fait horreur, et ce serait contrevenir à la loi de l'Éternel; mais j'aurais aimé de voir une fois un triomphe. Il y a quatre ans, quand l'empereur est revenu, après la guerre des Daces, j'aurais voulu voir César sur son char, compter les Daces enchaînés, et regarder un moment leur roi Décébale, entouré des légionnaires avec leurs aigles, et les tableaux des victoires de l'empereur... »

Elle n'acheva pas. Elle avait parlé bas, mais Éléazar avait entendu avec l'ouïe délicate particulière aux aveugles. Il s'était levé, ses mains étaient croisées au-dessus de sa tête ; ses lèvres tremblaient de colère : « Est-ce une fille de mon sang et de la race d'Israël que j'entends parler ainsi ? s'écria-t-il. Est-ce toi, Miriam, seule enfant demeurée au foyer désolé, qui parles des triomphes de César et qui regrettes la sainte rigueur qui te retient cachée dans la maison paternelle ? Que m'importent les Daces et leur roi Décébale? Que m'importent les victoires de César et ses triomphes ? Je ne me souviens que d'une victoire et d'un triomphe. Il y a vingt-quatre ans, ton père venait de se marier ; moi, j'étais

caché au fond du quartier lointain de nos frères, auprès de la fontaine Égérie. Je n'osais pas approcher de la maison de mon fils; il était inquiet de moi cependant; il ne savait pas que j'avais réussi à échapper au massacre de notre peuple. J'étais réfugié dans une catacombe comme je m'étais réfugié naguère dans les souterrains de Sion; le bruit des pas, les cris joyeux des passants retentissaient au-dessus de ma tête, et je les entendais dans mon cœur. On courait au triomphe de César et d'Auguste, de Vespasien et de Titus. On riait, on maudissait les « juifs, ces misérables » qui avaient lutté si longtemps contre l'irrésistible puissance de Rome et coûté tant de sang aux légions invincibles. On se moquait maintenant, car Sion était détruite, son temple saint n'était plus qu'un amas de ruine, et ses enfants, livrés à la mort comme des brebis à la boucherie, n'avaient été épargnés qu'en petit nombre pour suivre le triomphe du vainqueur. Je savais tout cela. J'avais tout vu de mes yeux. J'avais des yeux alors. Les demeures de mes frères étaient fermées; toutes les têtes étaient couvertes de cendres, tous les vêtements étaient déchirés; parmi les enfants d'Israël que le dédain de Rome laissait vivre, nul ne pensait à regretter le spectacle et ses odieuses splendeurs; tous pleuraient avec des larmes de sang. J'aurais voulu m'enterrer vivant au milieu des tombeaux de mon peuple, et ne jamais revoir la lumière du ciel. Je ne l'ai pas vue longtemps. Les cris résonnaient toujours. Le triomphe était cependant bien lointain. J'écoutais en frémissant, je savais d'avance ce que signifiait cette joie. Le fils de Gioras, Simon, que

nous avions si souvent maudit dans Sion, lorsqu'il était le maître cruel des derniers restes d'Israël, était traîné par des licteurs autour du Forum romain, battu de verges devant le temple des faux dieux, et le peuple applaudissait à son supplice. J'entendis un bruit croissant, du tumulte, des rires, puis des pas précipités ; on revenait ; le dernier défenseur qu'eût conservé le peuple d'Israël, fidèle et courageux malgré tous ses crimes, avait enfin terminé sa vie, il avait comparu devant le Juge éternel ! »

Le vieillard frissonnait, une grande horreur se reflétait sur son visage ; en vain Miriam cherchait-elle à l'attirer vers un siége, il la repoussa violemment : « Va au triomphe, dit-il avec colère. Tu ne verras pas porter le chandelier d'or et la table des pains de proposition ; les dépouilles du Dieu d'Israël sont enfermées depuis plus de vingt ans dans le trésor des Césars, s'ils ne les ont pas vendues pour payer leurs combats de gladiateurs ! Jusques à quand, ô Éternel, jusques à quand? Ta gloire nous-a-elle abandonnés pour jamais? »

Miriam pleurait, honteuse du mouvement de curiosité qui avait irrité son grand-père et rouvert des blessures toujours saignantes. Elle pleurait aussi sur Jérusalem, sur cette Sion qu'elle n'avait jamais vue que dans ses rêves, glorieuse et magnifique, « le plus beau lieu de toute la terre, la joie de tout le pays, la ville du grand Roi. »

« Cette nuit, j'entendrai les cris moqueurs des Romains et je verrai le sang de mes frères couler dans les rues ! » se disait la jeune fille dont l'imagination ar-

L'HEURE JOYEUSE PARIS

dente s'enflammait aisément dans la solitude et les ténèbres. « O Dieu, pourquoi ta colère s'exerce-t-elle encore contre le troupeau de ta pâture ! Avance tes pas vers les demeures de perpétuelle durée ; l'ennemi a tout désolé dans le lieu saint ! »

Éléazar était toujours debout ; il s'était un instant appuyé sur la table pour soutenir ses jambes défaillantes; tout à coup il éleva ses deux mains dans une attitude prophétique : « O fille de Babylone qui vas être détruite, s'écria-t-il d'une voix retentissante, heureux celui qui te rendra la pareille de ce que tu nous as fait ! Heureux celui qui saisira tes petits enfants et les écrasera contre les pierres ! »

Les cheveux blancs du vieillard s'étaient hérissés sur sa tête ; la nourrice s'était arrêtée dans ses travaux domestiques ; elle recueillait dans son âme profonde les invectives passionnées, les terribles anathèmes du vieux juif. Ce qu'il souffrait, elle l'avait souffert, elle conservait contre les Romains une haine aussi amère quoique plus silencieuse que celle des enfants d'Israël, et elle ne possédait pas l'invincible foi des israélites au Dieu vivant, toujours présent dans leur histoire, qui cachait sa face pour un temps, mais qui n'oubliait pas, qui ne pouvait pas oublier son peuple. Les yeux bleus de la Bretonne, vifs encore, lançaient des éclairs de sombre colère. Miriam seule tremblait ; il lui semblait entendre dans le lointain l'écho d'une voix prophétique : « Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice ! » et elle pensait en frémissant aux mères qu'elle voyait chaque jour passer dans la rue, portant leurs petits en-

fants dans leurs bras. « Hélas! se disait la jeune fille, que deviendront-elles si Dieu exauce la voix de son peuple qui crie à Lui nuit et jour! Le sang des enfants de Rome effacera-t-il celui des enfants d'Israël? »

La porte s'entr'ouvrit et le maître de la maison entra. A l'ouïe de ses pas, Éléazar tourna lentement la tête, et reconnaissant la voix de son fils, il se laissa retomber sur ses coussins, silencieux, courbé, comme s'il était honteux de sa colère et qu'il voulût la cacher. La nourrice courut dans une chambre intérieure pour servir le repas retardé. Miriam se baissa pour détacher les sandales poudreuses de son père, elle lui lava ensuite les pieds avec de l'eau tiédie; Aquilas paraissait sombre, plus encore que de coutume, il ne parlait pas et se laissait servir sans une parole ou un geste de remercîment. Il conserva son morne silence pendant le repas. Éléazar, troublé par ses émotions et ses souvenirs, ne cherchait pas à rompre le charme qui tenait toutes les langues enchaînées; et Miriam, attentive aux besoins de son père et de son grand-père, modeste et affairée, redoutant les amertumes patriotiques de l'un et les inquiétudes mercantiles de l'autre, se hâtait de les servir dans l'espoir de voir bientôt finir la soirée: « Mon père est las, se disait-elle; bientôt chacun cherchera sa couche; mon grand-père oubliera la colère que je lui ai causée; je serai seule et je regarderai par ma fenêtre: je verrai couler les eaux du Tibre; peut-être apercevrai-je la lumière qui brille toujours chez Euphrasia. Je la vois quelquefois encore quand je me réveille la nuit. Je voudrais bien savoir pourquoi elle travaille si tard! »

CHAPITRE II.

Miriam regarda longtemps par la fenêtre, ce soir-là. La lueur constante, égale, qui semblait annoncer un travail assidu, attirait ses regards comme un phare au milieu de la foule des hautes demeures où s'entassait une population immense. Beaucoup de maisons contenaient des juifs; Miriam les connaissait; presque tous faisaient le commerce et s'adressaient souvent à Aquilas. Elle avait coutume de visiter les malades et les pauvres; accompagnée de sa nourrice, elle portait de la nourriture aux affamés et quelques consolations aux affligés; c'était pendant ces pieuses visites qu'elle avait quelquefois aperçu Euphrasia. Le noble visage, le doux regard et la gravité simple de la Romaine avaient touché le cœur de la jeune fille d'un attrait inconnu.

« Que fait cette païenne dans les demeures des pauvres? se demandait-elle; les Romains n'ont pas coutume de s'inquiéter des malheureux, » et elle admirait les vêtements que lui montraient les pauvres juifs : ils les avaient reçus d'Euphrasia, disaient-ils. « C'est sans doute à cette œuvre de miséricorde qu'elle travaille si avant dans la nuit, » se disait Miriam, et elle s'étonnait.

Elle s'étonna plus encore en se levant de grand matin sur l'ordre de son père, qui devait retourner chez le sénateur Crispus Fabius; selon sa coutume elle jeta un coup d'œil sur la demeure d'Euphrasia ; la chambre de la jeune juive était plus élevée que le logis de la matrone romaine ; à la puissante lueur du soleil levant, Miriam pouvait voir ce qui se passait chez Euphrasia ; celle-ci cousait déjà, mais elle n'était pas seule : un jeune homme aux cheveux noirs, épais et bouclés, était assis à côté d'elle : il tenait à la main un rouleau de parchemin, il semblait lire. Parfois il s'arrêtait comme pour écouter les réflexions et les remarques de sa mère, puis il reprenait sa lecture. Miriam rougit et ne regarda plus.

Elle entrait dans la salle où se préparait le premier repas ; le vieil Éléazar était déjà assis à sa place; chose rare, il riait. Aquilas était moins sombre que la veille ; il avait bon espoir de vendre quelques joyaux au riche Fabius : « Il doit un présent à César, » disait-il, comme Miriam s'inclinait devant son père et son grand-père pour demander leur bénédiction ; « si je pouvais faire la tournée de tous les convives de l'empereur, j'aurais bientôt vidé ma ceinture. Les clients et les affranchis de Fabius tremblaient encore hier matin de la peur qu'avait ressentie le maître. Quelle bonne idée pour leur faire croire à tous qu'ils allaient expirer dans les supplices ! Un caprice de César y aurait suffi. »

« Quel souper ils ont dû faire ! reprit Éléazar, avec une colonne sépulcrale surmontée d'une lampe funéraire, portant leurs noms devant la place de chacun ! — La salle était tendue de noir, continua Aquilas, des esclaves

noirs, vêtus de deuil, les servaient! Les mets étaient ceux des banquets funèbres, César parlait seul de mort et de proscriptions! Ils ont failli mourir de terreur. Crispus Fabius en était malade hier, c'est pourquoi je n'ai pu le voir après avoir attendu tout le jour à la porte. Le janitor, enchaîné dans sa niche, ne laissait entrer personne. » Le juif riait, il lui semblait que Domitien se chargeait de la vengeance du peuple d'Israël en opprimant ses vainqueurs.

« Il était remis cependant avant ton départ, puisqu'il t'a fait dire de revenir?

— J'ai vu arriver le remède, répondit Aquilas; César a envoyé à Crispus, comme à chacun de ses convives, la colonne et la lampe sépulcrales en argent massif, avec l'esclave qui les apportait. Il n'était plus noir. J'aurais voulu les voir tous pâles d'effroi, devant ce repas qu'ils ne pouvaient manger! Ah! si j'étais César! » Une haine invétérée retentissait dans les accents du marchand de pierreries tout le jour absorbé par l'amour du gain, comme elle vibrait la veille dans les paroles du vieillard aveugle, méditant sans cesse sur les malheurs et les griefs de sa patrie. « Si tu avais été César, reprit Éléazar, la peur n'eût pas été leur unique mal... Et César lui-même... »

Ils se turent avec une prudence habituelle: Miriam s'était discrètement éloignée et elle avait rejoint sa nourrice dans une chambre lointaine; lorsqu'elle revint, son père était sorti et Miriam s'assit auprès d'Éléazar sa quenouille à la main, filant la blanche laine destinée aux vêtements de son père. Aquilas était simplement vêtu, il

exigeait de sa fille la plus modeste parure lorsqu'elle franchissait le seuil de sa demeure ; mais à l'ombre du toit paternel la jeune juive était plus richement parée que les jeunes Romaines du même âge et de la même condition. Le souvenir et le goût des splendeurs orientales se reconnaissaient dans le long voile brodé d'argent, la veste de tissu d'or, la tunique de pourpre, les joyaux précieux que Miriam tenait enfermés dans un coffre de bois de cèdre.

La juive était agitée et impatiente ce jour-là. Éléazar s'était endormi sur un lit de repos ; Miriam appela doucement sa nourrice : « Allons voir la pauvre Déborah, dit-elle ; depuis trois jours nous ne lui avons pas porté de nourriture ; elle est faible, et ses enfants affamés sont suspendus autour d'elle ; prends un morceau du chevreau que tu avais rôti pour le repas du matin : mon père ne refuse jamais ce qui est nécessaire à nos pauvres frères. C'est ainsi que la loi l'ordonne. »

La nourrice était absorbée par des soins domestiques nombreux et pressants ; elle obéit toutefois sans répondre. Miriam était tantôt pour elle l'enfant qu'elle avait allaitée à son sein, tantôt la maîtresse qui savait commander ; l'esclave courba silencieusement la tête, et quittant son travail, elle se chargea de la corbeille contenant les provisions destinées à Déborah ; toutes deux prirent le chemin de sa demeure.

Quelle foule dans les rues ! Il semblait que le monde entier se fût donné rendez-vous dans Rome, y apportant toutes ses coutumes et toutes ses religions. Là, les prêtres de la déesse syrienne Astarté, seule adorée na-

guère par Néron, passaient avec l'âne qui portait leur idole, quêtant de porte en porte pour les frais de son culte. L'un d'eux poussa sa sébile contre les mains modestement croisées de Miriam, tandis qu'un prêtre d'Isis, la tête rasée, vêtu d'une robe de lin, assaillait la nourrice de ses requêtes. Toutes deux repoussèrent les prêtres mendiants et continuèrent leur route, mais elles se trouvèrent bientôt arrêtées par un flot d'esclaves se croisant en tous sens, chargés des commissions de leurs maîtres dans ce quartier populeux où se trouvaient des Juifs, des Égyptiens qui consentaient à se livrer au commerce indigne des véritables Romains.

La foule s'ouvrait en murmurant devant le magnifique cortége d'un riche patricien qui se dirigeait vers la porte Portese, pour aller passer la journée dans sa villa, aux environs de Rome ; les affranchis et les clients se pressaient autour du maître, confondus avec les esclaves. Le Grec qui se tenait auprès du patricien, l'amusant de ses récits, se tournait quelquefois vers la foule pour y chercher des yeux un sujet propre à ses plaisanteries. Ses regards rencontrèrent les yeux noirs de Miriam, elle rougit et serra de plus près son voile. Heureusement, l'étroite allée où demeurait la pauvre Déborah était proche, la nourrice poussa la jeune fille ; toutes deux disparurent, le sénateur passa outre, seulement les bons mots du Grec n'avaient pas le bonheur de dérider son maître ; le soir venu, il expiera sa faute sous la verge; s'il tombait souvent dans l'ennui, qu'importeraient les ordonnances d'Auguste ou de Claude pour la protection des esclaves? Nul ne saura si les murènes du riche

Pollion s'engraissent, dans leur vivier, de la chair d'un Grec.

Jamais Miriam ne s'était sentie si étrangère dans cette Rome où elle était née, où elle avait toujours vécu ; jamais elle n'avait apprécié si haut le noble privilége qui l'avait fait sortir de la race élue, seule dépositaire des révélations de l'Éternel : « Il n'y a personne en ce lieu qui fasse le bien, non pas même un, se disait la jeune fille, ils dévorent mon peuple comme s'ils mangeaient du pain, ils n'invoquent point Dieu. » Elle s'arrêta confuse. Euphrasia était debout à la porte de Déborah, une corbeille vide à la main, comme une réponse vivante aux reproches qu'adressait Miriam à la société romaine. Celle-là au moins faisait le bien. D'où lui venait la compassion pour les malheureux que la jeune juive avait crue réservée aux seuls enfants d'Israël ?

La Romaine posa doucement la main sur le bras de Miriam : « Ne montez pas aujourd'hui chez Déborah, dit-elle d'un accent presque maternel, la maladie et la misère l'ont amenée aux portes du tombeau.

— Depuis trois jours ? je l'ai vue il y a trois jours ! » s'écria Miriam, mais elle cédait instinctivement à la main d'Euphrasia, heureuse d'une occasion pour voir enfin de près celle qu'elle avait si souvent contemplée de loin, courbée sur son travail.

« Depuis trois jours, reprit Euphrasia, la fièvre la dévore ; je ne sais pas encore si le danger n'est pas menaçant aussi pour ceux qui l'approchent. Mon fils est allé chercher un de nos frères qui est habile dans l'art de guérir, il m'éclairera à ce sujet. »

Miriam n'insista plus, elle avait fait signe à la nourrice de déposer sa corbeille, mais elle rougissait en s'adressant à Euphrasia : « Mais vous, vous restez auprès de Déborah sans craindre la maladie et la mort ? Qui lui donnera les soins nécessaires ? qui partagera à ses enfants les provisions que j'avais apportées ? »

Euphrasia avait déjà relevé la corbeille : « J'y veillerai, dit-elle simplement, le Seigneur tient entre ses mains la vie et la mort ; je ne crains rien. Adieu. »

La nourrice entraîna Miriam ; Euphrasia était rentrée dans la pauvre demeure. En se retournant, la juive crut voir le jeune homme qu'elle avait aperçu la veille dans la chambre lointaine ; il n'était pas seul, un homme plus âgé l'accompagnait : « C'est le médecin ! » se dit Miriam. Tous deux se confondirent dans la foule. Les femmes rentrèrent au logis, le vieil Éléazar dormait encore, accablé par l'âge et par la tristesse. Miriam s'assit auprès de lui, filant en silence ; elle pensait à Euphrasia ; connaissait-elle le Dieu d'Israël ? Elle avait parlé du Seigneur ! Peut-être avait-elle été gagnée à la foi du peuple saint, et faisait-elle partie de ces prosélytes qui se multipliaient depuis peu dans Rome, en dépit des persécutions et de la défaite, malgré le temple détruit et les ruines fumantes de Sion. Si la gloire du Dieu d'Israël avait apparu aux regards de la veuve romaine, peut-être son fils en avait-il aperçu quelques rayons ! Il était bon, il avait pris la peine d'aller chercher un médecin pour la pauvre Déborah ; serait-il aussi un prosélyte ? Qu'étaient ces *frères* dont parlait Déborah ? La jeune fille se perdait dans ses conjectures, mais elle les pour-

suivait avec un persévérant plaisir. Dans son esprit, un lien nouveau s'était formé entre elle et la Romaine qui occupait depuis plusieurs semaines son imagination oisive.

« Elle m'a regardée comme si elle m'aimait ! » pensait Miriam.

CHAPITRE III.

Le sort semblait conspirer avec les secrets désirs de la jeune fille et ramener sans cesse Euphrasia sur son chemin. Jamais la matrone ne rencontrait l'enfant sans lui parler ; Déborah était morte, « morte dans la paix, » dit la charitable visiteuse, et Miriam, les yeux pleins de larmes, écoutait le récit des derniers moments de la pauvre juive naguère abandonnée dans sa misère. « Ses enfants ont été recueillis, » dit brièvement Euphrasia comme la jeune juive s'inquiétait du sort des orphelins, et le lendemain, Miriam, regardant comme de coutume par la fenêtre, aperçut, dans la chambre même d'Euphrasia, les yeux animés, les maigres visages des enfants de Déborah. Son fils était là, il parlait aux petits juifs qui semblaient l'écouter avec attention. Miriam aurait voulu entendre comme eux, elle regardait toujours.

Un matin, elle était seule à la maison avec son grand-père. Éléazar était violemment agité. C'était le grand jour de la fête des Tabernacles, lorsque le peuple d'Israël avait accoutumé de monter à Jérusalem, d'y bâtir des cabanes de feuillage et de vivre pendant une semaine sous ce fragile abri, en mémoire des tentes du désert.

Les souvenirs du passé se pressaient en foule dans l'âme du vieillard. « Qui montera à Jérusalem? qui visitera Sion? s'écriait-il; voilà, les chemins de Sion sont dans le deuil, parce que personne ne vient plus aux fêtes solennelles; vous tous, passants, regardez-moi, et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur! »

Les tristes accents de Jérémie avaient cessé; Éléazar avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine : « Je les ai vus, reprit-il, ces jours lamentables que pleurait d'avance le prophète; le Seigneur a rejeté son autel, il a détruit son sanctuaire, il a livré dans la main de l'ennemi les murailles de ses palais; ils ont jeté leurs cris dans la maison de l'Éternel, les Romains l'ont profanée! Leur Auguste voulait les retenir, il ne voulait pas brûler le saint lieu, mais les soldats avaient vu briller l'or de toutes parts, et rien ne pouvait les arrêter. Ils tombaient cependant encore sous nos épées comme les épis dans un champ qu'on moissonne; j'étais là sur les degrés du temple, mais l'Éternel l'avait quitté; les docteurs disent qu'Il avait pleuré en embrassant les colonnes : « Hélas! disait-il, la paix de ma maison et du Saint des saints! » J'ai vu le Saint des saints ouvert aux yeux et aux mains sacriléges; Titus était là lui-même avec ses lieutenants, nous combattions pied à pied au milieu des flammes. Nos frères, réfugiés dans la ville haute, nous contemplaient des toits et des murailles; les cris répondaient aux cris, les prêtres s'étaient cramponnés aux aiguilles d'or des toits sacrés et ils les jetaient les unes après les autres sur les Romains; je les ai vus s'élancer dans l'incendie; ils ne voulaient pas tomber vivants aux mains de l'ennemi.

Jésus, fils d'Ananus, combattait à côté de moi; depuis trois ans on le croyait fou, car il criait sans cesse par les rues : « Malheur, malheur à la ville ! » Tout à coup il cria : « Malheur à moi ! et il tomba frappé d'une pierre; l'armée romaine triomphait partout. Les voix qui avaient naguère retenti dans le sanctuaire s'écriant : « Partons d'ici ! » avaient dit vrai; les soldats romains avaient vaincu le peuple de l'Éternel, comme l'avaient annoncé les terribles combats qui avaient paru dans les nuages, car notre Dieu s'était retiré de nous. Nous avions espéré qu'il reviendrait à ses enfants, mais il cache sa face et nous sommes éperdus ! »

Éléazar s'arrêta un instant, suffoqué par les larmes qui coulaient de ses yeux éteints, puis il s'écria : « Le saint temple ! La maison de l'Éternel ! Je l'ai vu aux mains de la nation fière, de la nation qui vole comme l'aigle; les ailes abominables avaient pénétré dans le lieu saint, et la désolation fondait sur le désolé. Je songeai à mon fils et à ma vie, je jetai mon épée sanglante et je me glissai sur les mains et sur les genoux jusqu'à l'entrée des souterrains. Ils étaient déjà remplis de fugitifs. On s'y battait comme sur les degrés du temple, mais c'était pour un morceau de pain. J'y suis resté bien des jours, je ne sais pas comment j'en suis sorti, comment je suis arrivé à Rome. Quand j'ai retrouvé mon fils, après le triomphe, j'étais comme fou, et puis j'ai perdu les yeux ; il ne me reste plus qu'à pleurer et à invoquer la vengeance du Puissant d'Israël contre les ennemis de sa gloire ! »

Miriam se taisait, mais elle écoutait d'une oreille dis-

traite le sinistre récit auquel elle était accoutumée. Éléazar vivait dans le passé; absorbé par ses amers souvenirs et par l'émotion qui saisissait son âme lorsqu'il exhalait tout haut les pensées qui l'absorbaient habituellement en silence, il n'avait pas entendu la porte de la rue tourner sur ses gonds; il écoutait le tumulte de la bataille, les cris des soldats romains, les gémissements des mourants et le sifflement des flammes; il n'avait pas distingué le pas ferme et égal d'un homme qui s'était arrêté sur le seuil, obéissant à un signe de Miriam. La jeune fille, secrètement troublée, mais grave et calme d'apparence, ne levait pas les yeux de sa quenouille; elle avait reconnu le fils d'Euphrasia, le jeune Romain aux cheveux noirs, à la haute stature, aux traits mâles et accentués : il était là devant elle, que venait-il faire dans la demeure d'un juif ?

Éléazar gardait le silence : il avait caché sa tête dans ses mains, sa poitrine était encore haletante et des gouttes de sueur coulaient sur son front, mais il avait repris l'usage de ses sens, des sens que Dieu lui avait conservés : un mouvement involontaire trahit la présence du jeune Romain à l'oreille attentive de l'aveugle. « Qui est là? dit-il; Miriam, ton père est-il rentré? Non, ce n'est pas mon fils! » et il se levait déjà à demi, lorsque sa petite fille le prit doucement par la main. « Ce n'est pas mon père, dit-elle... c'est... » et elle hésitait en se tournant vers le visiteur. Elle connaissait si bien son visage, elle avait si souvent pensé à lui, et elle ne savait pas son nom!

« C'est Posthumius, fils d'Euphrasia, dit le jeune

Romain, s'abritant pieusement sous le nom de sa mère, je venais pour apporter des joyaux à Aquilas qui en fait, je crois, le commerce ; ma mère désire vendre ses pierreries. »

Miriam s'était assise désappointée et muette ; elle avait attendu autre chose qu'une vente de bijoux. Des pierres précieuses entre les mains d'Euphrasia et de Posthumius comme entre les mains de tous les juifs qu'elle voyait chaque jour trafiquer avec son père ! Elle ne regardait même pas la riche parure que le jeune Romain avait tirée d'une cassette d'ivoire ; elle n'écoutait pas les explications qu'il donnait au vieillard, naguère grand connaisseur en pierreries, et qui passait ses doigts flétris sur les brillantes facettes comme pour en reconnaître l'eau et l'éclat. « Les voilà, murmurait tout bas Éléazar, celles qui brillaient sur le pectoral du grand prêtre, l'émeraude et le saphir, le rubis et l'améthyste... Où est-il maintenant, le prince d'Israël, massacré misérablement par les mains de ses frères? C'est ainsi qu'ils ont attiré sur le peuple la colère de l'Éternel ; le sacrifice perpétuel est retranché, le feu de l'autel est éteint, le bouc expiatoire ne va plus expirer au désert, et nos péchés sont restés sur notre tête ! »

Miriam avait vu tressaillir le jeune Romain, les joyaux tremblaient dans ses mains robustes, lorsqu'il se pencha doucement vers le vieillard : « Le sacrifice est à jamais accompli, mon père, dit-il d'une voix pénétrante, l'Agneau de Dieu a ôté les péchés du monde, et tous les sacrifices qui figuraient le sien sont devenus inutiles ; le sang de l'éternelle victime a coulé pour Israël, Dieu

n'habite plus en Sion, il a choisi pour son temple le cœur même de ses enfants ! »

Le vieillard avait relevé la tête : il écoutait avec étonnement mais sans colère ; il ne comprenait pas bien les paroles de Posthumius, il avait oublié la voix de l'espoir, et ces accents nouveaux frappaient à la porte de son âme : « Je le sais ! je le sais ! s'écria-t-il ; tu as dit vrai, jeune homme ; l'Éternel n'habite plus dans Sion ; mais qui dira s'il fait sa demeure dans le cœur de son peuple qui s'est éloigné de ses voies et qu'il a abandonné sans retour ? »

Posthumius s'était assis auprès d'Éléazar ; les pierreries de sa mère étaient tombées sur ses genoux, il les avait oubliées, il ne pensait plus au but pieux qui avait décidé Euphrasia à se dessaisir du dernier présent de son mari ; les enfants de la juive Déborah seraient nourris, élevés, amenés peut-être à la foi, c'était l'affaire de sa mère. Pour lui, Dieu l'avait envoyé dans cette maison jusqu'alors fermée, pour annoncer le salut au sombre Éléazar, au rusé Aquilas... et à la belle Miriam. Le cœur du jeune chrétien battait de joie et d'espérance ; il invoquait dans son cœur le secours du Saint-Esprit tout en écoutant les douloureuses plaintes du vieillard.

« Tous ces événements avaient été prédits, mon père, dit-il doucement.

— Hélas ! Moïse l'avait dit dans le désert, aux portes de la terre promise : « l'Éternel prendra plaisir à vous faire périr et à vous exterminer ; vous serez arrachés de dessus la terre où vous allez pour la posséder, et l'Éternel te dispersera parmi tous les peuples ; encore ne

trouveras-tu aucun repos parmi ces nations-là, et ton pied n'aura aucun repos ; tu diras le matin : qui me fera voir le soir ? et le soir : qui me fera voir le matin ? à cause de l'effroi dont ton cœur sera effrayé et à cause de ce que tu verras de tes yeux. »

— Un autre a parlé depuis Moïse, reprit Posthumius, ce prophète d'entre ses frères que Moïse avait annoncé ; il a dit : « Quand vous verrez Jérusalem environnée par les armées, sachez que sa désolation est proche ; alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient aux montagnes, que ceux qui seront au milieu d'elle se retirent, et que ceux qui seront à la campagne ne rentrent point dans la ville, car ce seront alors les jours de la vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites s'accomplissent ! »

Éléazar n'écoutait plus, il succombait à l'émotion et à la fatigue ; il s'était assoupi, mais les yeux du jeune Romain s'étaient tournés vers Miriam, et elle suivait avec anxiété ses paroles, attendant la révélation du mystère qui la préoccupait : « Nos frères de Judée ont obéi aux paroles du Maître, continua Posthumius, ils ont quitté Jérusalem dès qu'ils ont vu les armées de César approcher des murailles ; ils savaient d'avance ce qui allait arriver, et que les menaces du Seigneur seraient exécutées jusqu'à un seul iota et à un trait de lettre : ils recueillent maintenant le prix de leur foi, car ils ont échappé aux souffrances d'Israël. »

C'en était trop, Miriam *voulait* savoir d'où venait à cet homme et à sa mère la divine sagesse qui découlait sans cesse de leurs lèvres : « Vos frères ? dit-elle, com-

ment avez-vous des frères en Judée ? N'êtes-vous pas Romain ?

— Je suis chrétien, dit simplement Posthumius, tous ceux qui croient au Seigneur Jésus-Christ sont mes frères, Romains ou Juifs, Grecs ou Asiatiques ; le bon pasteur cherche en tous lieux ses brebis errantes; et il les ramène au même bercail ! »

Miriam allait répondre ; une grande surprise se peignait sur son visage, elle répétait machinalement le nom de Jésus de Nazareth, mais sans y joindre les termes de mépris auxquels elle était accoutumée ; la porte s'ouvrit de nouveau et le maître de la maison entra, fronçant le sourcil à la vue de son père endormi et de sa fille seule avec un homme jeune, un Romain. Posthumius se leva, ramassant les joyaux tombés à ses pieds ; il les posa dans la main étendue du juif en disant avec une certaine hauteur qu'il se reprocha bientôt : « Ma mère désire vendre ses pierreries, voulez-vous les examiner et m'en dire la valeur ? Vous les achèterez ensuite si vous le trouvez bon ! »

CHAPITRE IV.

Le marché était conclu, et le jeune Romain devait prochainement toucher le prix des belles pierres qu'Aquilas faisait glisser l'une après l'autre entre ses doigts, comme s'il prenait plaisir à les toucher. Les préoccupations du négociant l'avaient emporté sur celles du père ; il avait engagé Posthumius à venir lui-même chercher l'or qu'il lui devait. Le jeune homme avait accepté avec empressement ; lorsqu'il sortit, son dernier regard fut pour Miriam.

Il ne revint pas cependant. Euphrasia se présenta à sa place pour toucher l'argent du marchand juif, riche, disait-on, malgré la modestie de sa demeure et ses fréquentes protestations de pauvreté. La prudente mère avait vu les yeux de son fils s'éclairer soudain lorsqu'il parlait de Miriam, et elle avait aussitôt résolu d'entraver les relations des deux jeunes gens. Posthumius était Romain et chrétien, Miriam était juive de cœur et de race. « Elle a paru écouter avec attention mes paroles, quand j'annonçais le salut par Notre-Seigneur, » dit le jeune homme, qui eût voulu continuer son œuvre chez Aquilas ; mais les avertissements de sa mère lui

avaient ouvert les yeux ; il sentait que Miriam lui plaisait, et elle n'appartenait pas à Jésus-Christ : « Je n'irai pas, ma mère, mais parlez-lui du Sauveur... » Euphrasia sourit légèrement, son fils n'avait pas accoutumé de mettre en doute son zèle pieux : « Dieu me donnera cette âme que je lui demande depuis bien des semaines déjà, » pensait-elle, mais elle n'en disait rien à Posthumius. Elle voulait de tout son cœur le salut de Miriam, à condition que son fils ne l'épousât pas. La belle juive n'était pas la femme qu'Euphrasia avait rêvée.

Sans s'en bien rendre compte, Miriam attendait Posthumius ; lorsqu'elle vit entrer Euphrasia, son cœur se serra, mais elle s'avança promptement vers la noble matrone qui l'attirait par un charme inconnu. Eléazar était sorti avec son fils ; tous deux devaient visiter le rabbin Ben Samuel, savant docteur de la loi, depuis longtemps établi parmi les juifs de Rome et qui avait ainsi échappé aux supplices ; un grand nombre de sages, modérés et prudents comme lui, avaient péri à Jérusalem lorsque les farouches Zélotes, sous les ordres de Jean de Gischala, s'étaient trouvés au pouvoir pendant les discordes intestines du siége. Les deux juifs voulaient le consulter sur une affaire grave. Miriam était seule au logis avec sa nourrice.

Euphrasia s'assit : « J'attendrai, » dit-elle, et prenant entre les siennes les mains de la jeune fille, elle attira bientôt sa confiance en parlant du passé, de la mère qui manquait au foyer et que son enfant n'avait pas connue. « Mon père ne parle jamais d'elle, dit Miriam,

2

mais mon grand-père m'a dit quelquefois, les jours où il me semblait..., » elle rougissait et elle hésitait; Euphrasia vint à son aide : « Les jours où il vous semblait que vous étiez belle. » Miriam, toute confuse, fit un signe affirmatif : « Il m'a dit quelquefois : Tu ressembles un peu à Salomé..., les vieilles femmes de notre nation qui l'ont connue m'ont dit qu'elle était belle comme Rachel, douce et charitable comme la mère du roi Lemuel... »

« N'avez-vous jamais eu de frère ni de sœur ? » demanda la Romaine. Miriam se leva d'un mouvement rapide; regardant autour d'elle, à la fenêtre, aux portes entr'ouvertes : « J'avais un frère, dit-elle, mais nous ne prononçons jamais son nom. Si mon père était ici ! » Elle tremblait en parlant et continua : « Ruben avait quatre ans de plus que moi, Dieu l'avait frappé dès sa naissance, il était petit et contrefait; on m'a dit que ma mère avait souvent pleuré en le tenant contre son sein, il était seul alors auprès d'elle, elle avait déjà perdu deux enfants mâles, et la main de l'Éternel s'était appesantie sur notre maison ; mais en grandissant, Ruben était devenu si bon, il avait tant d'esprit que mon père avait appris à l'aimer. Je n'ose pas penser à ce qu'il était pour moi. Un jour, il y a cinq ans, il me semble que c'était hier, trois esclaves de César sont entrés ici, ils étaient conduits par un certain Posthumius, un affranchi, a-t-on dit à mon père; il avait vu, je ne sais où, car notre pauvre Ruben ne sortait guère, il avait peur des moqueries qui l'assaillaient dans les rues, il avait vu mon frère, et il venait l'enlever pour le conduire à

César. « L'empereur aime les nains, » dit-il en saisissant Ruben qui se débattait ; « le petit monstre va devenir le favori de César, » répétaient les autres comme s'ils étaient déjà jaloux. Mon grand-père aveugle se jeta devant eux, il s'accrochait à la robe de Ruben, mais ils l'ont entraîné ; mon grand-père est tombé ; quand nous sommes rentrées, ma nourrice et moi, nous l'avons trouvé tout sanglant étendu sur le sol. »

« Et n'avez-vous jamais revu Ruben ? » demanda Euphrasia qui pleurait. « Jamais. Mon père a cherché vainement à pénétrer dans le palais ; il a appris d'abord que le petit juif amusait César. Mon pauvre Ruben ! il devait souvent pleurer avant de faire rire son maître ! Peut-être ses larmes l'amusaient-elles : on dit que l'empereur aime les supplices, et que, lorsqu'il est seul, il se plaît à percer les mouches d'une aiguille. Il y a deux ans, mon père a su que le nain juif, comme on l'appelait, était mort de langueur, et que César l'avait pleuré ! Les esclaves riaient en apprenant à mon père que son fils unique était mort dans le plus honteux esclavage ! Quand le Dieu d'Israël se lèvera-t-il pour délivrer enfin son peuple ? »

Les larmes d'Euphrasia coulaient en silence ; le triste récit de la jeune fille n'était pas seul à les exciter ; elle portait dans son sein une douleur plus amère que celle de Miriam, et la foi de Jésus-Christ avait à lutter contre un ressentiment plus cruel. Elle avait vu son mari, philosophe savant, dangereux aux yeux de César, naguère ami des lettres, écrivain lui-même, elle avait vu son mari enlevé de ses bras, livré à l'accusateur public et

conduit au supplice sur la délation d'un ami perfide. Elle était riche, tout ce qu'elle possédait avait été confisqué ; elle avait conservé seulement les joyaux qu'elle avait pu cacher ; heureusement Posthumius parvenu à l'âge d'homme avait hérité d'une petite propriété aux environs de Rome, dont le revenu suffisait à faire vivre la mère et le fils. Euphrasia avait pardonné cependant, car ainsi le voulait la loi du Christ. Miriam ne pleurait pas, mais ses yeux ordinairement si doux brillaient d'un feu sombre, leurs prunelles dilatées se confondaient avec l'iris, et lançaient de sinistres éclairs. La Romaine l'attira auprès d'elle : « Celui qui est mort sur la croix pour expier nos péchés a dit en mourant : « Mon Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Il a pardonné à ses bourreaux ; ne pardonnerons-nous pas à nos ennemis ? »

Miriam était trop agitée pour répondre d'abord ; elle avait entendu cependant, car elle murmurait à demi-voix : « Les bourreaux de Ruben, non, non ! » Puis, comme Euphrasia continuait à parler de l'amour de Dieu, elle se retourna vivement avec un mouvement presque farouche : « Vous dites que Dieu a donné son fils pour des méchants et des pécheurs ; donneriez-vous votre fils à vous pour sauver ce que vous avez de plus cher au monde...? » Et comme Euphrasia hésitait, remontant dans un douloureux passé qu'ignorait l'enfant, et se demandant si elle aurait sacrifié le fils pour sauver le père, Miriam poursuivit avec colère : « Vous le voyez bien, les paroles du Nazaréen sont menteuses ; l'Éternel aime son peuple, mais l'Éternel ne vient plus

parmi nous, il s'est détourné d'Israël, et jamais, jamais il ne serait venu mourir sur une croix, le supplice des esclaves, des Romains ; son nom est l'Éternel! » Elle frémissait.

Euphrasia avait prié dans son cœur, elle avait rassemblé ses forces : « Je donnerais demain mon Posthumius, tout ce qui me reste sur la terre, pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ, » dit-elle. — « Et vous pardonneriez à ses bourreaux? » reprit impitoyablement la juive. — « Et je pardonnerais à ses bourreaux, par la grâce de Dieu, » dit la mère d'une voix plus faible mais ferme encore... — « Vous leur donneriez à manger s'ils avaient faim, vous les vêtiriez s'ils étaient nus, vous les soigneriez s'ils étaient malades? » — « Je le ferais, par la grâce de Dieu, » répéta Euphrasia.

Miriam la regardait avec une admiration mêlée d'épouvante. « Vous donneriez votre fils? » reprit-elle lentement, comme si elle sentait ce que Posthumius devait être pour sa mère... — « Je le donnerais; il est à Dieu avant d'être à moi. »

« J'avais toujours pensé que Dieu n'aurait pas demandé à Sara le même sacrifice qu'à Abraham!... » murmura Miriam qui se parlait à elle-même.

Euphrasia s'était levée ; ses forces commençaient à trahir son courage. Le poids des souvenirs du passé et des inquiétudes de l'avenir l'accablait tout à coup : « Votre père ne revient pas, dit-elle; demain, en passant devant votre porte, j'entrerai de nouveau, demandez-lui de vous confier l'argent qu'il me doit, vous me le remettrez s'il est absent. »

Miriam souriait maintenant. « Mon père serait bien étonné si je lui parlais de laisser entre mes mains les deniers de son commerce ; je ne vois d'autre argent que les sequins destinés aux malheureux, et mon père paye chaque jour à ma nourrice les dépenses du ménage. Revenez, je vous prie, vous trouverez mon père, et... et vous me parlerez de Jésus de Nazareth, » ajouta-t-elle plus bas et comme touchée subitement par un involontaire attrait. « Je reviendrai, » dit Euphrasia, et elle sortit.

La porte n'était pas encore refermée derrière elle lorsque les pas traînants du vieil Éléazar retentirent auprès du seuil, le vieillard semblait distrait, absorbé dans ses pensées ; il ne fit point de questions, et se laissa tomber pesamment sur un siége. Euphrasia s'était arrêtée en voyant paraître le vieux juif ; Miriam avait dit que son père et son grand-père étaient sortis ensemble. A travers la foule, la matrone crut distinguer au loin Aquilas causant vivement avec un jeune Romain, naguère condisciple de son fils dans l'école du Grec Thraséas. « Junius Rusticus achète-t-il des joyaux ou les vend-il, comme moi, pour avoir affaire à un Juif? » se demandait Euphrasia, mais elle ne pouvait attendre le retour d'Aquilas, elle avait tardé longtemps auprès de Miriam, et des devoirs impérieux la réclamaient. « Je reviendrai, » répéta-t-elle, et elle courut aux charitables soins qui l'attendaient. Euphrasia avait tout donné, sa vie et ses forces, ses jours, ses nuits et tout son cœur à ce Dieu auquel elle ne refusait pas Posthumius lui-même.

CHAPITRE V.

Euphrasia ne s'était pas trompée : c'était bien Aquilas qu'elle avait aperçu dans la foule ; il se dirigeait vers sa demeure, toujours accompagné par Junius Rusticus. Le jeune Romain semblait plaider une cause qui lui tenait au cœur ; parfois le juif faisait un signe d'assentiment. Tous deux entrèrent daus la maison d'Aquilas. Miriam, debout, auprès de son grand-père, arrangeait de ses mains délicates les cheveux blancs soulevés par le vent ; elle essuyait la poussière qui couvrait les habits du vieillard ; la nourrice, à genoux devant lui, lavait les pieds d'Éléazar. Le Romain s'arrêta sur le seuil. « Voilà la femme que j'ai rêvée, se dit-il tout bas, grave et pure comme nos anciennes matrones, belle comme un songe de l'Orient. » Il n'ajouta pas que Miriam passait pour riche, mais il ne l'avait pas oublié.

Aquilas s'approcha de sa fille, et lui adressant la parole avec une douceur inaccoutumée : « Laisse là ces soins serviles, dit-il à demi-voix, tu pourras les reprendre plus tard ; fais nous servir quelques rafraîchissements ; l'air est lourd et orageux, j'ai marché longtemps ; tu reposeras mes oreilles du bruit des rues par

les accents de ton luth. Je ne l'ai pas entendu retentir depuis bien des mois. »

Miriam rougissait sans comprendre ces ordres inusités ; mais Éléazar, irrité qu'on dérangeât sa petite-fille dans les soins qu'elle lui rendait, et oubliant avec la facile indifférence des esprits affaiblis la place que le visiteur pouvait prendre dans la maison, s'écria avec une colère mal contenue : « Des chants ! pourquoi pas des danses? Nos harpes sont suspendues aux saules de Babylone. Lorsque ceux qui nous avaient emmenés prisonniers nous ont demandé de chanter des cantiques de Sion, nous avons répondu : « Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel dans une terre étrangère ? » Et le vieillard se levant sur ses pieds nus, que la nourrice essuyait encore : « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même ! »

Le jeune Romain écoutait, surpris et un peu confondu. Prosélyte sincère, il s'était attaché à la foi des Juifs, au Dieu unique, à la loi sévère et pure, par besoin d'esprit et peut-être de cœur, pour échapper aux dieux corrompus que les Étrusques et la Grèce avaient légués à la vieille Rome, aussi bien qu'aux innombrables superstitions venues de tous les coins du monde, qui se pressaient maintenant dans son enceinte. Il n'avait pas compris que la religion des israélites tenait par mille liens étroits à leur amour patriotique ; il sentait pour la première fois devant lui une barrière impossible à renverser et qu'il n'avait pas prévue ; il était de la race des vainqueurs ; ces Juifs dont il avait adopté la religion, avec lesquels il désirait s'allier étaient de la nation vaincue

et indomptée jusque dans sa défaite. Il réfléchissait profondément.

Aquilas s'aperçut de l'embarras du jeune homme : « Mon père ! » dit-il à demi-voix ; ces deux mots suffirent pour rappeler les souvenirs confus du vieillard, il se laissa retomber sur ses coussins sans protester davantage, et Miriam prit son luth, tandis que son père et Junius Rusticus, accoudés sur une table de marbre, buvaient lentement l'eau glacée et les sorbets à la neige que venait d'apporter l'esclave bretonne. La jeune fille chantait, mais au fond de son âme s'élevait la même révolte qu'avait exprimée son grand-père : « Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel dans une terre étrangère?... Pour un Romain ! » ajoutait-elle.

Miriam ne levait pas les yeux ; elle n'avait pas regardé Junius Rusticus ; elle avait su le voir cependant, et dans son cœur elle le comparait à Posthumius. Aquilas, si prudent et si réservé d'ordinaire, témoignait au jeune Romain une cordialité qui étonnait sa fille : « Mon père doit avoir de grandes affaires avec ce Gentil, » se disait-elle.

De grandes affaires en effet ; Aquilas vivait dans le monde des affranchis et des esclaves ; il fallait leur complaire pour arriver jusqu'à leurs maîtres ; il entendait gronder d'avance le nouvel orage qui menaçait la maison d'Israël déjà frappée de tant de coups. Les coffres de César étaient vides, disait-on ; par conséquent ceux de ses favoris ne se remplissaient pas ; on assurait que l'empereur, caché comme de coutume au fond de

sa villa d'Albe, allait imposer aux juifs un nouveau tribut, ou plutôt qu'il voulait rechercher les juifs qui dissimulaient leur nationalité pour éviter de payer les deux drachmes naguère consacrées chaque année à l'entretien du temple de Sion et que Vespasien avait détournées au profit de Jupiter Capitolin. Aquilas avait toujours payé le tribut, pour lui, pour son vieux père qui l'ignorait, car il était indocile aux exactions romaines, pour Miriam, bien que les femmes eussent jusqu'alors échappé à l'impôt ; mais il avait trop vécu à Rome pour n'être pas assuré que les confiscations suivraient de près la perception du tribut, et que les juifs qui payaient les deux drachmes se trouveraient enveloppés dans la ruine de ceux qui ne payaient pas. Aquilas avait donc accueilli avec empressement les avances qui lui avaient été faites par Rusticus : « Il a embrassé notre foi, se disait-il, il en a accepté toutes les obligations, il s'abstient du sang et observe le sabbat, mais il est de leur race, il a des amis qui plaideraient sa cause, les enfants d'Israël n'ont point d'amis... Miriam serait en sûreté auprès de lui..., s'il est quelque sûreté à Rome pour la fille d'Aquilas. » Et il avait amené Rusticus dans sa maison, sur l'avis du rabbin Ben-Samuel qui avait lui-même reçu le jeune Romain dans l'assemblée. « Il est utile de resserrer les liens qui l'unissent à nous, avait-il dit, qu'il voie Miriam, et son ardeur sera augmentée par la beauté de ta fille. »

Miriam n'avait pas deviné ces trames secrètes; pour elle un Romain, prosélyte ou non, restait un étranger, mais son instinct suffisait à la mettre en défiance contre

Rusticus. Celui-ci sortit de la maison d'Aquilas épris de la beauté de la jeune juive, de la douceur de sa voix, de la gravité candide de son regard, mais inquiet et troublé par l'antagonisme profond qu'il sentait, sans se l'expliquer, entre lui et les israélites qu'il avait recherchés : « Elle me regardait comme si j'avais brûlé Jérusalem et le saint Temple, » pensait-il. Miriam ne songeait pas à reprocher sa race à Posthumius.

Cependant le vieil Éléazar s'affaiblissait de jour en jour; depuis la visite qu'il avait faite au rabbin Ben-Samuel, il n'avait plus franchi le seuil de sa demeure. Miriam ne le quittait pas, elle chantait pour lui les cantiques de Sion, puis elle restait silencieuse à côté du vieillard affaissé parmi les coussins qui le soutenaient. Plusieurs fois Euphrasia était revenue, d'abord pour chercher son argent; puis, sous divers prétextes, elle aidait la jeune juive à soigner son grand-père; elle avait même essayé de parler devant le vieillard de Jésus de Nazareth, mais ses paroles, moins mesurées que celles de Posthumius, n'avaient pas été accueillies avec bienveillance; le zèle féminin entraînait parfois la sage matrone à oublier les préjugés du juif contre le docteur de Nazareth naguère livré aux Romains par les principaux de son peuple. Éléazar s'était redressé avec colère, comme s'il voyait devant lui le pâle visage du condamné, le front sanglant sous la couronne d'épines, les épaules déchirées par les verges romaines; un écho des cris farouches du Sanhédrin avait retenti à ses oreilles : « Ote! ôte! Crucifie! » murmurait-il d'une voix sourde. Euphrasia, épouvantée, avait laissé tomber le vase

qu'elle approchait des lèvres du vieil israélite. Depuis lors elle se bornait à prier.

Ses prières restaient inutiles pour Éléazar ; il avait vécu, il mourait juif ; inflexible et indomptable, sourd à toutes les voix qui lui annonçaient la ruine de sa nation et la transformation de sa foi ; il attendait toujours la délivrance d'Israël, mais Miriam avait vu luire les premières lueurs des espérances célestes ; elle ne comprenait pas encore le lien mystérieux qui les unissait à l'antique foi de ses pères ; elle ne voyait pas en Jésus-Christ le Messie annoncé par les prophètes, mais elle était émue et attirée par l'ardent amour qu'inspirait à Euphrasia ce Crucifié ressuscité des morts, assurait-elle. « Vous ne l'avez pas vu ? disait quelquefois la juive, comment le croyez-vous ? » — « Avez-vous vu le Dieu d'Israël ? » demandait Euphrasia. Miriam frémissait encore, elle redoutait le blasphème, mais elle se sentait attirée vers Jésus-Christ. « Un Dieu qu'on pourrait aimer ! » pensait-elle.

La fin venait cependant. Éléazar n'entendait plus la douce voix de sa petite fille, ni les accents plus sonores de son fils. Depuis quelques jours Aquilas ne sortait que pour les affaires indispensables, il craignait de perdre les dernières paroles, le dernier regard de son père. Il était là, soutenant dans ses bras le vieillard mourant, lorsque Éléazar se souleva par un suprême effort. Il n'avait pas parlé depuis bien des heures, il restait immobile et inerte dans son lit ; tout à coup il étendit les bras comme s'il apercevait le suprême objet de ses pensées : « Jérusalem ! » s'écria-t-il, et il expira, fidèle

jusqu'au dernier jour à l'unique passion de sa vie.

Aquilas et Miriam déchirèrent leurs vêtements et s'assirent à terre, le front couvert de cendres. Ce fut là que les juifs épars dans tous les quartiers de Rome vinrent silencieusement les visiter à la tombée du jour; ce fut là qu'Euphrasia et Posthumius parurent à leur tour pour pleurer avec ceux qui pleuraient. Le jeune Romain avait absolument tenu à rendre ce dernier hommage à l'aïeul de celle qu'il aimait sans oser se l'avouer. Junius Rusticus était venu des premiers.

Aquilas, absorbé dans ses tristes réflexions, véritablement affligé de la mort de son père et péniblement attentif aux moindres formes du deuil national, difficiles à observer sur une terre étrangère et ennemie, ne savait pas que chaque visiteur soulevant le loquet de sa porte, chaque témoignage de respect rendu au vieil Éléazar étaient soigneusement enregistrés par des délateurs apostés aux environs. Les délateurs abondaient à Rome; c'était un métier comme un autre, mieux payé que beaucoup d'autres. Deux ou trois quêteurs de crimes s'étaient attachés aux juifs comme le taon s'attache au bœuf qu'il poursuit dans la plaine; on comptait silencieusement les fils d'Israël qui entraient chez Aquilas. « Encore un, » disait-on, et les noms étaient rapportés chaque soir à l'affranchi de César qui avait le premier conçu la pensée de percevoir plus rigoureusement le tribut des deux drachmes. Lucius Posthumius, Euphrasia et Junius Rusticus étaient inscrits sur cette liste. L'affranchi sourit douloureusement au nom de Posthumius : « Il suit les traces de son père, murmura-t-il; le chemin

qu'il a choisi est sûr et court, mais je l'arrêterai, si je puis, dans sa marche. » Licinius, l'affranchi, ministre des plaisirs et des cruautés de César, avait aimé le philosophe intrépide, il effaça sur la cire des tablettes le nom de Posthumius et de sa mère.

On revenait des catacombes, secrètement creusées aux environs de la porte Portese. Le corps d'Éléazar avait été déposé pendant la nuit dans une maison juive, voisine du lieu de sa sépulture. Les israélites avaient horreur de la coutume païenne de brûler les morts, et ils avaient ouvert dans le roc des cavernes qui ressemblaient aux sépulcres usités par leurs pères dans la patrie lointaine. Depuis les malheurs de Sion, les juifs étaient devenus suspects, et au lieu de se réunir dans les huit synagogues que la superbe indifférence de Rome tolérait dans divers quartiers, ils avaient pris l'habitude de s'entasser dans les salles basses qui précédaient leurs catacombes de la porte Portese et de la fontaine Égérie. Là, écoutant le jour du sabbat les accents inspirés des prophètes, ils jetaient les yeux presque avec envie sur les étroits corridors bordés des tombes ouvertes dans le roc où dormaient en paix ceux que l'Ange de la mort avait appelés. Presque toutes les pierres portaient les mêmes emblèmes, le chandelier à sept branches, la colombe de l'arche, son rameau d'olivier dans le bec. Les paroles de souvenir étaient latines, grecques ou hébraïques, mais la foi et la nation étaient partout les mêmes ; tous les morts étaient enfants d'Israël et s'en faisaient gloire.

Éléazar reposait parmi ses frères ; les rites pieux

étaient achevés, les Juifs se glissaient l'un après l'autre mystérieusement hors de la synagogue ; ils s'éloignaient promptement pour éviter les regards. Aquilas avait longtemps tardé ; lorsqu'il parut enfin, un homme à demi caché derrière une maison lui toucha légèrement l'épaule. « Prenez garde, lui dit-il à voix basse ; on est venu chez vous de la part de César. » Et Posthumius s'échappa à son tour; il avait beaucoup risqué pour avertir le père de Miriam.

CHAPITRE VI.

Lorsque Aquilas, ému et inquiet, fut parvenu jusqu'à sa demeure, il s'arrêta sur le seuil; la porte était entr'-ouverte; il écoutait; la voix effrayée de Miriam ne retentit point à ses oreilles; tout restait silencieux et sombre, la flamme du foyer était éteinte; toutes les portes intérieures étaient ouvertes, un voile de Miriam reposait encore sur un coussin; le coffret contenant le livre de la Loi soigneusement roulé sur un bâton de cèdre avait été forcé, le coffret gisait à terre, et le rouleau à demi déployé flottait au vent du soir; les émissaires de César n'avaient pas daigné s'emparer du précieux manuscrit. Le cœur du juif était saisi d'une horrible crainte. « Miriam, ma fille! » s'écria-t-il, personne ne répondit. Il murmurait entre ses dents serrées les plaintes du vieux Jacob séparé de son Benjamin: « S'il faut que je sois privé d'enfant, que j'en sois privé! »

Il pensait à Ruben enlevé en son absence par un caprice d'affranchi; il redoutait le sort qui pouvait atteindre Miriam. « L'enfant était frappé de Dieu, se disait-il, et son malheur ne l'a pas préservé; elle sera perdue

par sa beauté ; la main de l'Éternel est contre moi. » Aquilas était accablé ; toujours énergique, toujours prompt à chercher et à appliquer le remède aux maux qu'il ressentait, le juif cédait cette fois aux coups redoublés qui l'avaient frappé ; il s'assit dans la cendre encore éparse sur le sol, triste emblème des deuils qui avaient atteint sa demeure, et élevant sa voix, il pleura.

La tête du pauvre père était courbée sur sa poitrine et il ne regardait pas autour de lui, lorsque des pas furtifs se firent entendre auprès de la porte. Aquilas s'en aperçut et se souleva à demi. L'oreille tendue, l'œil fixe, il se glissa dans l'ombre, s'effaçant avec soin pour échapper aux regards du délateur nouveau qui venait sans doute épier la demeure désolée. La porte s'ouvrit doucement et l'esclave bretonne entra sans bruit. Ses grands yeux d'un bleu verdâtre erraient dans la chambre, elle aperçut Aquilas qui la reconnut au même instant, et s'avançait vers elle. « Miriam ? » s'écria-t-il. La nourrice se jeta à ses pieds, joyeuse de le revoir. « Miriam est en sûreté, dit-elle, Euphrasia est venue la chercher ; quand Posthumius a vu venir les esclaves de César qui recherchaient partout ceux de ta race, il a appelé sa mère qui a emmené Miriam. Elle m'a ordonné de rester ici pour veiller sur la maison. J'ai vu l'affranchi de César mettre la main sur les coffres de bois précieux, et sur les joyaux dont ta fille aimait à se parer ; rien n'a échappé des riches vêtements qu'elle portait aux jours de fête ; j'aurais donné mon sang pour les sauver, mais j'étais seule, et je ne pouvais les re-

tenir ; en sortant, ils ont dit : « qu'Aquilas comparaisse demain devant le tribunal de César, » et il y avait un esclave noir qui a ajouté en riant... « On saura bien le faire parler. » Ils n'étaient pas contents, bien qu'ils emportassent de riches dépouilles, mais... (l'esclave se rapprochait de son maître et baissait encore la voix) ils n'ont pas découvert les cachettes secrètes, la cendre était encore éparse sur le foyer ; nul n'est entré dans la maison depuis qu'ils sont sortis, j'ai fait mine de m'enfuir, mais j'ai rôdé sans cesse autour de la demeure ; mets ton trésor en sûreté avant que ces chiens reviennent ici, on n'y a pas porté la main. »

Aquilas écoutait, soulagé et confondu. Miriam était en sûreté ; le juif avait assez vu Euphrasia, lorsqu'elle aidait sa fille dans les soins rendus au vieil Éléazar, pour être assuré qu'elle garderait sagement l'enfant qu'elle avait recueillie. La haine des juifs pour les chrétiens, allumée sur divers points de la Palestine, ne s'était pas encore nourrie à Rome par de longues années d'antagonisme et de persécution. Loin de Jérusalem, et de la funeste influence des Scribes et des Pharisiens, les fils d'Israël se contentaient de mépriser les superstitions des disciples du Nazaréen ; les chrétiens plaignaient les juifs qui ne savaient pas voir, dans la vie et dans la mort de Jésus-Christ, l'accomplissement de leurs Écritures ; les païens confondaient sans cesse les juifs et les chrétiens, regardant ceux-ci comme une secte juive. « Nul ne songera à Miriam, se disait le père, elle est hors d'affaire comme si elle était la femme de Junius Rusticus. »

Il regardait autour de lui, préoccupé et sombre. L'esclave connaissait son secret, le secret que Miriam ignorait, qu'il avait cru enseveli dans la tombe de son père ! La nourrice s'empressait à indiquer les dégâts commis par les émissaires impériaux. La lueur de la lampe qu'elle venait d'allumer vacillait sur les coffres brisés, les vêtements en désordre et foulés aux pieds. « Toutes les maisons des enfants de ton peuple ont été fouillées, disait-elle, on est allé chez les plus pauvres, et tous sont appelés à paraître demain devant César pour justifier qu'ils ont payé le tribut ! » Aquilas ne l'écoutait plus. Il réfléchissait profondément.

La nourrice s'était retirée sur un signe du maître. Accroupie auprès de la fenêtre, dans la chambre de l'enfant absente, l'esclave regardait la faible lumière qui brillait encore dans la demeure d'Euphrasia. « Que fait ma fille à cette heure ? pensait la Bretonne qui se permettait quelquefois ce doux nom avec l'enfant qu'elle avait nourrie ; elle dort peut-être, mais la Romaine veille encore, elle attend sans doute Aquilas, mais il ne songe pas à sa fille, il est trop occupé de ses joyaux. Il a été surpris quand il a su que je connaissais ses cachettes secrètes. Il faisait presque nuit, mais je l'ai vu rougir. Son or lui est plus précieux que son enfant. »

L'esclave faisait tort au père. Aquilas, resté seul, avait soulevé les dalles du foyer qui recouvraient la cassette d'airain qui avait échappé aux recherches des affidés de César. Il l'avait ouverte avec une petite clef suspendue à son cou, et sans s'arrêter à examiner les pierres précieuses qui scintillaient à la lueur de la lampe, il avait

enveloppé les joyaux dans une longue bande d'étoffe qu'il glissa soigneusement dans sa ceinture. Muni de ces richesses si chères aux persécutés de sa race qu'ils les rachetaient parfois au péril de leur vie, il se glissa dans l'ombre, le long des murailles, jusqu'à la porte fermée d'Euphrasia, et il frappa doucement.

La veuve ne possédait pas une maison tout entière, elle n'était pas riche et vivait pauvrement; les malheureux n'avaient-ils pas droit à ses secours au nom du Seigneur Jésus-Christ? Mais les chrétiens avaient coutume de se grouper sous le même toit afin d'échapper au contact de la corruption païenne, et ce fut un chrétien qui ouvrit la porte au juif. On savait déjà dans toute la maison que la juive Miriam, la fille de l'israélite Aquilas, avait trouvé un refuge dans le logis d'Euphrasia. Posthumius avait demandé un asile à l'ouvrier Rufus; celui-ci introduisit silencieusement Aquilas dans la petite chambre où veillait Euphrasia. Elle travaillait encore, se hâtant d'achever les vêtements qu'attendaient ceux qui étaient nus, mais elle se leva en apercevant le père de Miriam : « Elle dort, » dit la Romaine, et faisant un signe de silence, elle soulevait d'une main la petite lampe de bronze, « elle avait pleuré, elle était inquiète de vous, elle repose enfin ! »

La douce voix, la gravité affectueuse de la matrone chrétienne agissaient étrangement sur l'âme du juif. Ordinairement méfiant et rusé, il se sentait porté à la confiance et à la droiture vis-à-vis de cette femme qui avait soigné son vieux père et qui venait de recueillir sa fille au risque d'attirer sur elle-même la persécution :

« Je voudrais voir Miriam, » dit-il seulement. Pour toute réponse, Euphrasia poussa une porte ; le lit de coussins sur lequel reposait la jeune juive était le seul dans la chambre. Miriam dormait profondément, ses beaux bras relevés en couronne au-dessus de sa tête ; ses cheveux noirs, à demi retenus par un ruban, ruisselaient sur ses épaules. Euphrasia ramena doucement sur l'enfant la légère couverture qu'elle avait rejetée. Aquilas contempla un instant sa fille en silence. « Je reviendrai demain, dit-il..., si quelqu'un revient du tribunal de César? J'ai toujours payé le tribut, mais qui sait ce qu'on a dit de moi..., ce qu'on voudra exiger? Peut-être mon enfant ne reverra-t-elle jamais son père !... »

Euphrasia se retourna vivement. Nul plus qu'elle ne redoutait le tribunal de César; nul ne savait mieux quelle justice on y administrait : « Fuyez cette nuit même, dit-elle, pendant qu'il en est temps encore... Si vous trouvez un lieu de repos pour la plante de vos pieds, Miriam ira vous rejoindre; je veillerai sur elle en attendant... Vous pourrez peut-être revenir à Rome... lorsque le péril sera passé..., seulement... » et elle hésitait... « mon fils est jeune et Miriam est belle... S'il l'aimait... qu'en diriez-vous ? »

La matrone chrétienne savait bien que le cœur de la jeune juive était attiré vers Jésus-Christ, elle l'avait vue pleurer sur le récit de la Passion rapporté par le péager Mathieu, plus amèrement qu'elle ne pleurait sur les malheurs de sa famille et de son peuple. Aquilas était dans l'ignorance, il savait seulement que Posthumius était Romain et chrétien; son premier instinct était vio-

lemment contraire à l'alliance qu'on lui faisait entrevoir, mais Posthumius était le fils d'Euphrasia qui lui offrait une planche de sûreté dans le naufrage. « Il pourrait devenir prosélyte comme Rusticus, » pensait-il, et il fit un signe d'assentiment sombre et réservé. La foi religieuse tenait peu de place dans l'âme du négociant ; il pratiquait la loi parce qu'il était israélite, du peuple élu par Dieu, mais son cœur appartenait aux biens matériels, il tenait avant tout à s'assurer la protection d'Euphrasia pour sa fille, afin de se trouver libre de sauver ses richesses : « S'il l'aime et qu'elle y consente..., murmura-t-il..., je ne puis l'entraîner à ma suite dans un nouvel exil. » Euphrasia soupira ; avec ce signe de regret, elle renonçait pour jamais à l'union qu'elle avait rêvée pour son fils. La fille de Flavius Clémens était veuve, jeune encore et belle, elle tenait de près à la famille impériale, elle était pieuse comme ses parents, chrétiens depuis longtemps en secret ; elle eût aimé Posthumius, elle l'aurait aidé à marcher dans les voies de Dieu ; Miriam était bien jeune, elle était juive, elle n'avait pas encore reçu le baptême, peut-être ne le demanderait-elle pas... Mais la mère savait bien que Posthumius avait fait son choix, il aimait la juive Miriam. Euphrasia était sage ; elle ne songeait plus qu'à rendre la femme de son fils digne de servir avec lui Jésus-Christ.

Aquilas avait lentement déroulé sa ceinture, il entr'ouvrit l'un de ses replis. « Gardez ceci pour l'usage de Miriam, dit-il en tendant un petit sac à la matrone romaine... Les esclaves de César ont emporté les joyaux

de sa mère : ce que j'avais donné naguère à Salomé étincelle à cette heure entre les mains des affranchis. » Et comme Euphrasia repoussait les riches pierreries, assurant que la jeune fille ne lui serait pas une charge, le juif reprit : « Gardez-les donc pour la parer le jour de ses noces si vous la donnez à votre fils ; » puis, étendant brusquement les mains vers l'enfant endormie : « Que le Dieu d'Israël veille sur toi, ma fille, mon unique trésor, ma Miriam ! » Il se retourna vers Euphrasia, la regardant de ses yeux ardents comme s'il voulait lire au fond de son âme : « Que le Vivant qui nous voit vous rende cent fois au double ce que vous ferez pour elle, soit en bien, soit en mal ! » dit le juif, saisi tout à coup d'une défiance nouvelle.

La chrétienne sourit avec une douceur un peu dédaigneuse. « Je ne ferai point de mal à Miriam, » dit-elle. Aquilas s'arrêta encore un instant sur le seuil de la chambre comme s'il avait peine à s'en détacher ; il rentra une fois, baisant la petite main négligemment jetée sur les coussins, puis il sortit. Ses pas retentirent sur les dalles de l'escalier, puis ils se perdirent dans la nuit au sein du murmure sourd qui planait toujours audessus de Rome. Bien des juifs fuyaient cette nuit-là.

CHAPITRE VII.

Les juifs avaient fui en grand nombre; beaucoup comparurent cependant devant le tribunal de César, traînés par les licteurs, liés deux à deux comme des esclaves. Pêle-mêle avec ceux qui ne reniaient ni leur race ni leurs obligations, marchaient des citoyens romains profondément offensés d'être comptés dans leurs méprisables rangs, et les prosélytes juifs récemment admis dans les assemblées d'Israël. Rusticus était là, inquiet et indigné ; il se promettait de ne pas aller plus avant dans l'affaire de son mariage. « Le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, pensait-il, mais à quoi bon attirer sur moi la colère de César en m'unissant à ses ennemis ? » Il échappa en payant le tribut, car il avait des amis parmi les affranchis qui entouraient l'empereur, mais ses nouveaux frères ne furent pas tous aussi heureux. Presque toutes les maisons des juifs avaient été pillées pendant qu'on arrêtait les maîtres du logis ; les esclaves avaient volé pour les affranchis, ceux-ci avaient déposé la dîme des dépouilles aux pieds de César. Malgré la terreur qu'inspirait la présence de Domitien sorti ce jour-là de la retraite dont il aimait à s'envelopper, les

réclamations se succédaient, se croisaient, s'entre-choquaient devant César. Les juifs seraient morts sans un cri : ils ne se laissaient pas dépouiller sans se défendre. Tous protestaient qu'ils avaient payé, qu'ils payaient et qu'ils payeraient le tribut ; plusieurs cherchaient tout bas à gagner par leurs promesses quelques protecteurs parmi les affranchis ; d'autres faisaient même des avances aux nains hideux qui accompagnaient partout César.

Domitien, les yeux à demi fermés, son front dégarni appuyé sur sa main, écoutait avec une glaciale indifférence les lamentations qui s'élevaient autour de lui.

Parfois il faisait un signe du doigt, sans se déranger, sans soulever les paupières, et l'on entraînait à la prison ou à la mort le malheureux dont il avait ainsi prononcé l'arrêt. Il semblait pressé d'en finir et de se délivrer des suppliants pour rentrer dans le silence et la solitude d'Albe. Tout à coup il se redressa sur sa chaise curule, il ouvrit les yeux et il attendit.

Les licteurs venaient d'amener de nouveaux accusés ; la foule des juifs avait diminué devant le tribunal ; presque tous avaient payé les deux drachmes du tribut, qu'ils eussent ou non acquitté déjà l'impôt ; ceux qui n'avaient pas pu payer, ceux qui s'étaient refusés à l'exaction nouvelle avec cet inflexible esprit de juste résistance qui s'emparait parfois de la race juive, avaient déjà subi leur peine, mais un sourire de triomphe errait sur les lèvres minces de l'affranchi Licinius, le même qui avait effacé sur les tablettes des délateurs le nom de Posthumius et de sa mère. Devant le tribunal de César

se tenait calme et fier le proche parent de César lui-même, le noble Flavius Clémens, fils de Flavius Sabinus, père de Vespasien ; l'ami, le cousin et le camarade d'enfance de Domitien ; la vengeance de l'affranchi Licinius l'avait amené là : Clémens n'avait-il pas travaillé à ébranler le crédit du favori auprès de l'empereur?

Domitien avait tressailli ; il étendit à son cousin un pied enveloppé de bandelettes de pourpre : Clémens s'inclina sans empressement et sans bassesse, et il posa légèrement ses lèvres sur le pied de l'empereur. Licinius pâlit sous son fard : sa trame serait-elle déjouée? L'accusateur public dénonça Clémens comme Juif, et par conséquent obligé de payer les deux drachmes. « Es-tu Juif? » demanda l'empereur, souriant à son cousin. « Non, dit Clémens, mais je paierai les deux drachmes si elles peuvent être utiles à ton trésor. — Assez, dit César, appuyant sa main sur l'épaule de Clémens, comme si les souvenirs de l'enfance et de la jeunesse s'étaient tout à coup réveillés dans son âme ; viens avec moi jusqu'à Albe, je t'y veux montrer mes jardins ; » et comme Clémens lui désignait de la main les malheureux pâles et tremblants sous les verges et les haches des licteurs : « Qu'ils soient libres, dit César, puisque Clémens s'intéresse à eux ! » Les juifs nouvellement arrêtés, parmi lesquels Clémens avait promptement reconnu quelques chrétiens, se jetèrent à terre, bénissant le nom de l'empereur et celui de l'illustre Clémens. César souriait toujours.

On était arrivé à Albe ; les nains favoris de l'empereur l'avaient accompagné dans sa litière ; Clémens avait

voyagé seul ; la faveur que lui avait témoignée César avait cependant attiré autour de lui quelques hommages ; les plus rusés s'abstenaient encore, attendant de mieux connaître la volonté du maître. L'empereur traversa lentement le cabinet où il jouait d'ordinaire aux dés ; il s'arrêta un moment près de la table de marbre : « Veux-tu jouer ? » demanda-t-il à son cousin. Clémens éluda adroitement la question : « Tu m'as promis de me montrer tes jardins, dit-il simplement, il y a longtemps que je ne suis venu ici. »

César comprit : il avait naguère prodigué ses faveurs à son cousin ; il l'avait fait consul ordinaire pendant qu'il exerçait lui-même la charge consulaire : il avait longtemps gardé dans son palais les deux jeunes fils de Clémens auxquels il avait donné le nom de Vespasien et de Domitien, parlant souvent de les adopter. Le célèbre rhéteur Quintilien était chargé d'instruire les deux enfants et de leur expliquer les poésies de César. A cette époque, Flavius Clémens allait souvent à Albe et le farouche empereur avait paru prendre quelque intérêt à sa conversation ; mais depuis quelques mois la faveur impériale avait diminué. Sous un léger prétexte, Clémens avait repris chez lui ses enfants, redoutant les périls matériels et moraux du palais impérial. Depuis ce jour sa femme, Flavia Domitilla, qui était, comme lui, parente de César, tremblait à la pensée de la sinistre visite qu'elle avait enfin reçue, les licteurs et les accusateurs publics. Salvius Cocceianus n'avait-il pas péri pour avoir célébré le jour natal de l'empereur Othon, son oncle ? Que ne diraient pas les délateurs sur le défaut de

confiance que Flavius Clémens avait témoigné à Domitien ?

César marchait en silence sous les arbres de son jardin ; il s'était arrêté un instant devant sa volière, excitant du bout de son bâton d'ivoire deux coqs d'Espagne qui se battaient ; il avait appuyé ses mains froides et blafardes sur le corps humide d'une murène apprivoisée qui obéissait à sa voix et venait nager au bord du vivier ; il parlait peu à son cousin, mais ses paroles étaient douces et presque caressantes. Tout à coup, au détour d'une allée, apparut Licinius ; il passait modestement, les yeux fixés en terre : « Voyons ce que nous veut ce valet, » dit l'empereur, et il fit signe à Licinius. Comme l'affranchi approchait : « Que me racontais-tu donc hier sur mon cousin, l'illustre Flavius Clémens ? » demanda-t-il d'un accent indifférent, comme s'il s'agissait d'une plaisante histoire. Licinius rougit et pâlit tour à tour : « Je disais qu'il avait des esclaves vêtus de blanc comme ceux de l'empereur, » dit-il à demi-voix. « Est-ce vrai ? » Et César regardait Clémens. « Cela m'est arrivé, dit tranquillement l'accusé, à de certains jours et pour de certaines circonstances. — On dit aussi, reprit Licinius qui s'enhardissait, que, dans la maison de Clémens, les images de César, notre seigneur et notre dieu, ne sont pas encensées comme il convient, et qu'elles restent souvent chargées de poussière parce que personne ne leur rend le culte qui leur est dû. — Est-ce vrai ? » répéta l'empereur, très-susceptible à l'endroit du culte de ses statues et qui avait converti en temples consacrés à son nom la maison où il était né et la chambre du sacristain qui

l'avait abrité fuyant du Capitole devant la juste colère de Vespasien son père.

Clémens vit que Licinius possédait son secret : « Je ne saurais adorer même tes images, ô César, car je suis chrétien, répondit-il. — Tu avais dit que tu n'étais pas juif, s'écria l'empereur, accoutumé au mensonge et prenant plaisir à trouver en flagrant délit son rigide cousin. — Je ne suis pas juif, répéta Clémens, car j'adore le Seigneur Jésus-Christ, que les juifs ont crucifié. »

César abaissa lentement sa baguette d'ivoire, et Licinius, attentif au moindre signe, frappa deux fois des mains : les licteurs parurent, précédés de l'accusateur public. Ils n'étaient jamais éloignés de l'empereur. Domitien se tourna du côté de Clémens et, toujours sans parler, il le désigna au ministre de ses volontés souveraines. Le cousin de César, naguère consul, honoré de Rome tout entière, fut saisi par les licteurs et lié comme un esclave. Il se laissait faire sans résistance; seulement, comme on l'entraînait, il regarda une dernière fois César : « Que Dieu te pardonne, Flavius Domitien! » dit-il, affirmant ainsi en même temps sa foi chrétienne et son intime parenté avec son bourreau. Il fallait marcher à la mort pour appeler l'empereur *Domitien*.

Les licteurs ne cherchèrent pas longtemps le lieu du supplice; César ne craignait pas l'odeur du sang, et plus d'un condamné avait trouvé la mort sous les frais ombrages de la villa impériale. Clémens suivait ses gardes, pensant à sa sœur Flavia Plautilla et à l'apôtre saint Paul, au martyre duquel elle avait naguère assisté. Elle avait prêté son voile pour bander les yeux de

l'apôtre. « Je te le rendrai bientôt, » avait dit Paul, et lorsqu'elle retrouva son voile sanglant, apporté, disait-on, chez elle par des mains célestes, elle comprit que la glorieuse vocation du martyre lui était échue en partage comme au grand apôtre. L'année suivante elle avait rejoint saint Paul au pied du trône de Dieu. « Je viens, ma sœur, » murmurait Clémens.

Dans une cour de marbre du palais, seul, loin des siens qu'il confiait à Dieu par un suprême effort de sa foi, Flavius Clémens expia le crime d'avoir vêtu de blanc ses esclaves pour le jour de leur baptême, le crime plus grand encore d'avoir refusé aux images de César le culte qui leur était dû, en un mot le crime d'être chrétien. Sa tête tomba sous les haches des licteurs ; sa femme, sa mère, ses serviteurs furent exilés dans des îles lointaines ; la famille même de César l'avait trahi et le poids de la colère impériale tombait tout entier sur elle, en attendant que Dieu vengeât le sang de ses élus. « En donnant la mort à Clémens, Domitien, plus que par tout autre crime, hâta sa propre fin, » dit le païen Suétone.

En fouillant les catacombes, dans le siècle dernier, une boîte de plomb vint rouler sous les pioches des ouvriers ; elle contenait des fragments d'ossements, des cendres imprégnées de sang, un vase de verre brisé, et le marbre qui avait retenu à travers les siècles ces funèbres débris, portait ces mots : « Flavius Clémens, martyr. »

Deux esclaves chrétiens, parmi ceux dont les robes baptismales avaient coûté la vie à leur maître, avaient à leur tour risqué la leur en se glissant dans la cour de la

villa impériale au moment du supplice. Ils avaient enlevé en pleurant le corps de Clémens et c'étaient leurs mains pieuses qui avaient tracé sur la pierre funéraire le titre de gloire de celui qu'ils avaient perdu : « Flavius Clémens, martyr. »

CHAPITRE VIII.

On pleurait et on priait dans toutes les maisons qui abritaient des chrétiens; Clémens était aimé et respecté de tous, et le bruit de sa mort avait frappé d'effroi tous ses frères. La persécution, assoupie sous Vespasien et sous Titus, relevait sa tête hideuse. Clémens ne devait pas seul remporter la palme du martyre; les cœurs frémissants, les courages défaillants s'affermissaient dans la prière; plus d'un chrétien communiait en secret au corps et au sang de son Sauveur, prenant des forces dans ce pain et ce vin consacrés qui restaient habituellement entre les mains des fidèles comme un trésor de consolation à travers l'épreuve, lorsqu'il était difficile, quelquefois impossible de réunir les saintes assemblées. L'évêque de Rome qui portait, comme le nouveau martyr, le nom de Clémens, n'avait pas osé appeler ses frères au culte divin dans les catacombes. « Si les délateurs nous découvraient, disait-il, l'espoir de l'Église périrait tout entier en un seul jour. »

Déjà plusieurs chrétiens avaient été traînés devant le tribunal de César en qualité de juifs, confusion sou-

vent involontaire de la part des païens. « Le salut vient des juifs, » avait dit Jésus-Christ lui-même. L'empereur et ses affranchis n'étaient pas curieux de s'éclairer sur les différences de la foi nouvelle avec l'ancienne loi israélite; ils taxèrent les chrétiens comme juifs; les deux drachmes du tribut étaient bonnes à prendre de toutes mains, et ils avaient en outre le plaisir d'envoyer parfois à la mort les impies qui refusaient d'offrir l'encens aux statues de César. Après Flavius Clémens, deux de ses affranchis et plusieurs de ses frères en la foi scellèrent de leur sang la fidélité de leur obéissance; les timides se cachaient en tremblant; les téméraires soupiraient après l'honneur du martyre, effrayant leurs pasteurs par la crainte d'une faiblesse au moment suprême; les courageux, les forts continuaient de mener leur vie accoutumée, visitant les malades, soignant les pauvres et les affligés, priant avec plus de ferveur, accomplissant les œuvres de miséricorde avec une joie plus sainte, attendant patiemment le jour de Dieu.

Au premier rang de ces âmes héroïquement sereines marchaient Posthumius et sa mère; entre eux s'avançait maintenant la juive Miriam. Le premier souffle de la persécution avait déchiré pour elle tous les voiles; elle était accoutumée à voir les hommes mourir sans crainte pour leur foi politique ou religieuse; la fière résistance de sa race l'avait bercée de résolutions courageuses et d'indomptable persévérance, mais elle n'avait jamais vu les victimes pardonnant aux bourreaux; elle n'avait jamais entendu les prières et les actions de grâces s'élevant des bûchers; elle n'avait pas même

rêvé cette soif du martyre que la persécution allumait dans les âmes ardentes. Elle avait vu la veille l'une des diaconesses de l'Église de Rome, Félicitas, jeune et belle; elle avait enseveli avec elle un vieillard qui venait d'expirer; le lendemain, la vierge chrétienne appelée devant le tribunal de César fut aussitôt condamnée à périr par l'épée; elle releva sa robe sans répondre; puis se tournant vers ses frères, accusés comme elle : « La paix soit avec vous ! » dit-elle, et sortant du prétoire, elle devançait les licteurs. « Es-tu donc si désespérée, lui disaient les bourreaux, que tu aies ainsi hâte de mourir? » — « Je ne vais pas à la mort, mais à l'éternelle vie, » dit la chrétienne, et elle bondit comme une jeune biche jusqu'au lieu du supplice, parvenant ainsi d'un seul élan à la sanglante couronne qu'elle ambitionnait.

Miriam voyait, écoutait, admirait, et une sainte ardeur s'emparait de son âme; elle ne discutait plus rien, elle ne posait plus de questions, l'amour de Jésus-Christ la possédait tout entière; elle demandait le baptême, elle avait hâte d'être admise à tous les priviléges, à tous les périls des chrétiens qu'elle appelait déjà ses *frères*. Si sa voix devenait plus douce lorsqu'elle accordait ce titre à Posthumius, qui pouvait s'en étonner? N'appelait-elle pas Euphrasia sa mère? La matrone souriait. Miriam était chrétienne; Posthumius l'aimait; un projet nouveau surgit dans l'esprit de la pieuse veuve, elle le médita longtemps à genoux.

Cependant la persécution continuait toujours, entremêlée et confuse entre les juifs et les chrétiens : « J'ai un double droit au martyre, » disait quelquefois Miriam;

un regard de Posthumius lui imposait silence. Malgré tout son zèle chrétien et sa courageuse indifférence au péril, il ne souhaitait pas de mourir encore ; il voulait vivre avec Miriam, servir Jésus-Christ avec Miriam et il avait sans cesse besoin de faire appel à sa foi et à sa confiance en Dieu pour remettre entre ses bras paternels celle qui lui était si chère. « Seigneur, garde Miriam ! » disait-il dans son cœur chaque fois qu'une arrestation nouvelle faisait frémir l'Église et forçait tous les fidèles à ployer le genou dans une ardente prière. « Seigneur, est-ce pour demain ? » demandait à Dieu chaque chrétien.

Un jour Posthumius entra dans la chambre qui abritait toujours sa mère et Miriam, pâle et les traits agités ; Domitien venait de renouveler les prudentes précautions de Vespasien ; celui-ci avait pris soin après la ruine de Jérusalem de détruire tous les israélites qui tenaient de près ou de loin à la famille de David ; il redoutait les prétentions héréditaires et les soulèvements séditieux au nom d'un roi de Juda. On venait d'amener à l'empereur deux juifs qui descendaient, disait-on, de David ; ils habitaient dans une province lointaine, vivant modestement à la campagne, et on les avait fait comparaître le matin même devant le tribunal de César. Domitien était venu d'Albe pour juger ces enfants d'une race royale. Les juifs étaient chrétiens, « comme moi, » dit Miriam, qui souriait en écoutant le récit de Posthumius, ils avaient cependant toujours payé le tribut ; ils étaient prêts à le payer encore ; ils vivaient du travail de leurs mains qui portaient les

traces de leur rude labeur. L'empereur avait poussé plus loin ses questions, arraché à son apathie glacée par l'honnêteté simple et la noble franchise des royaux paysans. » Qu'attendez-vous de l'avenir ? » demanda-t-il aux deux juifs. « Le règne de Jésus-Christ, » répondit sans hésiter le plus jeune des deux. César fronça le sourcil. « Le règne du Seigneur n'est pas de ce monde, reprit aussitôt le frère aîné, plus sagace que son compagnon ; il apparaîtra dans sa gloire à la fin des siècles pour juger les vivants et les morts. »

Domitien s'appuya sur sa chaise curule ; il ne redoutait pas les puissances d'un règne si lointain. Les descendants de David furent renvoyés en paix à leur charrue : les chrétiens se pressaient autour d'eux à leur sortie du prétoire : « Ils ont comparu devant César, ils ont confessé le nom de Christ, et ils vivent ! Dieu les destine sans doute à de grandes choses, » disait-on parmi les fidèles. On était d'autant plus porté à attendre beaucoup des deux frères qu'on avait appris en écoutant leur généalogie que s'ils descendaient de David, ils étaient les petits-fils de l'apôtre Jude et par conséquent parents, selon la chair, du Seigneur lui-même. « Retournons dans notre demeure, dit l'aîné au plus jeune, nos frères me font rougir en baisant nos mains et le bord de notre robe comme si nous avions eu le bonheur de souffrir pour Notre Seigneur Jésus-Christ. » Ils devaient vivre pour Jésus-Christ, et tenir plus tard, jusque sous l'empereur Trajan, une place importante dans l'Église qui ne les oublia jamais ; en attendant, ils reprirent les humbles travaux de leurs champs, répandant autour

d'eux, parmi les esclaves labourant les terres voisines, la bonne nouvelle du salut également offert à tous.

Miriam avait écouté jusqu'au bout, elle se leva lorsque Posthumius eut achevé de parler : « Vous saviez que ma mère descendait du roi David ? » demanda-t-elle en regardant le jeune Romain ; celui-ci fit un signe affirmatif ; de là était venu son effroi. « Que les licteurs viennent, continua Miriam, je suis prête ! » Puis voulant rassurer ceux qui l'aimaient : « Vous voyez que César a des jours de clémence, ajouta-t-elle ; les descendants de David, même chrétiens, ont été renvoyés absous. »

Posthumius ne parlait pas, il regardait sa mère. Accoutumé à la grave retenue de la jeunesse chrétienne, animé d'un profond respect pour Miriam qui s'accroissait de son isolement même, il attendait qu'Euphrasia trouvât bon d'exprimer à la jeune fille les sentiments et les désirs de son fils. La mère le comprit. Elle attira Miriam dans ses bras.

« Les femmes ont besoin d'être protégées en ces jours terribles, dit-elle tendrement, mon fils vous aime, Miriam ! Ne voulez-vous pas servir avec lui le Seigneur ? »

La jeune juive écoutait sans répondre ; son âme, ouverte tout à l'heure aux austères joies de la persécution, repliait à regret ses ailes, les accents d'Euphrasia pénétraient cependant jusque dans son cœur. Elle baissa les yeux. « Mon père ! » dit-elle, comme si elle appelait à son aide dans ce grand moment de sa vie le protecteur naturel que Dieu lui avait donné. « Votre père a su avant de par-

tir les désirs de Posthumius, reprit Euphrasia, il a consenti d'avance à votre union. » Posthumius tressaillit, sa mère ne lui avait pas parlé de son entretien avec le juif et des prudentes précautions de sa tendrese. La matrone continua: « Lorsque nous saurons où votre père s'est arrêté, vous pourrez le rejoindre avec votre mari... » Ce fut le tour de Miriam de tressaillir, mais elle releva bientôt les yeux et s'appuyant sur le sein de sa nouvelle mère : « Comme vous voudrez, » dit-elle, et elle ajouta plus bas : « Comme il voudra ! »

CHAPITRE IX.

Euphrasia pressait l'union projetée avec un zèle qui ravissait son fils tout en l'étonnant. Miriam avait reçu le baptême plus promptement et avec moins de préparation qu'on n'avait coutume; la persécution durait toujours, et les pasteurs de l'Église s'empressaient de faire entrer les brebis nouvelles afin de combler les vides causés par le martyre. Le front de la jeune juive était rayonnant de joie en s'inclinant sous la main de l'évêque; avant de rentrer au logis, elle avait partagé avec Euphrasia et Posthumius le pain sacré de la sainte cène : « Je suis chrétienne tout à fait maintenant, dit-elle ; j'avais peur, si on ne se hâtait, de ne recevoir qu'un seul baptême, je les voulais tous deux. » « Quel baptême? » demanda Euphrasia surprise. Posthumius avait assez compris, il frémissait. — « Celui de l'eau et celui du sang ! » dit tranquillement Miriam. Ses pensées allaient toujours au martyre.

Posthumius était moins hardi pour celle qu'il aimait. Il eût donné sans hésiter chaque goutte de son sang pour Jésus-Christ, mais, la nuit, il se réveillait baigné de sueur à la seule idée de voir les membres délicats de

Miriam brisés par la torture, ses beaux cheveux teints de sang, ses traits nobles et purs contractés par la souffrance et la mort. Il contemplait avec une admiration douloureuse les élans qui entraînaient la jeune fille vers le complet renoncement; il n'eût pas voulu l'arrêter dans les voies de Dieu, mais il frémissait à la pensée qu'il ne pourrait pas la protéger contre les bourreaux, encore moins la refuser à l'appel de Dieu lui-même. Il confiait toutes ses craintes à sa mère, qui redoublait de hâte dans ses préparatifs. « L'évêque a résolu de braver tous les risques, l'Église a besoin de toutes ses forces, et de se retremper dans la communion des saints, dit-elle enfin à son fils; au premier jour de dimanche, devant l'assemblée des frères, vous serez unis après le service divin. » Posthumius soupirait jusque dans sa joie : « Qui nous répondra d'un seul jour de bonheur? » murmurait-il. Euphrasia souriait, sa foi était plus forte que celle de son fils.

Posthumius était heureux, plus heureux et plus confiant qu'il n'avait rêvé; les paroles solennelles étaient prononcées; les vœux sacrés étaient échangés. Miriam encore prosternée, sous son long voile blanc, devant l'autel de la petite chapelle creusée dans le roc, au centre même des catacombes, relevait quelquefois la tête dans l'ardeur de sa prière; ses regards se dirigeaient toujours sur l'image du bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée, elle conjurait le souverain Pasteur et l'Évêque des âmes de la garder dans ce bercail nouveau où elle venait d'entrer, où il lui semblait avoir toujours vécu, tant le joug du Maître lui paraissait doux et son

fardeau léger. Posthumius était debout, contemplant aussi l'autel, animé d'une force nouvelle par le pain de vie qu'il venait de recevoir, plein de reconnaissance pour le don que Dieu lui avait fait en lui accordant Miriam. Les fidèles s'écoulaient peu à peu. Euphrasia toucha enfin doucement l'épaule de Miriam, qui se leva sans parler, abaissa son voile et suivit sa belle-mère, le cœur encore ravi des réalités invisibles. Toutes deux sortaient des sombres corridors parsemés çà et là de tombes récemment fermées, dont les pierres portaient les emblèmes du martyre. Euphrasia fit un mouvement en arrière, puis saisissant plus fortement la main de Miriam, elle l'entraîna rapidement à travers les rues. Elle avait aperçu au détour d'un passage étroit le visage rusé et servile d'un ancien affranchi de son mari, qu'elle avait toujours soupçonné des délations qui avaient perdu son maître. Posthumius était resté en arrière, retenu quelques instants par l'évêque. La mère se réjouissait dans son cœur : « Il n'a pas vu mon fils, » pensait-elle.

Les jours s'écoulaient dans une inquiétude mêlée de joies secrètes. Posthumius était passionnément heureux auprès de celle qu'il avait aimée dès le premier jour ; Miriam respirait à l'aise dans l'atmosphère sereine et pure de la maison chrétienne ; chaque jour elle accomgnait sa belle-mère auprès des malades et des pauvres, pendant que Posthumius se rendait à la campagne pour veiller au soin du petit bien qui les faisait vivre ; chaque jour le zèle et l'ardeur de la jeune femme semblaient s'accroître. Euphrasia était calme et tendre. Lorsqu'une

ombre momentanée venait à passer sur son front, c'était en regardant son fils.

Un soir, la nuit devenait déjà sombre ; le tumulte nocturne des rues avait commencé, les initiés des mystères de Cybèle ou d'Isis couraient aux assemblées secrètes : les esclaves parcouraient à grands pas les places et les carrefours, obéissant aux ordres impérieux de leurs maîtres ; les philosophes et les rhéteurs rentraient au logis, suivis de leurs disciples, et s'arrêtant parfois pour discuter encore quelque question subtile ; les débiteurs honteux, ceux qui redoutaient la délation de quelques ennemis, les juifs qui n'avaient pas payé le tribut, les chrétiens qui n'aspiraient pas au martyre, se glissaient dans l'ombre, fuyant les regards indiscrets. Posthumius et Miriam, déjà abrités sous le toit hospitalier, attendaient avec anxiété la mère qui ne rentrait pas. Un léger coup retentit à la porte. « C'est elle ! » dit le fils, et il se hâta pour ouvrir. Un homme de pauvre apparence, enveloppé dans un manteau traînant, apparut un instant sur le seuil ; il jeta un petit rouleau sur les genoux de Miriam, puis, sans attendre les questions, sans laisser même voir son visage, il disparut dans l'obscurité.

La jeune femme avait détaché la soie qui retenait le mystérieux parchemin. Posthumius penché sur son épaule cherchait à lire, mais il ne pouvait déchiffrer les caractères hébraïques de la lettre. « Sont-ce des nouvelles de ton père ? » demanda-t-il. Miriam pleurait et lisait à travers ses larmes. « Mon père est malade, dit-elle enfin, il n'a pu aller plus loin que Ravenne, il voulait

s'embarquer pour l'Orient: il est là, seul, il ne me dit pas qu'il a besoin de moi, mais je le sais... je le sais... » Elle regardait Posthumius d'un air suppliant.

Le jeune Romain se leva, embrassant sa femme de l'un de ses bras, et de l'autre rejetant sa toge sur son épaule comme un homme qui se prépare à la marche. « Allons ! » dit-il.

Ils étaient là debout, confiants dans leur jeunesse, leur affection mutuelle et leur entier dévouement; ils enlaçaient leurs mains pour se soutenir l'un l'autre en courant au secours du père malade et délaissé lorsque la mère, si longtemps attendue, rentra enfin. Miriam et Posthumius s'arrêtèrent, tous deux frappés de la même pensée. Comment la laisser seule, au milieu de la persécution, elle, veuve, mère d'un enfant unique, n'ayant pour toute ressource que le petit bien cultivé par son fils? Posthumius rougissait, sa femme avait laissé aller le bras sur lequel elle s'appuyait. Euphrasia lut d'un seul regard dans leurs yeux et dans leurs cœurs.

« Tu as des nouvelles de ton père? » demanda-t-elle à Miriam d'un accent presque affirmatif. « Il t'appelle auprès de lui? » Et comme la jeune femme se taisait, étonnée d'être ainsi devinée, la mère se tourna vers son fils: « Tu vas la conduire, tu ne lui refuseras pas cette joie? Vous avez reçu ma bénédiction, il vous faut celle d'Aquilas, je lui ai promis..... »

Posthumius tomba aux genoux de sa mère. « Vous savez tout, murmura-t-il, mais comment vous quitter? Aquilas est malade... mais vous... vous en ce moment

avec l'épée suspendue sur notre tête.... ne voulez-vous pas nous suivre?... nous pourrions servir le Seigneur en des lieux plus tranquilles... Rome n'est plus rien pour nous, depuis qu'elle s'enivre du sang des saints..... »

Euphrasia ne l'écoutait plus: elle s'était penchée sur son fils, comme pour l'embrasser, mais son âme tout entière s'élevait vers Dieu dans un transport de reconnaissance. Elle avait demandé à Dieu d'éloigner son fils, de sauver sa vie, de conserver pour lui Miriam qu'elle voyait prête à s'élancer au-devant du péril; elle avait attendu avec foi la réponse à sa prière sans savoir d'où lui viendrait la délivrance et elle rendait grâces à son Dieu. Depuis le jour du mariage de Posthumius, depuis qu'elle avait revu le traître auquel elle devait le malheur de sa vie, elle avait vécu d'angoisse et de prières attendant chaque jour les licteurs; elle ne craignait rien pour elle-même, elle avait fait joyeusement son sacrifice, mais la délation pouvait atteindre son fils, Miriam; elle avait hâte de les éloigner; elle voulait délier toutes les attaches qui la retenaient encore à la terre. Posthumius était heureux, et Miriam pouvait l'aider dans le pèlerinage vers la cité céleste; la mère était prête à partir. Sa joie débordait sur ses lèvres, elle éclatait dans ses yeux, elle cachait son visage, n'osant se montrer à ses enfants, ainsi radieuse à la veille d'une séparation cruelle.

« Je ne saurais partir, » dit-elle enfin, en effleurant de ses lèvres le front de son fils. C'est vous que le Seigneur appelle, il a marqué ma place ici. J'ai pris la charge de Félicitas. Allez! vous reviendrez lorsque Aquilas sera

guéri... à moins qu'il ne désire garder sa fille, « ajouta-t-elle en regardant Posthumius.

Miriam et son mari se récrièrent d'une même voix : « Et vous ? — Moi, j'ai le Seigneur ! » dit la veuve chrétienne. Miriam se tut. Depuis qu'elle connaissait et qu'elle aimait Jésus-Christ, elle avait compris que son père n'avait d'autre Dieu que l'argent. Le culte qu'il rendait au Dieu d'Israël n'avait jamais touché sa conscience ni son cœur : « S'il pouvait ouvrir les yeux à la sainte lumière ! » se disait la fille.

Il fallait se hâter ; le voyage était long et difficile, car les chrétiens étaient partout suspects. Posthumius était connu : il fallait suivre des voies détournées, et le malade attendait. Miriam revenait sans cesse aux caractères irréguliers, tracés évidemment à grand'peine sur le parchemin. « Il est bien faible, » répétait-elle.

Posthumius s'était retiré avec sa mère dans un coin de la chambre ; il était embarrassé et ne savait comment proposer à Euphrasia d'emprunter sur le petit bien d'où provenait leur unique subsistance ; il fallait cependant de l'argent pour le voyage. Sa mère ne lui laissa pas le temps d'exprimer son désir. Elle tira d'un coffre une bourse pesante et la lui tendit. Le jeune homme reculait instinctivement. « C'est la dot de Miriam, » dit-elle. Posthumius persistait dans son étonnement. « Lorsque son père est parti, il m'a laissé des joyaux pour elle, me disant de l'en parer pour le jour de son mariage. Elle était chrétienne ce jour-là, et les chrétiennes ne se parent que de modestie et de bonnes œuvres : j'ai vendu les pierreries, voilà l'argent. »

« C'est ton père qui nous appelle et lui qui nous ouvre les voies jusqu'à Ravenne, » dit Posthumius en se tournant vers Miriam. La jeune femme fit un signe de tête, mais ses regards ne quittaient pas sa belle-mère. Euphrasia avait réussi à dissimuler sa satisfaction aux yeux peu clairvoyants de son fils; Posthumius répondait simplement à la voix du devoir qui l'obligeait à se rendre à Ravenne; il n'aurait jamais deviné que sa mère désirât l'éloigner d'elle; Miriam avait pénétré le secret. Lorsque les préparatifs furent achevés, après la prière faite en commun, les deux jeunes gens agenouillés devant Euphrasia lui demandèrent sa bénédiction sur leur périlleux voyage. Elle la donna d'une voix ferme, les embrassant tour à tour; ses lèvres s'arrêtèrent un instant sur le front de son fils : ce fut tout. Mais sa belle-fille la serrant dans ses bras, avant de se relever, murmura tout bas à son oreille : « Ma mère, attendez-nous! » La veuve ne répondit pas.

CHAPITRE X.

Miriam et Posthumius avaient achevé leur tâche à Ravenne. Ils avaient trouvé Aquilas vivant encore, mais évidemment arrivé aux portes du tombeau. Il avait appelé sa fille à la dernière extrémité, lorsque la solitude et la maladie avaient triomphé de la sombre fierté de son âme. Miriam avait soigné son père jusqu'au dernier jour; elle avait versé sur lui tous les flots de sa tendresse; elle lui avait prodigué tous les soulagements, les délicatesses de la charité qu'elle avait apprise d'Euphrasia, et le cœur ulcéré du juif avait paru s'ouvrir au bonheur de retrouver sa fille heureuse et dévouée. Mais en vain Miriam avait parlé de Jésus-Christ, du Sauveur et du Maître qu'elle aimait et qu'elle adorait de toutes les forces de son âme, Aquilas secouait la tête : « La sagesse de nos pères me suffit, disait-il; je ne saurais écouter le rabbin de Nazareth. — Ce n'est pas un rabbin, insistait Miriam, c'est le Seigneur lui-même, venu sur la terre, comme il apparaissait autrefois à Abraham et à Jacob, pour sauver et racheter son peuple épars parmi les nations... — Sur une croix? » disait Aquilas; et sa fille ne pouvait lui arracher une autre parole. Elle priait et

pleurait nuit et jour; son mari pleurait et priait avec elle, mais le juif restait sombre et muet.

Il mourut sans donner signe d'un changement dans ses pensées. Seulement, Miriam penchée sur ses coussins, et soutenant sa tête défaillante, crut entendre avec le dernier soupir le nom de Jésus qui s'échappait des lèvres mourantes. Elle s'attachait à cette espérance comme un nageur près de périr sur la mer orageuse s'attache au mât qui le soutient. Posthumius n'avait rien entendu. « Tu n'étais pas près de lui, disait-elle, sa voix n'était plus qu'un souffle : le brigand a eu le temps de se repentir et de recevoir sa grâce sur la croix... ; mon père n'a pas parlé pendant le dernier jour... s'il a dit : Jésus! c'est que le Seigneur a lui-même touché son cœur. Il n'a pas pu me le dire. Mon pauvre père ! »

Posthumius se gardait de lui enlever cette consolation suprême.

Lorsque les derniers devoirs furent rendus à Aquilas, et sa tombe confiée aux soins des juifs, assez nombreux à Ravenne, Miriam dit elle-même : « Allons retrouver notre mère. » On cherchait à les retenir : « La persécution n'est pas calmée à Rome, disait-on parmi les fidèles ; ici elle ne nous a pas atteints, restez avec nous ; nous sommes en petit nombre, pauvres et méprisés ; vous pourrez servir le Seigneur plus librement qu'à Rome. » Miriam secouait la tête : « Notre mère est seule, » répondait-elle toujours. Elle n'avait rien dit à son mari des craintes qu'elle avait conçues, et les enfants d'Euphrasia n'avaient reçu aucune nouvelle d'elle depuis leur départ.

Le pénible voyage était enfin achevé : les deux époux rentraient à pied dans Rome ; ils avaient marché longtemps, et Miriam était lasse. A l'ordinaire des femmes juives, elle vivait fort retirée et ne sortait du logis que pour accomplir des œuvres de charité, elle était épuisée par les fatigues du chemin. Posthumius cachait dans les plis de sa toge les riches pierreries qui formaient naguère le trésor d'Aquilas, et qu'il avait lui-même remises à sa fille unique. Miriam avait répandu de grandes aumônes parmi les pauvres juifs qui avaient soigné son père avant son arrivée ; elle avait prodigué les secours aux malheureux et aux malades de l'église de Ravenne ; elle revenait cependant riche à Rome. Mais nulle partie de cette fortune ne devait être consacrée à la mollesse ou à l'aisance de la vie. « Nous travaillerons comme par le passé, disait-elle à Posthumius, seulement nous pourrons habiller ceux qui sont nus et nourrir ceux qui sont affamés, jusqu'à ce que le Maître nous appelle. — Qui sait, ce sera peut-être bientôt? disait son mari ; seulement ma mère se reposera. Elle ne travaillera plus toute la nuit pour les pauvres. » « Quel repos que celui qui nous attend ! » Et le regard ardent de Miriam cherchait le ciel. « Quel héritage que le nôtre ! il ne se peut ni souiller ni flétrir ! » Miriam était savante, elle lisait constamment les lettres des apôtres et les évangiles de Matthieu et de Luc qui commençaient à circuler parmi les fidèles. Elle les expliquait parfois à son mari qui savait tout juste assez le grec pour suivre le service divin, célébré alors à Rome en cette langue plus universellement connue que le latin. Il répétait les paroles que

Miriam venait d'emprunter à la première épître de saint Pierre : « Il est bon de posséder un héritage tel que le nôtre en ces temps de trouble et de souffrance, et Dieu nous a fait de grandes grâces. Nous sommes vraiment les privilégiés de toute la terre ! »

La jeune juive relevait fièrement la tête. Sans le dire tout haut, elle pensait que la double vocation du Seigneur reposait sur elle, comme fille d'Abraham et comme rachetée de Jésus-Christ. « Il faut que je me hâte de servir mon Sauveur ! » se disait-elle, et involontairement elle pressait le pas.

On était arrivé à la porte de la demeure d'Euphrasia. Posthumius frappa doucement, tout rayonnant de joie à la pensée de revoir sa mère ; Rufus entr'ouvrit le battant, regardant à l'extérieur d'un air soupçonneux. En reconnaissant le jeune Romain, il ouvrit tout à fait, mais les larmes jaillirent de ses yeux, et sa voix était étouffée par les pleurs lorsqu'il se retourna vers les voyageurs après avoir refermé sur eux la porte : « Vous arrivez trop tard, dit-il sans autre préambule, elle est partie, le Seigneur l'appelait, elle n'a pas pu vous attendre. C'est ce qu'elle m'a chargé de vous dire. Elle avait hâte de conquérir sa palme et sa couronne. La victoire est à elle maintenant. »

Miriam se sentait défaillir. Posthumius ne comprenait pas encore. « Où ? quand ? » demanda la juive. « Il y a trois jours, auprès de la porte Latine, » répondit l'artisan. « Comment ? » reprit Miriam, soutenant son mari qui avait enfin saisi la vérité. Un éclair de la gloire du martyre passa sur le front de Rufus : « Je l'ai vue,

s'écria-t-il, je l'avais suivie, plusieurs de nos frères étaient confondus dans la foule comme moi : rien ne lassait sa constance, rien n'épuisait sa vie, elle chantait des cantiques à Christ sur le bûcher qui s'est éteint à ses pieds, les lions sont venus ramper devant elle sans vouloir l'attaquer, les dents de fer du chevalet la laissaient souriante ; elle regardait le ciel, comme si elle voyait Celui qui est invisible. Deux fois les bourreaux se sont lassés, ils avaient peur de combattre contre les dieux, disaient-ils. Elle aurait pu s'enfuir, ses liens étaient tombés, mais elle n'a pas paru s'en apercevoir. Ils ont fini par lui trancher la tête. Nous l'avons ensevelie hier avec l'esclave bretonne qui a souffert à ses côtés. »

« Breta ? murmura Miriam, elle s'était retrouvée? » La nourrice avait disparu depuis le départ d'Aquilas. « Elle était venue frapper à la porte, comme vous l'avez fait aujourd'hui ; Euphrasia l'avait recueillie, mais elle n'a jamais dit ce qu'elle avait fait pendant son absence, ni où elle avait trouvé la foi. Euphrasia pensait qu'elle avait voulu chercher son mari et ses enfants, qu'elle ne les avait pas trouvés et que les paroles qu'elle avait entendues naguère sous votre toit, pendant la maladie d'Éléazar, avaient porté des fruits. On ne savait rien, en réalité, seulement l'esclave servait fidèlement Euphrasia : « Au nom de Jésus-Christ, » avait-elle dit en entrant. Elle l'a suivie jusqu'au martyre et elle est morte avec elle en répétant : « Pour Jésus-Christ ! »

Posthumius écoutait sans rien dire ; muet de douleur, les larmes ruisselaient sur ses joues. Ce fut Miriam qui

se fit raconter les détails de l'arrestation comme ceux de leur martyre. « On a dit parmi les frères qu'un délateur était allé trouver César lui-même, disant que Licinius avait effacé des noms sur la liste des Juifs; César a voulu voir les tablettes; la place du nom d'Euphrasia se voyait encore sur la cire; on a dit qu'il y avait encore un espace vide, pour un autre nom. » Miriam pâlit, et serra plus fortement le bras de son mari. « Et Licinius? » demanda-t-elle. « Licinius est mort comme un païen, » dit avec une pitié méprisante l'ouvrier chrétien tout enivré encore des austères attraits du martyre : « Euphrasia est montée tout droit auprès du Père. »

Pendant que Posthumius pleurait auprès d'elle, accablé sous la perte qu'il avait subie, se reprochant d'avoir quitté sa mère dans ce moment suprême, frappant sa poitrine dans la contrition de ses péchés, et dans la honte d'une lâcheté secrète qu'il sentait au fond de son âme, Miriam priait aussi, mais sans pleurer. Elle avait fait devant Dieu le compte de ses voies et prononcé un vœu à l'Éternel. « Si les licteurs viennent chercher Posthumius, pensait-elle..., c'était assurément son nom qui suivait celui de sa mère sur la liste fatale, je ne me séparerai pas de lui, je me livrerai aux bourreaux, comme une victime volontaire, et j'irai avec lui au martyre. Nous serons tous les trois ensemble au pied du trône! » Lorsque Posthumius releva la tête, après l'abaissement de sa prière, le visage de sa femme lui parut rayonnant d'un éclat céleste. La chair frémit encore une fois, puis il serra en silence la main de Miriam, et tous deux attendirent l'ordre de César. Le jeune Ro-

main n'avait rien dit à sa femme des terreurs dont il avait honte ; Miriam n'avait pas parlé des espérances qu'elle nourrissait dans son âme, mais tous deux croyaient le supplice prochain ; tous deux redoublaient de ferveur et de prières. Posthumius comme Miriam passait ses journées parmi les pauvres et ses nuits au chevet des malades ; les deux époux annonçaient partout sans crainte la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ. « Le temps est court désormais ! » pensaient-ils.

Le temps était plus court encore pour celui qui se cachait au fond de son palais d'Albe, souillé de crimes et de sang. La terrible sentence de Dieu sur les tyrans avait déjà atteint Domitien. Il tremblait sans cesse pour sa vie et voyait partout des assassins. Dans sa chambre, partout garnie de marbres polis, reflétant dans leurs miroirs les moindres mouvements de ceux qui l'entouraient, l'empereur frémissait sous les prédictions sinistres des astrologues qui parvenaient jusqu'à lui par les récits des esclaves et des affranchis. Un devin germain, récemment arrivé à Rome, avait dit sur la place publique que la fin de César était proche, on l'amena au palais d'Albe. « Et toi? comment périras-tu ? » demanda Domitien. « Je serai déchiré par des chiens, » dit l'astrologue. L'empereur sourit. « Mettez-le sur un bûcher et le brûlez vif, » dit-il. Le soir un bouffon, accoutumé à raconter devant César les histoires de Rome, arriva tout ravi. « L'homme que tu avais condamné aux flammes a vu changer son supplice, dit-il, l'orage a éteint le bûcher, il était attaché au poteau, et les chiens l'ont dévoré. » Domitien resta rêveur.

Les passages secrets de la villa d'Albe et les pierres polies de la chambre impériale ne pouvaient défendre César contre les complots de sa femme et de ses plus confidents serviteurs. Il avait pris depuis peu dans sa maison un affranchi de Flavia Domitilla, la veuve de Flavius Clémens exilée dans l'île Pandataria. L'empereur avait pris goût à l'esprit de ce serviteur ingénieux à lui procurer des plaisirs nouveaux. Il ne savait pas qu'une sombre pensée de vengeance animait sans cesse l'imagination de Stéphane. L'affranchi avait résisté à la pieuse influence de son ancien maître, il n'était pas devenu chrétien auprès de Flavius Clémens, mais il l'aimait et il avait juré de venger sa mort Bientôt Domitien ne put plus se passer de Stéphane. Celui-ci cependant avait tramé un complot parmi les serviteurs impériaux ; une liste de noms destinés à la proscription ou à la mort, trouvée sur les tablettes de César, était tombée sous les yeux de l'impératrice Domitia. L'empereur avait laissé ses tablettes sous le chevet de son lit, et l'un des nains qui jouaient toujours autour de lui, les avait portées à Domitia. Cette imprudence précipita sa ruine. « A onze heures, tu périras ! » avait dit un astrologue à César. Les conjurés avaient avancé l'horloge : « Il est midi, et je vis, » répétait Domitien.

Il allait quitter sa chambre, pour passer dans le cabinet où il jouait aux dés, lorsque Parthénius, son chambellan porte-glaive, l'arrêta sur le seuil. « Stéphane te demande une audience, » dit-il, et Stéphane entra, le bras gauche en écharpe ; il s'était blessé quelques jours auparavant, avait-il dit.

L'empereur lisait un mémoire que lui avait remis l'affranchi; celui-ci lui parlait en même temps de complots et de supplices. Tout à coup Stéphane dégagea son bras gauche qui tenait un poignard caché; il frappa César de deux coups mortels. Domitien tomba, mais il luttait avec l'assassin et l'entraîna dans sa chute; il cherchait à lui crever les yeux, et saisissait sans rien craindre l'arme sanglante. Il cria au nain qui s'était tapi dans un coin de la chambre de lui donner son poignard caché sous le chevet de son lit, l'enfant trouva la garde, mais la lame avait disparu. Au même instant Parthénius entra, suivi de quelques conjurés ; Stéphane fut tué par des amis qui redoutaient ses indiscrétions ou par des serviteurs de César, vengeurs de leur maître, mais il mourut content, son œuvre était accomplie. Domitien avait reçu sept coups de poignard, il expirait.

On raconte qu'au moment même du meurtre, le philosophe Apollonius, exilé par Domitien, debout sur une place d'Éphèse, enseignait à de nombreux auditeurs la science qui l'avait fait chasser de sa patrie ; il s'interrompit soudain, et resta quelques instants muet, les yeux fixés comme s'il contemplait un spectacle lointain. « Courage , Stéphane, s'écria-t-il enfin ! Bien , Stéphane, tu l'as frappé, tu l'as blessé ! Il est mort ! — César n'est plus ! » dit-il au peuple qui l'écoutait avec stupeur, et la foule s'écoula en silence, hésitante et confondue.

Rome sut bientôt que le maître qui l'avait opprimée quinze ans avait succombé sous le poignard des assassins. Les honnêtes gens se réjouirent ; les délateurs et

les débauchés frémirent, car le vertueux Nerva était empereur. La persécution contre les chrétiens s'éteignait avec le tyran. Posthumius soupirait avec un amer regret. Il ne s'était pas réjoui de la mort de César; la loi du Christ ne l'aurait pas permis, mais il disait dans son cœur : « Deux mois plus tôt et nous aurions retrouvé ma mère ! » Miriam joignait les mains et regardait la croix : « Plus tard ! j'attends, Seigneur ! » murmurait-elle.

UN APOTRE AU XVIE SIÈCLE.

— 1549-1551. —

CHAPITRE PREMIER.

On était au mois d'août; les pluies de juin et de juillet avaient détrempé le sol desséché par l'ardeur du soleil au mois de mai; toute la population du royaume de Saxuma au Japon était à l'œuvre dans les champs. Les premières récoltes étaient achevées; on préparait les nouvelles cultures; sur la côte, les pêcheurs mettaient à la voile dans leurs barques légères, construites en bois de sapin, et dont les voiles, moitié blanches, moitié noires, se gonflaient au premier souffle des vents du matin. Le ciel était pur, l'air embaumé, les femmes apparaissaient à la porte des petites maisons basses, sous un toit de planches, tenant entre leurs bras des enfants à demi nus ; elles regardaient leurs maris et leurs frères

partant pour le travail ; les vieillards étaient assis au soleil ; le temps des fatigues était passé pour eux, ils s'étaient déchargés sur leurs fils du soin et de l'entretien de la famille ; entourés désormais du respect et des égards de leurs descendants, il se reposaient du rude labeur de la vie ; mais leur expérience était encore au service de la jeunesse ; un vieux marin, naguère célèbre parmi les matelots les plus entreprenants du commerce des côtes, se leva brusquement au moment où la flottille des barques de pêche mettait à la voile : « Regardez à l'horizon, cria-t-il à son fils dont le bateau s'éloignait le dernier du rivage, et ne tentez pas les dieux en allant pêcher au loin ; le jour ne se terminera pas sans une tempête. »

Les pêcheurs entendirent le vieillard ; aucun d'eux ne sourit, car le respect de l'âge fait partie des devoirs les plus strictement observés dans ce pays de la règle et de la discipline ; mais les jeunes se disaient entre eux : « Le regard de Dharma se trouble, il prend pour les nuages du ciel le voile de l'âge qui s'étend sur sa vue ; quand a-t-on jamais connu le temps plus propice ? » Et toutes les barques gagnaient le large.

Seul, le jeune Sa-Fou, fils de Dharma, rempli de respect pour l'expérience et la sagesse de son père, louvoyait le long de la côte, sans s'éloigner ; le sort, ou la volonté des dieux protecteurs du fils soumis, venait de jeter dans ses filets un magnifique *akamé* ou *dame rouge*, poisson particulièrement recherché des grands seigneurs et dont la vente promettait d'enrichir pour plusieurs semaines le petit ménage de Sa Fou. Au début de la saison, lorsque la pêche des *akamés* vient de commencer, on

paye dans les grandes villes un beau poisson de cette espèce trois ou quatre mille francs.

Sa-Fou était joyeux ; il avait laissé le matin sa jeune femme inquiète : les enfants étaient nombreux dans leur petite maison, la provision de légumes s'épuisait, il fallait acquitter les taxes dues au prince ; mais la vente de la *dame rouge* suffirait à tous les besoins ; une douzaine de poissons grossiers s'étaient trouvés dans le filet en même temps que le précieux butin ; la subsistance de la famille était assurée pour le lendemain ; Sa-Fou vira de bord, et, faisant force de rames, car le vent était tombé tout à coup, il regagna la rive où son père l'attendait, toujours assis sur la même pierre.

Le vieillard avait aperçu son fils ; il leva vers le ciel des yeux reconnaissants, et se dressant sur le rocher, il s'écria : « O Tensio Dai Dsin, dieu protecteur de ma famille, sois béni d'avoir gardé la barque de mon fils, de l'avoir rendu pieux et soumis, et de permettre ainsi qu'il échappe au péril que vont courir tous ceux qui ont méprisé le conseil de la vieillesse ! » Puis, s'appuyant sur son bâton, il descendit vers la plage aussi vite que le permettaient ses jambes tremblantes pour remercier son fils d'être revenu au port. La vue de la *dame rouge* excita de tels transports dans l'âme du vieux Dharma qu'il voulut aussitôt entrer dans le temple voisin pour rendre grâces au dieu de la protection qu'il avait accordée à son fils.

Pendant que les deux pêcheurs se prosternaient dans un temple ou *mia* de modeste apparence, dépourvu de toute idole, devant un miroir de métal, destiné à sym-

boliser la toute-science des dieux, ils ne voyaient pas, à l'ombre des bois épais qui entouraient le temple, le changement subit qui s'était opéré dans l'aspect de la mer. Les ondes, calmes encore au moment où Sa-Fou avait touché le rivage, commençaient à s'élever démesurément; les nuages, amoncelés les uns sur les autres par un vent furieux, se déchiraient soudain et laissaient entrevoir des profondeurs sombres où le ciel et la mer se confondaient dans un tumulte effrayant. Les vagues montaient, montaient toujours en pyramides terribles, tournoyant sur elles-mêmes et s'abîmant avec un bruit épouvantable. Les barques, dispersées à l'horizon, fuyaient devant la tempête comme des oiseaux effrayés, et disparaissaient les unes après les autres sous les ondes en furie. Six fois déjà, les femmes, les enfants, rassemblés sur le rivage en dépit des rafales de vent et des vagues qui battaient la grève, avaient vu s'abîmer sous les coups de l'ouragan les frêles embarcations qui portaient leurs maris et leurs pères, et les malheureux éperdus dans leur angoisse n'osaient même pas crier à leurs dieux, divinités apathiques dans leur oisive félicité, et qui, tout en acceptant les actions de grâce, ne prenaient pas plaisir, disaient les bonzes, à exaucer les prières des affligés.

Sa-Fou et son père sortaient du temple et se hâtaient sur le chemin de leur demeure, lorsque le vieillard s'arrêta, et montrant à son fils un navire battu par la tourmente, mais manœuvrant avec habileté pour échapper aux coups les plus redoutables du vent et de la mer: « Ceci, dit-il, est une jonque qui vient de Chine, elle est

montée par des Chinois; que viennent-ils chercher chez nous? depuis quand les étrangers ont-ils découvert le chemin du Nipon? »

Le vieillard avait repris sa marche; mais Sa-Fou, oubliant la pluie et ses vêtements mouillés, contemplait avec curiosité la jonque chinoise, tantôt fendant rapidement les ondes furieuses, tantôt virant de bord pour s'éloigner du centre de la tempête, tourbillon terrible qui entraîne parfois les navires loin du port et leur fait parcourir un espace immense pour les ramener avariés et démâtés en vue de la terre qu'ils voulaient atteindre. Les Chinois avaient l'expérience de la tempête comme le vieux Dharma; ils l'avaient prévue dès le point du jour, mais aucun port ne s'était offert pour y relâcher, et contraints de fuir devant le redoutable typhon, ils s'étaient vus réduits à invoquer les dieux menteurs dont les images protégeaient le navire, dignes patrons d'un capitaine qui avait valu à son vaisseau le surnom de la *Jonque du voleur*. Un des passagers étrangers était tombé dans la cale et s'était blessé à la tête; la fille du capitaine qui, par curiosité, avait voulu accompagner son père dans le voyage nouveau qu'il entreprenait, était tombée dans la mer où elle avait péri aussitôt. Le deuil était donc sur le navire comme sur la plage; le typhon avait fait des victimes parmi les étrangers comme parmi les Japonais; les femmes des pêcheurs pleuraient sur le rivage; le capitaine chinois, furieux dans sa douleur, interrogeait ses images sur l'origine de son malheur et concluait à certains signes que les dieux voulaient une victime et que la mort de la jeune fille provenait du

salut du passager. Des pensées sinistres roulaient dans l'âme du malheureux père, la soif d'une vengeance insensée naissait dans son cœur, il voulait punir ces étrangers dont le Dieu avait triomphé des démons protecteurs de son navire et de sa famille; mais la terre était proche, l'ouragan s'éloignait, le port s'ouvrait pour recevoir le navire battu par les ondes; Sa-Fou était rentré dans sa chaumière, où sa femme l'avait accueilli avec joie, et la jonque chinoise, voguant à pleines voiles sur les eaux paisibles de la rade de Cangoxima, jetait l'ancre au pied de l'escalier de débarquement. C'était le 15 août 1549.

CHAPITRE II.

L'orage était calmé ; les malheureux, privés de tout ce qu'ils aimaient, s'étaient cachés dans leurs demeures et pleuraient en silence ; Sa-Fou s'était levé de grand matin; la *dame rouge* était soigneusement arrangée dans un panier de joncs suspendu à son épaule, il était parti pour Cangoxima afin de vendre son riche butin ; sa femme attendait impatiemment son retour, elle attendit longtemps.

Sa-Fou entrait dans la ville, lorsqu'il rencontra un marchand qu'il connaissait : « Savez-vous où je pourrais vendre avantageusement la plus belle *dame rouge* qui ait été pêchée de toute la saison sur la côte ? » lui demanda-t-il. Le marchand réfléchit un instant : « Hideyori Sama marie aujourd'hui sa fille, dit-il enfin, si les préparatifs du festin ne sont pas achevés, vous trouverez sans doute chez le fiancé le débit de votre marchandise, car la maison est riche et de bon renom. » Sa-Fou tout joyeux se dirigea d'abord vers la demeure de Hideyori-Sama; des serviteurs, chargés de nattes, d'ustensiles de cuisine, d'un rouet et d'un métier, sortaient au même instant de la maison, transportant chez

la mariée le trousseau et le mobilier de la jeune fille; Sa-Fou arrêta l'un d'eux : J'ai pêché hier une *dame rouge*, dit-il, le festin est-il préparé ou bien trouverai-je à vendre mon poisson chez le fiancé ? — Il est possible, répondirent les serviteurs, les dames rouges sont rares, » et Sa-Fou prit le chemin de la maison du jeune homme.

C'était dans la même rue ou quartier fermé chaque nuit par des portes ; il était de grand matin, et les bourgeois commençaient à sortir de leur demeure, attirés par les préparatifs du mariage. On attache une grande importance à connaître ses voisins dans les villes du Japon, les habitants d'une rue ne peuvent se déplacer sans l'autorisation de l'Ottona ou lieutenant du quartier; ils ne peuvent vendre leur maison ou en acquérir une autre sans l'assentiment de leurs voisins ; ils sont d'ailleurs solidaires les uns des autres, et les désordres commis dans une rue sont imputés en commun à tous ceux qui n'ont pas su les empêcher. Le jeune Kei-Sei, fiancé de Sibata, fille de Hideyori-Sama, était fort aimé dans son quartier, et on le voyait avec plaisir fonder une famille, son père lui ayant abandonné sa maison et le soin de ses affaires, bien qu'il n'eût encore que vingt-trois ans.

Sa-Fou avait vendu sa *dame rouge*, et le prix avait dépassé toutes ses espérances ; mais il restait dans la rue, mêlé à la foule des serviteurs qui déroulaient les nattes et arrangeaient les meubles dans la maison de Kei-Sei. Les nattes, toutes de même grandeur, uniformément entourées d'une frange et de fines broderies,

tapissaient déjà les diverses pièces de la maison élevée d'un seul étage, comme cela est ordinaire au Japon, à cause de la fréquence des tremblements de terre ; on venait d'éloigner les cloisons qui séparaient les appartements particuliers des chambres de réception, généralement plus simples et moins ornées que la partie de la maison occupée par les femmes, et les paravents mobiles qui divisaient les pièces avaient été replacés avec soin par les serviteurs lorsque le jeune Kei-Sei sortit lui-même de sa maison pour se rendre chez sa fiancée. Il était magnifiquement vêtu d'une longue robe de soie traînante, ornée de fleurs d'or et d'argent, étoffe splendide, tissue dans l'île de Falsisio par les nobles exilés; une ceinture brodée, soutenant la tunique de dessous, portait une épée et un poignard richement décoré de diamants; ses cheveux, relevés sur le sommet de la tête et rattachés par une plume, retombaient sur ses épaules en forme de queue ; des sandales de paille tressée protégeaient ses pieds, il tenait à la main un éventail magnifique, plusieurs serviteurs l'accompagnaient, chargés de présents pour les parents et les amis de la jeune fille qu'il allait épouser ; sur chaque plateau, à côté des rouleaux de soie, des fines porcelaines ou des boîtes de laque, reposait une tranche de poisson séché, don indispensable de tout Japonais, et souvenir vénéré de l'antique sobriété des mœurs du pays.

Sa-Fou était pris d'un accès de curiosité; il se mêla aux serviteurs de Kei-Sei et le suivit jusqu'à la demeure d'Hideyori-Sama; la porte était ouverte; on

avait même relevé la natte de cordes qui fermait d'ordinaire l'entrée, et permettait aux habitants de voir ce qui se passait dans la rue sans être vus ; un autel était érigé au milieu de la principale salle, un bonze était debout à côté, il tenait une torche à la main. Comme Kei-Sei mettait le pied sur le seuil, sa fiancée, accompagnée de ses parents, sortit des appartements intérieurs, vêtue de blanc, et couverte d'un ample voile. Les plis de la mousseline étaient légèrement agités, une petite main aux ongles teints en rouge se laissa voir un instant, et deux grands yeux noirs brillèrent à la dérobée. La jeune Sibata n'avait jamais vu l'époux que ses parents lui destinaient, Kei-Sei était revenu depuis peu de l'université de Miaco où il avait fait ses études. Le regard qu'elle avait jeté sur son époux l'avait satisfaite, elle referma son voile, et s'approcha de l'autel.

Sa-Fou regardait toujours par la porte entr'ouverte : « Le bonze ne nous a pas fait l'honneur d'assister à notre mariage, dit-il, aussi ne pouvions-nous guère lui faire d'aumônes ; que vient-il faire ici ? » Au même instant, le prêtre des kamis ou fils du soleil, religion antique du Japon, à laquelle appartenaient Hideyori-Sama et sa famille, tendit à la jeune fille une torche embrasée ; Kei-Sei reçut également une torche et l'alluma à la flamme de celle que tenait Sibata. Elle s'inclina doucement vers lui, comme pour reconnaître son maître, l'union était consacrée. La mère de Sibata, pleurant tout haut, serra de plus près les plis du voile qui couvrait sa fille ; c'était comme un linceul, indiquant qu'elle était morte pour les siens et devait se dévouer

désormais à son mari. Un riche norimon, espèce de palanquin ou de chaise à porteur, l'attendait à la porte; Sa-Fou l'y vit monter, suivie d'un cortége magnifique, les porteurs la promenèrent partout dans le quartier, et lorsqu'ils la ramenèrent à la porte de la maison qui devenait la sienne, son mari l'y avait précédée, et l'attendait dans la salle principale, entouré de ses parents.

Elle avançait timidement; son voile était rejeté en arrière, elle s'appuyait sur le bras de deux amies, affublées pour ce jour-là du nom bizarre de papillons; Kei-Sei se leva et fit asseoir à côté de lui sa jeune femme; sur la table, devant eux, s'élevaient un sapin artificiel, un prunier en fleurs, chef-d'œuvre de l'art du jardinier japonais qui sait reproduire en miniature tous les arbres des vergers et des forêts; à côté des arbustes, on voyait un groupe de grues en argent et deux petites tortues, emblèmes de beauté, de vigueur et de longévité. On avait servi le festin, et le saki circulait déjà dans toutes les coupes (cette liqueur, extraite du riz, remplace au Japon toutes les boissons fermentées), mais les repas de noces sont modestes et ont conservé les traditions de sobriété des ancêtres; on causait plus qu'on ne buvait. Les femmes assistaient au festin; bien qu'elles mangent d'ordinaire avec leurs maris, au contraire de ce qui se pratique dans le reste de l'Orient, elles ne paraissent guère aux repas d'apparat, et les soupers de noces sont une exception. Sibata, assise à côté de son mari, le regardait à la dérobée, elle l'écoutait parler, admirant en silence le bon sens de ses ré-

ponses, la modestie de son attitude, le respect qu'il témoignait aux gens âgés. On parlait de la tempête de la veille : « Je ne sais, dit un vieillard, si c'est un bien ou un mal que le vent a jeté sur nos côtes ; mais Auger qui avait disparu, comme vous savez, depuis deux ans, à la suite du meurtre qu'il avait involontairement commis, est revenu sur une jonque chinoise avec ses deux serviteurs, amenant avec lui les ministres d'un Dieu inconnu ; on les dit pauvrement vêtus, ignorant la langue japonaise et ne se faisant comprendre que par signes ; mais les parents d'Auger racontent que la joie brille sur son visage, que les troubles de sa conscience sont calmés et qu'il conjure sa femme, sa fille, ses amis, tous ceux qu'il rencontre, d'embrasser la religion qui le rend si heureux ! « Il en est libre ! » dirent les assistants, sans curiosité, comme sans colère ; tout homme peut croire ce qu'il veut ; on dit d'ailleurs que depuis peu le roi avait fait demander au vice-roi des Indes de lui envoyer des ministres de la croix ; peut-être les nouveaux venus appartiennent-ils à cette religion comme les Portugais. »

Depuis que la mariée était descendue de son norimon à la porte de Kei-Sei, Sa-Fou avait repris lentement le chemin de sa demeure ; la magnificence des vêtements, le nombre des serviteurs, l'élégance recherchée des deux maisons, avaient excité dans son âme une certaine envie ; il songeait à la pauvreté qui le menaçait sans cesse, et le prix de la *dame rouge*, soigneusement serré dans sa ceinture, ne lui paraissait plus qu'une obole indigne d'attention. Tout à coup, au détour de la rue, à

l'entrée du faubourg de la ville, un petit groupe de passants, un instant arrêtés sur la voie publique, entrava sa marche ; il leva les yeux ; trois Japonais, portant les vêtements des classes aisées, semblaient indiquer les monuments à leur compagnon ; celui-ci était grand, son visage était maigre, mais ses membres paraissaient robustes, ses yeux étaient bleus, vifs et perçants, ses traits réguliers, son front large et puissant ; il avait le teint clair, une couronne de cheveux presque blancs entourait sa tête ; il était vêtu d'une simple robe noire ; son regard se promenait de la ville sur la campagne comme s'il mesurait l'étendue du territoire ; parfois il s'arrêtait dans sa marche et regardait attentivement les passants. Il causait avec ses compagnons dans une langue inconnue ; quelques mots japonais qui se mêlaient de temps à autre dans la conversation, semblaient indiquer qu'il demandait le sens des paroles qu'il entendait prononcer dans la rue.

Sa-Fou s'était arrêté en face de l'étranger, il se sentait entraîné vers lui par un attrait inconnu ; une puissance irrésistible le contraignait à suivre les mouvements de cet homme qu'il n'avait jamais vu, dont il ne comprenait pas la langue, et dont le regard n'avait même pas rencontré le sien ; une majesté sereine, une ardeur contenue, une autorité douce qui semblaient rayonner autour de l'étranger attachaient à ses pas ceux du jeune pêcheur ; il avait rebroussé chemin, et au lieu de suivre la route de sa demeure, il continuait à marcher derrière les quatre voyageurs. Tout à coup l'étranger se retourne, il regarde Sa-Fou en face et fait un pas vers lui comme

s'il éprouvait le même attrait qui avait saisi le jeune homme ; puis, appelant ses compagnons d'une voix émue : « Celui-ci sera à nous et les prémices que le Japon offrira à Jésus-Christ, » dit-il en portugais. Sa-Fou n'avait pas compris ; confus et troublé, il baissa les yeux sous le regard pénétrant du missionnaire et reprit à la hâte le chemin de sa chaumière ; mais la vente de son poisson, le mariage de Kei-Sei, la jalousie qui agitait naguère son âme, il avait tout oublié, il ne se souvenait plus que de l'étranger, de l'accent puissant et doux de sa voix : « Je le reverrai, » se disait-il en entrant dans sa demeure, et ce fut avec distraction qu'il répondit aux questions empressées de sa femme et de son vieux père.

CHAPITRE III.

Pendant que Sa-Fou, absorbé dans ses pensées, raccommodait ses filets en soupirant sur la mauvaise honte qui l'avait empêché de suivre plus longtemps l'étranger, celui que ses disciples appelaient le Père François, et que le monde connaît sous le nom de saint François Xavier, était prosterné devant Dieu dans la maison du néophyte japonais Auger, qu'il avait baptisé sous le nom de Paul de Sainte-Foi, en souvenir du collége où il avait été instruit à Goa. Poussé depuis plusieurs années vers la mission du Japon par un appel intérieur du Saint-Esprit, François conjurait le Maître auquel il avait consacré toute son existence d'accomplir son œuvre et de lui donner une abondante moisson sur ce sol nouveau et fertile que les Européens foulaient depuis si peu de temps. Déjà il avait envoyé son fidèle disciple auprès du roi de la province de Saxuma pour implorer son pardon des fautes passées et pour chercher à lui inspirer le désir d'entendre parler de Jésus-Christ. Le prince avait favorablement accueilli son sujet, et Paul, tout enflammé de zèle, lui avait annoncé les premiers éléments de la foi chrétienne : « Crois au Seigneur Jésus Christ et tu seras

sauvé, » disait-il, comme le prêchait naguère l'apôtre dont il portait le nom ; mais le monarque, tout en paraissant s'intéresser aux raisonnements du néophyte, répondait comme le gouverneur Félix à saint Paul : « Nous t'entendrons un autre jour à ce sujet, » et Paul obtint seulement la promesse d'une audience pour le Père François, dès que celui-ci saurait assez de japonais pour se faire entendre du roi.

Le Père était donc seul, dans la plus pauvre chambre de la maison qu'habitaient la femme et la fille de Paul ; il avait refusé tous les honneurs que lui voulaient faire les maîtres du logis, et donnant son lit au Portugais Manuel, qui n'était pas encore remis de la blessure à la tête qu'il avait reçue pendant la tempête, il couchait sur une simple natte auprès du malade, toujours prêt à le soigner, la nuit comme le jour.

Dans les intervalles que lui laissaient ce devoir de charité et les instructions qu'il donnait à la femme et à la fille de Paul qui lui servait d'interprète, on trouvait toujours le Père François courbé sur une grammaire japonaise : « Vous vous fatiguez, mon Père, disaient ses néophytes, vous parlez assez pour vous faire comprendre des gens du commun peuple. — L'âme du plus pauvre pêcheur a autant de valeur aux yeux de Dieu que celle du souverain, je le sais, disait le Père François avec douceur, et comme s'il se défendait contre une accusation fondée, mais si je puis arriver, par la grâce de Dieu, à toucher le cœur du prince, et qu'il m'autorise à prêcher librement à ses sujets, l'œuvre de Dieu en sera plus prompte; pendant que nous dormons, les âmes péris-

sent loin de Jésus-Christ ! — Vous ne dormez guère, révérend maître, dit Juan Fernandez, laïque portugais qui avait accompagné Xavier au Japon ; vous voilà comme un écolier en face de ses devoirs. » Le Père François releva la tête avec un sourire : « A cette heure, nous revenons à l'enfance, en apprenant les éléments de la langue, dit-il, et plût à Dieu que nous eussions la candeur et la simplicité des enfants ! » L'humilité profonde et sincère qui rayonnait dans son regard, le retour subit sur l'état de son âme touchèrent si vivement ses compagnons qu'ils gardèrent le silence ; Paul de Sainte-Foi sortit pour reprendre le cours de ses instructions dans la ville ; visitant tour à tour tous ses anciens amis, ses parents, ses connaissances, il annonçait à tous le nom de Jésus-Christ, comme l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, comme le Sauveur dont le sacrifice avait donné la paix à sa conscience si longtemps bourrelée par ses remords.

Le Père François était seul ; son malade dormait ; la tête fatiguée par l'étude ingrate d'une langue nouvelle dont il voulait absolument se rendre maître, le cœur rempli d'un zèle dévorant qui ne trouvait pas, comme de coutume, à s'épancher par la prédication ou l'instruction, il sortit sans bruit de la maison de Paul et dirigea ses pas vers la campagne : « Nous sommes ici comme des statues muettes, se disait-il en traversant les rues où il excitait une curiosité visible ; voilà des gens qui parlent de nous, qui disputent à notre occasion, et nous demeurons sans parole, étant ignorants de leur langue naturelle. Humiliation utile sans doute pour

dompter notre orgueil. Grâces vous soient rendues, Seigneur Jésus, de ce que vous nous avez amenés dans ces contrées infidèles où notre premier devoir est de nous oublier tout entiers ! »

Se parlant ainsi à lui-même et s'entretenant avec son Dieu, le Père était arrivé jusqu'au bord de la mer. Les pêcheurs avaient repris leur travail, moins nombreux qu'avant la tempête; les maisons où le deuil était entré restaient seules fermées. Sa-Fou, vivant encore sur la vente de la *dame rouge*, était assis sur un rocher, plongé dans les réflexions à la fois profondes et confuses qui s'étaient éveillées dans son âme depuis le jour où il avait vu Xavier. Le Père s'était approché de lui sans qu'il s'en fût aperçu; comme Sa-Fou levait les yeux au bruit des pas, il reconnut celui qui occupait seul son esprit, et son émotion fut si vive qu'il tomba involontairement la face contre terre. Xavier l'avait reconnu à l'instant : « Dieu ait pitié de toi, mon fils ! » dit-il en japonais, avec quelque hésitation comme s'il cherchait ses paroles. « Quel Dieu ? » Et Sa-Fou s'était relevé interrogeant le Père de ses yeux ardents. — « Le Dieu qui a fait le ciel et la terre et qui a donné son fils unique pour nous sauver de l'enfer et de la mort. » — « Le Dieu Xaca ? » demanda timidement le jeune pêcheur, rattachant aussitôt l'idée nouvelle qui se présentait à son esprit aux traditions qui attribuaient à l'histoire de l'un des dieux les plus vénérés au Japon quelques détails rappelant la vie et l'œuvre de Notre-Seigneur. — « Xaca est un faux dieu, dit hardiment le ministre de Jésus-Christ ; l'Éternel est le seul Seigneur

et Père des hommes, et nul ne peut être sauvé s'il ne l'adore et ne croit en son fils Jésus-Christ. » Puis, comme s'il avait reçu le don des langues, en dépit des difficultés du japonais qu'il connaissait à peine, à travers les embarras que suscitaient à chaque pas les idées fausses comme les ignorances du jeune homme, François prêcha Jésus-Christ, le Maître de son cœur comme de sa vie, le Roi des hommes et des anges, le Sauveur crucifié qui a donné sa vie pour racheter son peuple. Sa-Fou l'écoutait en silence, l'interrompant seulement, lorsqu'il ne comprenait pas, par une interrogation courte, fervente, cri d'une conscience qui s'éveillait et d'un cœur profondément touché. Il était tard, le jour tombait; plusieurs fois déjà la femme et les enfants de Sa-Fou avaient entr'ouvert la porte de la chaumière, sans oser l'appeler; son père s'était avancé au pied du rocher, mais les regards pleins de feu, la voix vibrante, la taille majestueuse du prêtre avaient troublé le vieillard; il s'était retiré sans rien dire; le soleil allait se coucher, François se taisait : « Je crois au Dieu que tu prêches, dit Sa-Fou en se relevant tout à fait et s'approchant du Père, je veux être son disciple; voici de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé comme tu m'as dit, et lavé de mes péchés? — Si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis, » dit Xavier, répétant ce qu'avait dit quinze cents auparavant l'apôtre Philippe au seigneur éthiopien. « Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu, » dit Sa-Fou, et François, trempant sa main dans une flaque d'eau douce, laissée par la pluie dans un creux du rocher, en laissa tomber

les gouttes sur le front du premier néophyte que Dieu lui eût accordé sur la terre japonaise : « Bernard, dit-il, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »

Xavier s'était éloigné depuis longtemps, promettant à son disciple de le revoir le lendemain ; il avait retrouvé ses amis inquiets de son absence, et tout étonnés de la joie qui rayonnait dans ses regards ; mais le nouveau chrétien était encore à genoux sur le rocher, adorant le Dieu qui l'avait appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

CHAPITRE IV.

C'était le jour de la Saint-Michel, et le Père François se préparait à se rendre chez le souverain de Saxuma qui l'attendait avec impatience; les récits de Paul de Sainte-Foi avaient excité la curiosité de toute la cour; la femme, la mère, les enfants du roi étaient cachés derrière un paravent pour écouter les paroles du missionnaire; deux fois la cloison mobile s'entr'ouvrit et les femmes purent contempler un instant les traits augustes, le maintien simple et digne de Xavier. Il était là debout, le bras tendu, le regard brillant, expliquant au roi les premiers articles du symbole des apôtres dont il avait naguère composé aux Indes une explication qu'il venait de traduire en japonais. Aux premières paroles : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, » le roi l'arrêta. « Es-tu venu ici pour nous apprendre ces choses? dit-il, comme l'assure Auger, ou veux-tu faire le commerce avec nos marchands, comme les Portugais? » Le Père souriait à demi, presque avec dédain : « N'y a-t-il point d'autre vie que la vie présente? s'écria-t-il avec une émotion contenue, ni d'autres richesses que l'or du Japon, les

soies de la Chine et les épiceries des Moluques, et que servirait-il à un homme de gagner tout le monde s'il perdait son âme ? J'ai honte d'avoir été prévenu ici par des marchands, et je ne puis souffrir que ceux qui s'exposent pour un petit gain temporel aient plus de courage que les missionnaires ! » Tu as bien parlé, dit le roi, en le regardant avec admiration, et ce chemin du salut doit t'être cher puisque tu as tout quitté pour l'indiquer aux autres ; veille sur les livres de ta loi, car, si elle est véritable, ces démons se déchaîneront contre elle. Tu peux prêcher ta religion à Cangoxima ; les hommes sont libres chez nous de croire ce qu'ils veulent et tes enseignements sont beaux. »

« Et vous ? insista François, vous-même, seigneur, ne voulez-vous pas écouter la loi de Jésus-Christ et l'histoire de sa vie ? Le jour et l'heure de la mort surviennent sans être prévus, et il n'y a ni espérance ni moyen de les fuir ; que direz-vous, ô prince, lorsque le souverain juge vous fera entendre ces paroles : « Je t'ai appelé à me connaître, je t'ai envoyé mes serviteurs, et tu n'as pas voulu écouter leur voix ? » — Prêche d'abord à mon peuple, répondit courtoisement le souverain ; les âmes vivantes des kamis, mes ancêtres, sont en paradis, et m'y admettront sans doute après ma mort. — Ne croyez pas cela, seigneur, s'écria François, vos ancêtres n'ont pas connu Jésus-Christ, mais nul ne le leur avait annoncé ; la croix s'offre à vous, le salut vous est prêché, l'enfer vous attend, si vous refusez d'écouter ma parole, et demain, demain peut-être, il ne sera plus temps. Renoncez à vos péchés, faites

pénitence de vos fautes, acceptez l'amour du Sauveur et la vie éternelle vous est ouverte. Toute vertu est en Jésus-Christ, comme tout bonheur est en lui. Que dirais-tu, continua le Père en se tournant avec un visage enflammé vers son disciple Paul, que dirais-tu si le roi te commandait de renoncer à la loi de ton maître et seigneur Jésus-Christ? — Je lui dirais hardiment, répondit Paul : Seigneur, vous voulez sans doute qu'étant né votre sujet, je vous sois fidèle; vous me voulez, dans vos intérêts, prêt à vivre et à mourir pour votre service; vous voulez encore que je sois modéré avec mes égaux, doux avec mes inférieurs, soumis à mes maîtres, équitable envers tout le monde ; demandez-moi donc d'être chrétien, car un chrétien est obligé d'être tout cela. Si vous me défendez la profession de la foi chrétienne, je deviens en même temps violent, dur, orgueilleux, rebelle, injuste, scélérat, et je ne puis plus répondre de moi. »

Paul se taisait ; la joie la plus pure brillait dans les yeux du Père François : « A peine est-il chrétien, dit-il, et il en sait plus que vos sages les plus consommés ; que sera-ce donc quand nous verrons face à face Celui que nous aimons sans l'avoir vu, que nous adorons sans le connaître, après lequel nous soupirons nuit et jour comme après le bien unique de nos âmes? Seigneur, que ne pouvons-nous leur faire goûter un seul instant les délices de votre amour ; ils se donneraient à vous pour l'éternité ! »

Le roi était troublé ; il se leva de son siége, et s'avançant vers le missionnaire, il le toucha doucement sur

l'épaule avec son éventail : « Je t'ai donné aujourd'hui la permission de prêcher à mes sujets, dit-il, je te reverrai plus tard. » La sagesse ne manquait point à l'ardent apôtre ; il savait le moment de se taire comme le moment de parler, et remerciant de nouveau le roi, il se retira ; mais la charité passionnée de son âme n'était pas satisfaite des efforts qu'il avait tentés pour persuader au prince japonais de se convertir, et, prosterné dans sa chambre, baigné de larmes, refusant toute nourriture, il passa la nuit à prier Dieu pour l'âme du souverain qui avait refusé de l'écouter, comme pour tout ce peuple qui périssait loin de Jésus-Christ : « Comment invoqueront-ils celui auquel ils n'ont point cru, et comment croiront-ils, Seigneur Jésus, en celui duquel ils n'ont point ouï parler, et comment en entendront-ils parler s'il n'y a quelqu'un qui le leur prêche ? Envoyez des ouvriers dans votre moisson, Seigneur, elle est grande et nous sommes seuls ! »

Puis, se levant subitement comme pour appeler du secours, il écrivit à ses frères d'Europe cette lettre brûlante d'amour pour les âmes : « Le roi nous a permis de prêcher l'Évangile, et je vois déjà le concours se faire autour de nous, si bien que nous goûtons des fruits de vie plus délicieux qu'en aucun autre temps de notre existence. Plût à Dieu que ces consolations divines, effets de la grâce et adoucissements de nos travaux, pussent être révélées, non-seulement aux oreilles, mais au cœur des savants qui remplissent les universités d'Europe ! Combien de ces jeunes gens, livrés à l'étude, tourneraient leur zèle et leur science vers la

conversion des infidèles, après avoir connu les célestes douceurs de cette œuvre sainte ! Si le monde connaissait combien les âmes des Japonais sont heureusement préparées pour la semence évangélique, que de savants quitteraient leurs études, que de chanoines, de prêtres, de prélats même délaisseraient leurs riches bénéfices et se dégageraient d'une existence amère et sans consolation, pour la seule vie qui soit aimable et délicieuse ; ils n'hésiteraient pas à faire voile pour le Japon ! »

Xavier ne s'était pas trompé ; les prédications publiques qu'il commença dès le lendemain attirèrent autour de lui une foule immense ; la population fière, curieuse, intelligente qui se presse sur le territoire japonais accourait avec empressement autour de cet homme si pauvre, si désintéressé, si austère, qui vivait d'herbes et de racines, refusant les sommes considérables dont on voulait lui faire don comme aux bonzes de la religion des kamis ou de Bouddha, et, s'il acceptait quelque aumône, s'empressant de la répandre parmi les néophytes pauvres qui commençaient à se multiplier autour de lui. L'exemple de Sa-Fou avait été contagieux parmi les pêcheurs de la côte ; sa femme et ses enfants avaient reçu le baptême, plusieurs de ses voisins l'avaient imité, le vieux Dharma résistait encore : « Je suis trop âgé pour abandonner les habitants des cieux, disait-il, je veux vivre dans le même paradis que mes pères. » Sa-Fou, désolé et peu instruit malgré sa ferveur, vint se jeter aux pieds de Xavier, pour le conjurer d'amener son père à Jésus-Christ : « Ceci est une œuvre au-dessus de mes forces, répondit doucement le mis-

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE PARIS

sionnaire ; le Saint-Esprit touche seul les cœurs, mais j'irai le voir et je prierai pour lui. Prie toi-même, mon fils, et que la sainteté de ta vie réponde de la pureté de ta foi ! » Sa-Fou priait encore, lorsque son père rentra de la ville où il s'était secrètement rendu pour entendre la prédication de François. Des larmes coulaient sur ses joues ridées : « Je crois en ton Dieu, Sa-Fou, dit-il en s'approchant de son fils agenouillé, car il aime les pauvres, et ne demande pas, comme les bonzes, de grandes sommes pour nous sauver de l'enfer ; le bonze des Portugais a dit qu'il s'était offert lui-même en sacrifice pour tous les hommes, pour les pauvres, pour les femmes mêmes, ceci doit être la vérité. As-tu entendu l'étranger prononcer le nom de son Dieu ? continua le vieillard en baissant la voix ; il semble qu'il le voie tout en parlant ; ses yeux brillent, sa taille se redresse, il tend les bras vers le ciel ; l'as-tu vu aussi ce Dieu qu'il nous prêche, ô mon fils ? » Et il se tournait vers Sa-Fou avec un respect mêlé d'inquiétude. « Je le verrai assurément dans la vie éternelle, repartit le jeune chrétien, et dès à présent, je le porte dans mon cœur. » Trois jours plus tard, le vieux Dharma recevait le baptême, comme son fils, au bord de la mer, et les pêcheurs, accourus en foule pour assister à ce spectacle, s'étonnaient dans la journée de trouver leurs filets plus pesants que de coutume : « Ce sont, disaient-ils, les prières du bonze portugais qui ont fait cela. »

CHAPITRE V.

Accoutumés à la liberté religieuse qui régnait de temps immémorial au Japon, les prêtres sintoïstes, ministres des kamis, les bonzes bouddhistes, serviteurs de Xaca et d'Amida, noms sous lesquels Wichnou et Bouddha sont adorés au Japon, et les partisans des nombreuses sectes qui se partageaient ces deux grandes religions, avaient admis jusqu'alors sans conteste les prédications de Xavier comme une nouvelle forme de la foi religieuse, enseignant une morale austère, mais analogue à la leur sur divers points ; ils avaient même écouté avec curiosité les instructions scientifiques que le Père mêlait à ses enseignements. « Les Japonais suivent en tout la raison plus que tout autre peuple, écrivait François à ses frères d'Europe, et tous, en général, sont tellement insatiables d'apprendre et indiscrets dans leurs demandes, qu'ils ne mettent aucune fin à leurs controverses ou à la discussion de nos réponses lorsqu'ils sont entre eux. Ils ignoraient que l'univers fût sphérique ; ils n'avaient rien appris du cours du soleil et des astres ; de là, il résultait que lorsque nous étions interrogés par eux et que nous leur exprimions les

principes, les révolutions des astres et les causes du tonnerre et des orages, ils nous écoutaient avidement et paraissaient charmés de nous entendre, nous considérant avec un profond respect comme des savants de premier ordre. »

Mais bientôt les bonzes s'aperçurent que l'influence des chrétiens s'étendait et menaçait les sources mêmes de leurs revenus ; ils avaient jusqu'alors prêché à un peuple naturellement religieux, préoccupé du salut des âmes, et se rendant compte des faiblesses et des lacunes de son obéissance aux préceptes qui lui étaient inculqués. Les bonzes, profitant de la délicatesse de conscience que témoignaient les fidèles, promettaient d'observer la loi pour le peuple tout entier et d'intercéder auprès des dieux pour les pécheurs ; bien plus, ils assuraient aux populations crédules que tout ce qu'elles pourraient leur remettre en aumônes leur serait rendu au décuple dans la vie future, en sorte que les dons du temps présent amassaient des trésors matériels et impérissables pour l'éternité. Ils en donnaient des billets aux fidèles qui les déposaient dans le tombeau de leurs parents et de leurs amis, dans l'espoir que les démons reculeraient devant cette protection. Les prêtres étaient riches, et, sous le voile de l'austérité, ils vivaient dans la débauche, à l'ombre des bois épais qui entouraient les temples.

Cet état de choses, si favorable aux bonzes, était profondément menacé par le christianisme ; la loi que prêchait Xavier n'admettait plus l'obéissance par procuration ; elle exigeait la sainteté personnelle et la sou-

mission à la volonté de Dieu ; bien plus, elle annonçait un salut gratuit, accompli une fois par un Être parfait, sublime, par un Dieu venu sur la terre pour chercher et sauver ce qui était perdu ! Les bonzes dans leurs retraites, les bonzesses dans leurs couvents, frémissaient de colère et d'effroi ; déjà ils avaient demandé au roi l'autorisation de discuter publiquement avec Xavier, espérant le confondre par la subtilité de leurs arguments. Le plus âgé et le plus respecté d'entre eux, Nintchit (Cœur-de-Vérité) s'était seul refusé à se joindre aux efforts qu'on voulait tenter contre les chrétiens : « Je ne sais d'où vient l'attachement que m'inspire ce François, disait-il, mais je crois que la divinité habite en lui, et qu'elle lui a seule inspiré le dessein de traverser les mers pour venir nous parler de son Dieu. Plût aux souverains kamis que je fusse aussi convaincu que lui de l'importance éternelle de nos âmes ! »

Malgré la défection de Nintchit, les bonzes résolurent de s'adresser au roi ; ils avaient excité un certain nombre de grands seigneurs à les soutenir dans leurs desseins, entre autres Hideyori-Sama et son gendre, le jeune Kei-Sei. Tout entier au bonheur de son union nouvelle, Kei-Sei n'avait point assisté aux prédications de Xavier ; il appartenait d'ailleurs à une secte, la plus sévère et la plus pure des religions païennes professées au Japon, qui reconnaissait parmi les dieux un principe unique, fondateur des cieux et de la terre, exigeant la vertu des créatures qu'il avait mises en ce monde, et leur promettant en récompense la vie éternelle. Les traditions de sa famille contenaient des traits héroïques de courage

et de piété filiale, il les racontait avec orgueil à sa jeune femme. « Un jour, disait-il, une mère de ma race était restée veuve avec trois fils, ils étaient pauvres, et elle souffrait de la misère ; les jeunes gens ne pouvaient supporter de voir leur mère en cet état, et ils résolurent de l'en tirer à tout prix. La police accordait une somme assez considérable à celui qui dénonçait un criminel. Le plus jeune des trois se fit lier par les deux autres qui le menèrent en cet état comme un voleur aux gens chargés d'arrêter les malfaiteurs. On leur compta la somme promise et leur frère fut emmené en prison. A peine les deux jeunes gens avaient-ils versé leur butin sur les genoux de leur mère, sans en laisser soupçonner l'origine, qu'ils furent saisis d'une amère inquiétude sur le danger qui menaçait leur frère et trouvant moyen d'entrer dans sa prison, ils se mirent à pleurer avec lui et à l'embrasser. Le geôlier les observait secrètement et rendit compte de cette étrange entrevue entre le brigand et ses dénonciateurs. Le magistrat fit venir le prétendu voleur, et l'ayant interrogé avec art, il parvint à lui arracher l'aveu de la ruse qui avait valu à sa mère un moyen de subsistance. Les trois frères furent récompensés par l'empereur et la mère fut mise à l'abri du besoin. Voilà les leçons de vertu que m'ont léguées mes ancêtres, ajoutait Kei-Sei, voilà ce que nous enseignerons à nos enfants quand les dieux nous auront accordé cette faveur. »

Tout plein de respect pour le temps passé et d'admiration pour l'austérité que professaient les bonzes, Kei-Sei promit de les accompagner dans la démarche qu'ils

voulaient tenter auprès du souverain. Le moment était propice, car les navires portugais qui prenaient ordinairement terre à Cangoxima venaient de se diriger vers Firando, apportant ainsi à un monarque ennemi le profit que le roi de Saxuma avait espéré du commerce européen. Le cortége des bonzes était imposant; à leur tête marchait un prêtre célèbre nommé Siookai, plein d'audace et de passion ; il se présenta devant le prince d'un air menaçant : « Les dieux m'ont envoyé vers toi, dit-il ; Xaca et Amida et les autres habitants des cieux protecteurs du Japon m'ont chargé de te demander en quelle terre tu les veux bannir ; ils méprisent désormais ton royaume et tes temples, puisque tu les veux exiler honteusement pour un Dieu étranger et hautain qui ne souffre ni supérieur ni rival? Sans doute, tu es roi, et maître des hommes en tes domaines, mais les dieux sont au-dessus de toi, et tu ne saurais les juger! Comment croire d'ailleurs que depuis tant de siècles les peuples les plus éclairés du monde aient été dans l'erreur, et qu'il ait fallu attendre la venue d'un homme inconnu, pauvre, misérable, chassé sans doute de son pays à cause de ses crimes infâmes, pour nous apprendre le chemin du salut et la volonté suprême des dieux ! »

Le roi écoutait en silence, mécontent et inquiet ; il se souvenait encore des ferventes exhortations de François qui avaient blessé son orgueil, mais il ne pouvait oublier le noble désintéressement, la brûlante charité, la foi inébranlable qui brillaient dans les yeux du missionnaire ; un combat se livrait dans son âme ; la colère de

la déception que lui avaient fait éprouver les Portugais en négligeant son royaume, la jalousie que lui inspirait le prince de Firando, l'emportèrent enfin : « Allez, dit-il à Siookai, et interdisez, sous peine de mort, à tous mes sujets de quitter les anciennes religions du Japon pour adopter celle que les étrangers ont apportée. J'en ferai répandre l'édit dans toute la province. »

Les prêtres étaient triomphants; ils avaient vaincu par un moyen plus sûr que les discussions avec Xavier dont ils sortaient toujours humiliés et confondus. Ils se retiraient pleins de joie, se félicitant entre eux et remerciant les seigneurs qui les accompagnaient du concours qu'ils leur avaient prêté. Tout à coup, au milieu de la foule, l'épée de Kei-Sei vint à heurter celle d'un noble seigneur plus âgé que lui et de grande réputation. Il se retourna avec colère : « Que faites-vous donc, jeune homme? Ne pouvez-vous avoir plus d'égards pour moi qui ai servi dans les armées royales avant que vous fussiez né? » Kei-Sei était naturellement doux et modeste, il s'excusa vivement. L'autre insistait avec emportement. « Le mal n'est pas grand, dit enfin le jeune homme; les épées seulement se sont touchées, et l'une vaut l'autre : si la vôtre a servi nos princes, la mienne saura les servir. — L'une vaut l'autre? s'écria avec fureur l'irascible grand seigneur, je vais vous montrer le contraire ; » et, saisissant son poignard, il s'ouvrit aussitôt le ventre dans le vestibule du palais ; les nattes qui couvraient le sol furent inondées de son sang. « Voilà ce que c'est que l'honneur insulté! » dit-il d'une voix ferme; puis il s'évanouit.

Un instant Kei-Sei considéra ce spectacle avec horreur; puis frémissant en lui-même du sacrifice qu'exigeait sa gloire, il s'écria : « Je reviens, seigneur, que votre âme m'attende pour s'envoler; » et d'un pas auquel l'amour et le désespoir prêtaient des ailes, il courut jusqu'à sa demeure.

Sibata l'attendait, à demi cachée derrière les fenêtres de papier de sa maison ; elle avait bien changé depuis le jour de ses noces : selon l'habitude de son pays, elle avait arraché ses sourcils et teint ses dents en noir, distinctions qui n'appartiennent qu'aux femmes mariées, et qui ne contribuent pas à les embellir ; mais la joie animait ses regards, elle avait aperçu son mari et s'avançait vers la porte pour le recevoir. Il entra précipitamment. « Notre bonheur est fini, dit-il, mon honneur exige que je meure comme est peut-être déjà mort celui avec lequel j'ai eu querelle ; souviens-toi de moi, ma bien-aimée, et reste-moi fidèle dans la mort comme dans la vie. »

Il l'embrassa ; et il avait pris la fuite, lorsque la malheureuse femme, éperdue et restée immobile dans ses bras, revint assez à elle-même pour comprendre le sens de ses paroles. Oubliant toute retenue et la modestie ordinaire aux femmes japonaises lorsqu'elles paraissent en public, elle s'élançait sur ses traces pour le ramener, pour le vaincre par ses prières ou pour mourir avec lui ; mais ses forces la trahirent, et elle tomba évanouie sur le seuil de sa porte.

Kei-Sei avait couru au palais ; son adversaire, baigné dans son sang, gisait sur les nattes du vestibule ; on

n'avait pas osé l'emporter de peur de lui arracher un reste de vie. Le jeune homme se laissa tomber haletant auprès de lui. « L'angoisse de la mort est derrière moi, dit-il, car j'ai dit adieu à tout ce que j'aimais ici-bas; je meurs content de vous montrer que mon épée aurait valu la vôtre. » Et d'une main assurée, il s'enfonça le poignard dans le sein, au moment où son ennemi mourant entr'ouvrait les yeux avec un reste de colère mêlé de quelque admiration : « Il eût été brave, » dit-il d'une voix faible, et il expira.

CHAPITRE VI.

Les femmes de Sibata avaient entendu le cri et la chute de leur maîtresse, et elles avaient couru à son secours. La malheureuse épouse de Kei-Sei n'avait pas repris ses sens lorsque son mari porta sur lui-même une main homicide; elle ouvrait les yeux lorsqu'un lugubre cortége toucha le seuil de sa demeure; Kei-Sei mourant avait demandé à être rapporté dans sa maison. Elle se releva chancelante et vint tomber auprès du brancard. « C'est toi! dit-il, que les dieux soient loués d'avoir permis que je te revisse, » et il ferma les yeux. « Il est mort, s'écria Sibata; il ne me reste plus qu'à mourir aussi. Kamis éternels, recevez mon âme! » Et elle s'évanouit de nouveau. Sa mère était accourue à la douloureuse nouvelle. Hideyori-Sama, qui avait accompagné son gendre au palais, soutenait sa fille expirante, la douleur était peinte dans ses yeux. Les femmes poussaient des cris sinistres; les hommes assis à terre, le visage appuyé sur leur main regardaient le corps avec un mélange de respect et d'inquiétude; seule, une jeune servante de Sibata s'était glissée hors de la maison, elle était chrétienne, son premier instinct l'avait portée à chercher le secours du Père

François : « Mon maître n'est pas mort peut-être, se disait-elle ; il priera pour lui et Dieu lui donnera le temps de se convertir pour sauver son âme. »

Elle courait de rue en rue, inquiète et troublée, oubliant le lieu du rendez-vous indiqué pour ce jour-là aux fidèles et où elle pouvait espérer de trouver le Père. Tout à coup, à l'entrée d'une place, elle l'apercut lui-même, les yeux baissés, la tète inclinée sur la poitrine ; il venait d'apprendre le triomphe des bonzes, le décret du roi, et il débattait en lui-même, sous le regard de Dieu, la question de savoir s'il fallait rester à Cangoxima, y risquer la persécution et le martyre, ou s'il fallait chercher des âmes mieux disposées dans l'un des soixante-huit royaumes qui composaient alors l'empire du Japon sous le pouvoir nominal du monarque temporel, le Taïcoun, et du souverain spirituel, le Dayri ou Mikado. Il n'avait pas aperçu la jeune néophyte lorsqu'elle tomba à ses pieds, les bras étendus, les yeux baignés de larmes : « Père, s'écria-t-elle, mon maître se meurt, venez le sauver ! — Est-il malade ? demanda Xavier, relevant la jeune fille et la suivant pour toute réponse. — Il est mourant, peut-être mort ; il s'est ouvert le ventre après une querelle, et son adversaire est déjà mort. » L'Espagnol souriait avec dédain ; tout prêtre et tout saint que fût Xavier, quelque horreur que lui inspirât ce mode de duel qui ressemblait au suicide, il ne pouvait s'empêcher de mépriser la simplicité des Japonais qui s'infligeaient la mort au lieu de chercher à tuer leur adversaire. Un regard vers le ciel, et François se repentait déjà. « Les Japonais ont le cœur plus noble que

nous, se disait-il : nous mettons notre gloire à punir nos ennemis ; ils l'attachent à prouver qu'ils font plus de cas de leur réputation que de leur vie et qu'ils tiennent l'existence pour peu de chose au prix de leur honneur. Mais, Seigneur Jésus-Christ, que le monde est encore éloigné de vous et plongé dans le mal ! »

Il marchait rapidement, précédé de la jeune servante ; mais quelque fût leur empressement, lorsqu'ils entrèrent dans la maison à l'étonnement et à la colère de la plupart des assistants, Kei-Sei avait fermé les yeux, le froid de la mort envahissait ses membres ; son sang ne coulait plus que goutte à goute. Hideyori-Sama laissa retomber sa fille, et s'avança vers le missionnaire : « Tu n'as que faire ici, dit-il, le maître de la maison est mort, mais il avait en horreur tes mensonges, et ta présence ne profanera pas le deuil de ceux qui l'aimaient. »

Les yeux de Xavier s'étaient tournés avec compassion vers le corps inanimé ; une charité céleste brillait dans son regard ; la malheureuse Sibata, prosternée au pied du brancard, se releva à demi comme frappée d'une inspiration subite : « Étranger, dit-elle, et tout son corps frémissait d'émotion, on dit que tu es puissant auprès de ton Dieu et qu'il est le maître de la vie et de la mort ; rends-moi mon mari et, dussé-je mourir à l'instant dans les tortures, j'adorerai ton Christ, et je recevrai le signe de ta foi. »

Hideyori-Sama s'était approché de sa fille et cherchait à lui imposer silence ; sa femme le retenait par sa robe, indiquant d'un geste que la douleur avait fait

perdre la raison à leur malheureuse fille; Xavier avait fait un pas en avant, contemplant fixement le corps; puis, regardant Sibata avec un sourire encourageant, il fléchit le genou et cacha sa tête dans ses mains. Son attitude était si noble, son regard si confiant, sa ferveur si profonde que les païens confondus s'arrêtèrent la main levée, au moment où ils se préparaient à le repousser hors de la maison. Le Père pria un instant, par l'une de ces prières qui transportent les montagnes; puis, il se releva et marcha droit vers le brancard : « Je te commande, dit-il, par le saint nom du Dieu vivant, de te lever, pour preuve de la religion que je prêche! »

Tous les yeux étaient attachés sur le malheureux Kei-Sei ; à la voix du ministre de Jésus-Christ, un frémissement subit agita ses membres, il soupira et il ouvrit les yeux, le sang coulait de nouveau de ses blessures : « Appliquez un appareil sur ses plaies, dit Xavier, et il vivra pour servir Jésus-Christ. » Et de ses mains charitables, habituées au service des malades et des blessés, il déchira un morceau d'étoffe qui se trouvait par hasard auprès de lui, et banda pour la première fois les plaies béantes. Kei-Sei avait de nouveau fermé les yeux; personne n'avait bougé dans la chambre; seule, Sibata, revenue à elle-même, obéissant implicitement à la voix du prêtre, l'avait aidé à faire le pansement. Lorsqu'il eut fini, elle baissa timidement la tête devant le missionnaire, et dit, d'une voix ferme et douce : « Je crois au Dieu qui m'a rendu celui que j'aimais, au Dieu que tu prêches et qui t'a écouté; donne-moi l'eau du baptême. »

A cette demande, Hideyori-Sama fit un geste d'effroi : « Pas encore, dit-il, pas aujourd'hui ; le roi vient de le défendre sous peine de mort. »

Il n'acheva pas, Kei-Sei s'était soulevé sur son lit sanglant : « Aujourd'hui, tous les deux, dit-il ; ouvre-moi les portes du paradis, ajouta-t-il en s'adressant à Xavier, car j'ai touché l'entrée de l'enfer. »

La servante chrétienne avait apporté de l'eau; nul des assistants n'osa protester. Kei-Sei était chez lui, chef de sa famille et de sa femme ; la vengeance du prince ne pouvait l'atteindre ; si son âme avait été rappelée un instant de l'empire du sépulcre, elle semblait sur le point d'y retomber. L'eau sainte toucha le front des deux néophytes : « Chrétiens aujourd'hui, peut-être martyrs demain pour Jésus-Christ, » dit Xavier, et avec cette glorieuse promesse, il sortit.

Ses disciples l'attendaient dans la maison de Paul de Sainte-Foi, le Père revenait lentement, tout absorbé en Dieu ; le bruit de ce qui s'était passé dans la demeure de Kei-Sei l'avait devancé ; lorsqu'il entra, Paul alla au-devant de lui. « Est-il vrai, mon père, demanda-t-il avec l'accent d'une profonde vénération, que Dieu vous ait fait la grâce de ressusciter un mort et de convertir du même coup à Jésus-Christ un mari et une femme de bonne et vertueuse réputation ? » Xavier rougit violemment ; il garda un moment le silence. « Jésus ! dit-il enfin, moi ressusciter les morts ! Pouvez-vous croire de telles choses d'un misérable comme moi ! » Il souriait dans son étonnement : « Hélas ! continua-t-il, ils ont mis devant moi un homme qu'ils disaient mort et

qui ne l'était peut-être pas ! Je lui ai commandé de se lever, il l'a fait ; quel miracle est-ce là ? » Paul n'osa pas insister et le Père entra dans sa chambre pour implorer dans la solitude les lumières du Saint-Esprit sur la marche à suivre dans la mission. Les fidèles de Cangoxima pouvaient être placés sous la direction de Paul, les décrets du souverain interdisaient les prédications publiques ; déjà l'affluence avait cessé autour des chrétiens ; le missionnaire prosterné devant Dieu lui demandait de lui indiquer sa volonté ; on frappa doucement à la porte : « Un habitant de la province de Naugato vient d'arriver, dit Juan Fernandez, il a entendu parler de Jésus-Christ par des voyageurs, et demande qu'on ait pitié d'eux et qu'on leur vienne prêcher la voie du salut. » Le Père ne répondit pas, et fit signe qu'on le laissât seul : « Vous entendez toujours ceux qui vous invoquent, Seigneur, dit-il, et vous leur montrez vos voies ; l'ennemi des hommes a vainement voulu se faire adorer à votre place sur la terre, n'ayant pu l'être dans le ciel ; vous savez déjouer ses projets. Vous connaissez, ô Jésus, souverain maître de mon âme, que c'est par amour pour vous que nous sommes venus dans ces contrées pour racheter les autres hommes de la servitude invétérée du démon. Au nom du sang qui coula de vos plaies pour le salut des pécheurs, donnez-nous, en ces lieux où vous nous envoyez, les âmes qui sont plongées dans les ténèbres de la mort, et nous ouvrez le chemin jusqu'à la capitale de l'empire afin que nous puissions prêcher votre nom au maître de ces païens. »

Il se releva, et faisant venir Paul, il lui confia l'église naissante de Cangoxima ; puis se rendant lui-même de maison en maison, il voulut confirmer dans leur foi ces fidèles qu'il laissait exposés à la persécution, au mépris, aux insultes. Mais le missionnaire expérimenté, habitué à sonder le cœur humain, avait déjà reconnu chez les Japonais une fermeté singulière : « Une nation entre toutes, et la seule que je sache, écrivait-il à Ignace de Loyola, est la nation japonaise, qui paraît devoir conserver la religion chrétienne sans se laisser ébranler et pour toujours si une fois elle l'embrasse ; mais ce sera sans doute au prix de grandes souffrances et de combats héroïques de la part des prédicateurs de l'Évangile ! »

Xavier ne s'était pas trompé ; une persécution de quarante années, des flots de sang et la destruction de tous les chrétiens ne purent complétement étouffer au Japon la foi puissante qui s'était emparée de ces nobles âmes accoutumées dès l'enfance à faire peu de cas de la vie présente en comparaison de l'éternité !

CHAPITRE VII.

Les fidèles de Cangoxima s'étaient réunis dans la maison de Kei-Sei, trop malade encore pour être transporté ; le Père François venait de leur répéter ses instructions et de célébrer avec eux le culte divin ; le jour était à peine levé et il se préparait à partir lorsque Sa-Fou s'approcha timidement du missionnaire : « Puis-je vous servir de guide, dans ces provinces lointaines, mon Père ? demanda-t-il ; je suis résolu à tout quitter pour vous suivre au nom de Jésus-Christ ! — Ta femme, tes enfants ! » et Xavier regardait son néophyte avec étonnement ; Sibata se leva modestement : « Ce qui est à moi leur appartiendra, dit-elle à voix basse ; n'avez-vous pas dit tout à l'heure, ô mon Père, que les biens des chrétiens devaient être en commun ? — Ils sont à peine entrés dans la lice et voilà qu'ils nous devancent, » se dit François dans son cœur, et il autorisa Sa-Fou (qu'il appelait toujours Bernard) à le suivre dans son voyage : « J'irai jusqu'à Miaco, dit-il en regardant fixement le pêcheur qui n'avait jamais quitté les côtes. — Si je ne devais vous servir de guide, je vous suivrais jusqu'à Miaco, répondit le Japonais avec un fin sourire,

mais je marcherai devant, si vous permettez. — Va donc, dit Xavier en souriant à son tour, et que le Seigneur Jésus nous conduise lui-même, car je crois que guide et voyageurs sont à peu près également instruits des chemins. »

Toute la caravane se mit en route, les deux missionnaires, Bernard, Laurent et trois serviteurs de Paul, convertis par leur maître à la foi chrétienne, et qui voulurent absolument accompagner le Père. « Adieu! » dit-il en se retournant encore une fois vers les fidèles baignés de larmes, « adieu, mes enfants bien-aimés, que Dieu nous réunisse dans la patrie céleste, nous qui, pour son amour, sommes ainsi séparés sur la terre! » Et il sortit au moment où Kei-Sei s'écriait de sa voix mourante : « Si le Seigneur me rend la force, vous me verrez à Miaco, mon Père! »

Le temps était mauvais, le froid pénétrant, les serviteurs de Dieu étaient mal défendus contre les intempéries de la saison. Bernard portait sur son dos un petit sac de riz séché au feu; Xavier n'avait voulu confier à personne les vases sacrés destinés au service divin. Les voyageurs suivaient la route détrempée par les pluies, quittant parfois les chemins battus pour abréger leur voyage et se fiant implicitement à la conduite de Bernard. Tant qu'on resta dans les environs de Cangoxima, il était en état de guider ses compagnons; mais à mesure qu'on avançait, il se trouvait plus ignorant et plus incapable. Ils étaient entrés dans une forêt, les arbres s'entrelaçaient au-dessus de leur tête et les empêchaient de voir devant eux, les ronces et les lianes entravaient

leur marche, le sentier disparaissait sous les feuilles mortes. Bernard s'arrêta, il se laissa tomber aux genoux du Père : « Nous sommes égarés, Seigneur, dit-il, et nous allons périr tous ici par la faute de mon imprudence et de ma présomption. Si je ne connaissais pas Jésus-Christ, si je n'étais pas baptisé, je me jetterais dans cet abîme, » et il montrait un précipice où s'écoulait un torrent, » pour me délivrer du poids insupportable de mes remords. » Le Père le regardait avec compassion : « Relève-toi, dit-il, nous ne mourrons point, mais nous vivrons, car j'ai le message de Dieu à porter à Miaco; écoute, n'entends-tu pas un bruit de pas? » Les pieds d'un cheval retentissaient en effet sur les feuilles détrempées; Xavier marcha au-devant du cavalier; c'était un homme jeune, au visage dur, et sa monture était surchargée d'une malle qu'il portait devant lui. « Où vas-tu? demanda le Père. — A Amanguchi, » répondit le Japonais, sans empressement mais avec la courtoisie qui n'abandonne jamais ses compatriotes. « Ton cheval est bien chargé, reprit le Père, je porterai pour toi ta malle si tu veux nous aider à sortir d'ici. » Le voyageur jeta un regard négligent sur le missionnaire; sa grande taille, ses épaules larges, son air robuste démentaient la première impression causée par ses cheveux blancs : « Qu'il soit fait comme tu désires, » dit le Japonais, et détachant sa malle il la posa sur les épaules du Père; déjà Bernard, Fernandez, Laurent, les serviteurs se pressaient autour de lui, le conjurant, chacun à son tour, de leur accorder l'honneur de porter le fardeau : « Mon Maître a porté sa croix, dit-il, ne

serais-je pas trop honoré de plier comme lui sous le faix? » Et il refusa de se laisser soulager.

Le voyageur avait repris sa course, son cheval déchargé trottait gaiement; les ronces, les épines, les lianes ne lui présentaient aucun obstacle sérieux; Xavier le suivait à grand'peine; il le suivait cependant, courant du même pas que le cheval, appelant ses compagnons pour les diriger de la voix, lorsqu'ils étaient trop éloignés pour l'apercevoir ou que le taillis devenait trop épais, et soutenant sa constance dans cette course pénible par une élévation continuelle de son âme vers Dieu.

On était sorti de la forêt, le voyageur avait repris sa malle; et, pressant son coursier du talon, il avait disparu sur la route désormais facile et unie; depuis quelque temps Xavier n'avait point appelé ses compagnons; ils étaient inquiets et ils hâtaient le pas. Ils arrivèrent enfin au point où le cavalier l'avait quitté; le Père était assis sur le bord du chemin, épuisé, haletant, les pieds et les jambes enflés, sanglant, la voix altérée par la fatigue et par la souffrance. Il se releva en apercevant ses amis qui accouraient avec inquiétude : « Que craignez-vous? dit-il avec un sourire, faites-vous cas de la souffrance de ce misérable corps? Pour moi, je ne crains que Dieu seul; je crains ma négligence à le servir qui peut me rendre, par ma propre faute, inutile et de tout point incapable de travailler à étendre son empire et la connaissance de son fils Jésus parmi les nations qui l'ignorent; je crains l'effet d'un juste châtiment que notre Seigneur exercerait sur moi. En dehors de cette crainte,

toutes les autres frayeurs, tous les périls, toutes les épreuves ne me sont rien, et je m'en ris avec assurance; au sein de mon âme, la seule crainte de Dieu fait évanouir toutes les craintes provenant des créatures : je vois qu'elles n'ont le pouvoir de nuire qu'à ceux-là seuls à qui Dieu, le souverain maître, leur a donné la puissance de nuire. »

Parlant ainsi, les yeux attachés sur le ciel, comme s'il voyait Celui qui est invisible, Xavier avait repris sa marche, laissant derrière lui une longue traînée de sang. Aux dernières paroles, sa voix devenait moins nette, ses dents commençaient à s'entre-choquer : « Qu'avez-vous, mon Père? demanda Fernandez avec inquiétude. — Ce n'est rien, répondit-il avec peine, j'ai la fièvre, » et il avançait toujours. Au même instant, un norimon magnifiquement orné paraissait sur la route, précédé d'une longue file de cavaliers et de piétons, tous vêtus de soie noire, à l'exception des porteurs, habillés d'une magnifique livrée; des valets armés de piques conduisaient les chevaux du prince; les coffres et les provisions de tout le cortége étaient portés par des serviteurs qui avançaient d'un pas grave à la suite des gentilshommes : « Ce seigneur se rend à Miaco, dit Laurent, il est du nombre de ceux qui relèvent immédiatement de l'empereur, et dont la famille est obligée de résider dans la capitale pour répondre de sa soumission. » Xavier se retourna vivement : « Comment, des gens qui s'astreignent à un pareil esclavage vis à-vis de leurs princes terrestres n'accepteraient-ils pas le joug de Jésus-Christ qui est doux et léger? » s'écria-t-il.

Mais sa voix était languissante, ses membres lui refusaient leur service, il tomba sur le bord du chemin et ses compagnons furent obligés de demander pour lui l'hospitalité dans une maison à thé, lieu ordinaire de rendez-vous pour les Japonais amis du plaisir.

A peine s'y reposait-il depuis quelques heures au sortir d'un violent accès de fièvre, lorsqu'on apporta sous le même toit un pèlerin trouvé mourant sur le chemin ; il ne restait point de lit ; François donna le sien ; puis, au moment où ses amis le croyaient étendu sur la natte qu'on lui avait fait accepter à grand'peine, ils le trouvèrent à genoux auprès du malade, soutenant sa tête expirante, humectant ses lèvres desséchées du breuvage qu'on avait préparé pour lui, et réprimant de toute la force de sa volonté puissante les frissons de la fièvre qui l'avait ressaisi afin de ne point ébranler le pauvre pèlerin. Tout en soignant le corps, le missionnaire n'avait pas oublié l'âme ; c'était le pardon de ses péchés que le Japonais allait chercher dans son pèlerinage, c'était le pardon des péchés que lui annonçait Xavier ; toute la nuit, il continua ses soins charitables : au matin le pèlerin était mort, en prononçant le nom de Jésus-Christ, et François tremblait de la fièvre auprès de lui, mais une paix céleste rayonnait sur son visage ; les habitants de la maison l'approchaient avec respect, disputant à ses compagnons l'honneur de le servir ; la charité de Christ manifestée en son disciple avait triomphé de l'endurcissement du vice, et lorsque le Père quitta la demeure qui lui avait donné un asile, il y laissa la lumière de la grâce ; ceux qui avaient vécu jusqu'alors dans le péché quittèrent

leur métier, leurs propriétés, leurs moyens de subsistance pour aller rejoindre à Miaco l'apôtre de Dieu : « Vous avez tout quitté et vous avez suivi Jésus-Christ, dit le missionnaire aux nouveaux convertis, ne craignez point, il saura suffire à vos besoins, » et lui qui vivait comme un mendiant, se refusant les moindres aisances de la vie, s'accordant à peine de quoi subsister, il pourvut abondamment à l'existence des enfants que Dieu lui avait donnés sur son passage, prodiguant en leur faveur les sommes dont il avait été pourvu avant son départ des Indes par la charité des fidèles portugais et dont il n'avait rien voulu distraire pour lui-même.

CHAPITRE VIII.

Souffrant encore de la fièvre, à peine remis des fatigues excessives de la route, François arriva enfin à Miaco, but de tous ses désirs et de ses plus chères espérances : « On nous a raconté des merveilles de la grandeur de cette ville, avait-il écrit en Europe, peu après son arrivée à Cangoxima, on dit qu'elle renferme plus de cent quatre-vingt-dix mille maisons, et qu'il s'y trouve une très-fameuse académie et quinze principaux colléges pour la jeunesse, ainsi que plus de vingt monastères de bonzes et de bonzesses. » Lorsque le missionnaire entra dans cette ville fameuse, il la trouva désolée par les suites de la guerre, plus de quatre-vingt mille maisons avaient été détruites, un grand nombre d'habitants avaient fui, et les princes des environs, vassaux de l'empereur ou *Cubo-Sama*, comme on appelait alors le souverain temporel, continuaient à menacer la capitale d'un siége. La population effrayée, décimée, se préparait en tremblant à de nouvelles souffrances; chaque jour, on faisait entrer des vivres dans la ville; les rues retentissaient du bruit des marteaux forgeant les armes; la parole du Dieu de paix ne pouvait se faire

entendre au sein d'un pareil tumulte; en vain Xavier demanda une audience au Dayri et au Cubo-Sama, nul ne voulut l'écouter ; en vain il prêcha sur les places publiques, les habitants étaient trop affairés pour se rassembler autour de lui : ceux qui entendaient sa voix en passant ne prenaient pas le temps de réfléchir à ses paroles ; il vit qu'il usait en vain sa vie et ses forces : « Les esprits sont trop agités ici par les émotions de la guerre pour être disposés à écouter des discours sur la religion, » dit-il avec le bon sens qui le caractérisait toujours, lorsqu'il n'était pas entraîné par une conviction plus forte que sa raison ; « le Seigneur ne nous a pas encore ouvert ici les portes; mais ce voyage n'est pas perdu, nous avons beaucoup souffert, ce qui ne saurait être sans fruit pour nos âmes, et nous avons répandu à pleines mains la semence de la parole de Dieu ; peut-être nos frères en recueilleront-ils un jour la moisson ! » Et il reprit par mer le chemin d'Amanguchi qu'il n'avait fait que traverser à son passage.

Instruit par l'expérience, convaincu de la difficulté qu'éprouvaient toujours les étrangers à approcher des princes, Xavier avait eu soin de faire venir à Amanguchi les présents que le vice-roi des Indes et le gouverneur de Malacca l'avaient obligé à emporter avec lui au Japon : une horloge, des instruments de musique et quelques autres objets d'art. Il eut même la précaution en arrivant dans cette grande ville de se faire faire un habit neuf, de bonne mine, ne voulant pas repousser les Japonais par la vue des vêtements déchirés que lui avaient laissés les ronces, les pluies, les ravins et les rochers.

A peine avait-il offert ses présents au roi Oxondono que celui-ci lui envoya une grosse somme d'or ; Xavier la refusa, même à titre d'aumône et pour en faire profiter ses pauvres frères. Ce désintéressement excita autant d'étonnement que d'admiration chez le prince, accoutumé à l'avidité des bonzes. « Quelle faveur puis-je t'accorder? demanda-t-il au Père qu'il avait comblé de toutes sortes d'égards. — Accorde-moi le droit de prêcher le nom de mon Dieu à tes peuples, dit le missionnaire, car c'est pour cela seulement que je suis venu ! — Voilà qui est admirable, » dit Oxondono, et il fit afficher dans toutes les places et carrefours de la ville que ses sujets pouvaient embrasser librement la religion de l'Europe. Il assigna même aux missionnaires un ancien monastère de bonzes qui était resté inhabité. « Ceci sera le centre de l'église d'Amanguchi, dit Xavier en entrant dans sa nouvelle demeure, comme la maison de Paul à Cangoxima ; quand Jésus-Christ aura-t-il un temple à Miaco ? »

A peine le Père était-il installé, que la foule accourut dans sa maison ; la faveur du roi attirait les courtisans, la curiosité pressait les savants, l'inquiétude et l'envie amenaient les bonzes : « Nul loisir pour la méditation, ni pour la contemplation des choses divines, écrivait François ; à peine a-t-on les heures indispensables pour réciter l'office divin. La demeure des missionnaires est constamment remplie d'un concours infini d'indigènes : ce sont des visiteurs, des questionneurs, des gens envoyés par des personnages de haut rang pour réclamer une visite, sans admettre jamais d'excuse. Tant d'importuns

surviennent à chaque instant, qu'à peine reste-t-il le loisir de s'occuper de son corps et de prendre quelque nourriture. »

Les missionnaires s'étaient cependant partagé la tâche. Laurent avait entrepris d'annoncer Jésus-Christ aux marchands, classe à laquelle il appartenait naguère ; il prêchait contre les dieux protecteurs du négoce : Die Koku, Fossi Koku et Fotey. Les anciens serviteurs de Paul allaient de maison en maison et jusque dans les palais des grands, parlant du vrai Dieu aux nombreux domestiques qui se pressaient dans les demeures opulentes. Bernard avait repris son métier de pêcheur ; mais il ne jetait plus ses filets dans l'Océan, il était devenu pêcheur d'hommes ; vêtu du costume des marins de la côte, il se tenait sur le port ou sur la grève, donnant un coup de main aux matelots qui chargeaient ou déchargeaient leurs navires, aidant parfois à raccommoder les filets ou à ranger le poisson dans les corbeilles, mais parlant toujours de son Maître, offrant à tous ceux qu'il rencontrait le secret de la joie et de l'espérance qui remplissaient son âme, et conduisant chaque jour quelque nouvelle conquête au Père bien-aimé qui lui avait apporté la lumière et le salut.

Les bonzes et les grands seigneurs restaient en partage à Xavier. Il avait toujours eu coutume de chercher à gagner la classe supérieure, dans l'espoir que son exemple agirait sur le peuple ; mais à Amanguchi, il se trouvait en face d'ennemis dangereux et acharnés. Les prêtres des faux dieux ne s'étaient pas trompés sur la portée de ses enseignements, comme ceux de Cangoxima

l'avaient fait un moment; ils étaient instruits d'ailleurs du nombre des convertis qu'il avait déjà gagnés à Jésus-Christ; ils résolurent de tenter contre lui un suprême effort. Subtils et rusés, ils voyaient bien que le roi inclinait vers le christianisme, profondément touché du désintéressement, de la grandeur d'âme et de la brûlante éloquence du missionnaire ; déjà un grand nombre d'enfants avaient reçu le baptême, les hommes faits suivaient des instructions régulières en attendant d'être consacrés au service de Jésus-Christ par le sacrement. Bien qu'il fût souvent arrivé à François, dans ses missions précédentes et même au Japon, d'imiter l'exemple des apôtres et de résumer le christianisme tout entier dans cette question unique : « Crois-tu au Seigneur Jésus-Christ ? » il avait senti que les fidèles japonais avaient besoin d'être prémunis contre la subtilité et les mensonges des bonzes par une connaissance plus approfondie de la vérité avant d'être admis dans l'église de Dieu.

Déjà les néophytes, dans leurs entretiens journaliers avec les missionnaires, leur avaient fait connaître les théories des bonzes; beaucoup d'entre eux avaient également parlé de la vie corrompue que menaient ces ministres des faux dieux sous l'apparence de l'austérité ; les aumônes diminuaient dans les temples ; les prêtres d'Amanguchi avaient en vain essayé de discuter avec les chrétiens; ils appelèrent à leur aide le supérieur d'un couvent célèbre dans les environs, nommé Fucarandono; sa réputation était grande dans la province; depuis trente ans, il étudiait le bouddhisme, vivant dans

la retraite, et amassant d'immenses richesses, grâce au concours des fidèles qui le conjuraient de tirer de l'enfer l'âme de leurs parents et de leurs amis par la vertu de ses prières. Ce fut dans cette glorieuse sécurité qu'il fut troublé par l'avis des bonzes d'Amanguchi, et pressé de répondre à l'appel de ses frères; il se rendit aussitôt à la capitale, accompagné de six bonzes, ses élèves et ses disciples.

Xavier était chez le roi au moment où le cortége arriva dans la ville ; aussitôt tous les bonzes se précipitèrent à la rencontre de leur champion ; les sectes les plus hostiles marchaient confondues dans une haine commune pour le Dieu des chrétiens. Cette foule irritée, passionnée, enivrée d'avance de sa victoire, se dirigeait vers le palais du prince; on le vint avertir en toute hâte, disant que Fucarandono demandait à saluer le roi en présence du bonze du Portugal. Le souverain regardait le Père d'un air inquiet ; son affection augmentait chaque jour avec son admiration ; mais la simplicité des paroles de Xavier qui lui prêchait Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, sans envelopper sa doctrine, suivant la coutume des bonzes, sous des phrases sonores et mystérieuses, avait inspiré à Oxondono plus de respect pour sa ferveur que pour sa science : « C'est un grand docteur ! dit-il en hésitant. — Qu'il entre ! dit le missionnaire, devinant l'embarras du monarque, et pour ce qui me regarde, vous ne devez point, Seigneur, vous en mettre en peine; la loi que je prêche n'est pas une science des académies de la terre, ni une invention de l'esprit humain ; c'est une doctrine toute céleste et dont

Dieu seul est le maître. Tous les bonzes du Japon, ni tous les savants du monde ne peuvent pas plus contre elle que les ombres de la nuit contre la lumière du soleil. »

Le roi poussa un soupir de soulagement : « Qu'on fasse entrer Fucarandono, » dit-il. Le célèbre bonze entra, accompagné seulement par deux de ses disciples, et par quatre prêtres d'Amanguchi. « Prends garde à ces sept milans qui veulent t'arracher les yeux, dit tout bas le roi, arme-toi de tes meilleures défenses et chasse-les de mes jardins. » Xavier souriait au prince, un frémissement d'indignation agitait les jeunes bonzes en voyant la familiarité du souverain avec l'étranger. Ils étaient presque tous vêtus de robes d'un gris cendré, assez semblables à celles des moines ; un seul portait une robe blanche ; il appartenait à la religion des kamis ; la foule des bonzes qui les avait accompagnés attendait à la porte et dans les vestibules du palais, vociférant et injuriant les missionnaires : « Il va être confondu, disaient-ils, ce bonze imposteur qui veut que les peuples n'adorent qu'un seul Dieu et n'aient qu'une seule femme ; il va être chassé du palais, cet homme odieux qui déterre la nuit les cadavres pour faire ses enchantements et qui a un démon dans la bouche pour séduire les ignorants et les simples ! »

La rumeur devenait si forte à l'extérieur, que le roi envoya un de ses officiers pour imposer silence à la bruyante assemblée, tandis que Fucarandono, entré dans la salle d'audience, se prosternait trois fois devant le souverain, puis se tournait vers François en le regardant

fixement : « Je ne sais si tu me connais, dit-il en s'asseyant auprès de lui, ou pour mieux dire si tu me reconnais? Te souvient-il du commerce que nous avons fait ensemble, et te reste-t-il encore quelque chose des marchandises que tu m'as vendues au fort de Frenajoma?

— Je n'ai jamais été marchand, répondit Xavier avec calme, et je n'ai de ma vie vu le port de Frenajoma. » Le bonze se retourna vers ses compagnons : « Il ne me sera point difficile de vaincre un homme qui a si peu de mémoire, dit-il avec un éclat de rire méprisant; il a traité avec moi plus de cent fois, et il ne s'en souvient plus.

— Rappelez-m'en le souvenir, dit doucement le Père, vous qui avez plus d'esprit et de mémoire que moi. — Il y a aujourd'hui quinze cents ans, jour pour jour, que nous étions ensemble à Frenajoma, dit le bonze, nous étions tous deux marchands et je t'ai acheté cent pièces de soie à très-bon marché; t'en souviens-tu maintenant? »

Le roi écoutait le bonze avec un étonnement mêlé d'inquiétude; il reporta les yeux sur François, qui avait conservé son maintien modeste et son air serein : « Vous avez bon visage, dit-il au Japonais, quel âge pouvez-vous avoir? — Cinquante-deux ans, dit Fucarandono. — Comment se peut-il faire alors, repartit Xavier, que vous fussiez marchand il y a quinze siècles, puisqu'il n'y a qu'un demi-siècle que vous êtes né, et comment trafiquions-nous, vous et moi, dans Frenajoma, puisque vous autres bonzes, enseignez en général que le Japon n'était qu'un désert il y a quinze cents ans?

— Tu n'as pas plus d'esprit que de science ! s'écria le bonze triomphant ; écoute et tu vas voir combien notre doctrine est plus profonde que la tienne. Le monde n'a jamais eu de commencement et les âmes ne meurent point ; elles se dégagent du corps où elles étaient renfermées et pendant que le corps pourrit dans la terre, elles en cherchent un autre frais et vigoureux. Nous renaissons tantôt dans le sexe le plus noble, tantôt dans le sexe imparfait, et c'est la récompense de ceux qui ont vécu saintement de conserver la mémoire des siècles passés et de se représenter intérieurement tout ce qu'on a été depuis une éternité, sous la forme de prince, de marchand, d'homme de lettres, de guerrier ; mais ceux qui, comme toi, ignorent leurs propres affaires au point de ne pas savoir ce qu'ils ont fait durant le cours d'une infinité de siècles, prouvent que leurs crimes les ont rendus dignes de la mort toutes les fois qu'ils ont perdu le souvenir des vies dont ils ont changé. Et comment veux-tu que les Japonais admettent que leurs ancêtres sont précipités dans les enfers pour n'avoir pas pratiqué la loi que tu enseignes, si le Dieu que tu prêches n'avait pas pris soin de la leur faire connaître et qu'il eût fallu attendre ta venue pour connaître la voie du salut ? »

Cette attaque était perfide et habilement calculée ; les Japonais fidèles au culte des temps passés s'inquiétaient souvent du sort de leurs ancêtres et accusaient la justice du Dieu qui avait si longtemps tenu caché le trésor de la foi chrétienne, tout en condamnant les païens pour l'avoir ignorée ; les néophytes avaient souvent tendu vers Xavier leurs mains suppliantes en s'écriant : « Ne

nous diras-tu point que les portes de l'enfer peuvent s'ouvrir? » Le roi regardait Xavier avec inquiétude, le missionnaire lui fit un signe rassurant.

« La loi divine, telle que nous la prêchons, est la plus ancienne de toutes, dit le Père ; avant leurs institutions les plus antiques, les Japonais, enseignés par la nature, qui n'est autre chose que la révélation primitive de Dieu, savaient qu'il était défendu de donner la mort, de voler, de se parjurer, et de commettre les péchés énoncés dans les dix commandements ; la preuve en était que celui qui commettait l'un de ces crimes était sans cesse en proie aux remords de sa conscience. La raison seule enseignait à fuir le mal et à pratiquer le bien, et comme l'a dit le Saint-Esprit, leurs pensées les accusaient ou les défendaient en sorte qu'ils se servaient de loi à eux-mêmes. »

Le roi fit un signe de satisfaction ; le bonze grinçait des dents : « Qu'avait donc à faire ton Christ sur la terre, s'écria-t-il, si les hommes portaient sa loi écrite dans leurs cœurs? »

Xavier se leva par un mouvement subit : « Mon Christ, s'écria-t-il en tendant les mains vers le ciel avec un geste d'adoration, et grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a bien voulu être *mon* Christ, mon Christ a vu du haut de sa gloire, dans sa félicité ineffable, les âmes qui s'égaraient loin de lui ; il a vu les hommes plongés dans le péché, oubliant sa loi, étouffant la voix de leur conscience et prenant le chemin de l'enfer, d'où l'on ne revient pas, quoi que vous en disiez. Il a quitté la joie céleste, il est venu sur la terre, il a revêtu notre corps pendant

trente-trois ans, il a vécu comme nous, il a souffert plus que nous, il est mort pour nous sur une croix, après avoir été battu, insulté, renié ; il a été couché au sépulcre, il est ressuscité et il nous a ouvert les portes de la vie éternelle ; voilà ce que *mon* Christ a fait pour moi et pour tous ceux qui croient en lui ; tes dieux, qu'ont-ils fait pour toi ? »

La voix de Xavier était tonnante, sa haute taille s'était redressée et semblait devenue plus majestueuse, ses yeux lançaient des éclairs ; en parlant des souffrances de Jésus-Christ, les larmes coulaient sur son visage ; les Japonais chrétiens pleuraient avec lui, Oxondono lui-même était ému : Fucarandono, indigné, allait répondre lorsque le bonze Sintoïste se leva, et s'avançant vers le Père, il se mit à genoux auprès de lui, levant les mains au ciel : « Jésus-Christ, dit-il à haute voix, unique et véritable Fils de Dieu, je me rends à vous, je confesse de cœur et de bouche que vous êtes le Dieu éternel et tout-puissant, et je prie tous ceux qui m'écoutent de me pardonner si je leur ai tant de fois enseigné comme vraies des choses que je reconnais et que je déclare présentement n'être que des faussetés et des fables. » Il se releva, et courbant la tête devant le Père : « Baptise-moi, dit-il, je crois. »

Les chrétiens étaient remplis de joie, Xavier regardait le nouveau disciple que Dieu venait de lui accorder avec une émotion indicible : « L'esprit de Dieu est puissant, dit-il, et ses œuvres sont merveilleuses ; à genoux, mon frère, et adorons ensemble sa miséricorde infinie. » Tous les néophytes s'étaient prosternés ; Oxondono les

contemplait avec envie, la grâce de Dieu luttait dans son âme contre le démon; les bonzes, furieux de la défection de l'un des leurs, renommé pour sa science et pour la sainteté de sa vie, restaient confondus de la hardiesse du Père qui récita tout haut le symbole, expression sublime dans sa simplicité de la foi de l'Église à travers les siècles. A peine avait-il fini que Fucarandono, s'emportant à un déluge d'injures grossières, répéta toutes les absurdes calomnies débitées au peuple contre les missionnaires, accusant le roi d'être infidèle à la foi de ses ancêtres et aux lois fondamentales de l'empire : « Si vous ne savez rien, s'écria-t-il, consultez les bonzes, me voilà prêt à vous instruire.

— Votre emportement est sans doute une preuve de leur sainteté, dit le roi avec ironie; que ne discutez-vous doucement et avec courtoisie, comme l'a fait le bonze des étrangers? il n'a rien dit qui pût vous blesser. »

Alors Fucarandono, s'approchant du souverain d'un air de menace : « Le jour viendra, dit-il, qu'aucun homme de ce monde ne sera digne de me servir, et que tout ce qu'il y a de monarques sur la terre sera trop peu de chose pour toucher le bord de ma robe.

— Vous n'êtes pas encore un Dieu, dit Oxondono sans se troubler; sortez, afin de remettre vos esprits; s'il plaît au grand bonze d'Europe, vous reprendrez un autre jour la discussion; c'en est assez. — Que les dieux lancent du ciel un feu qui te brûle et qui réduise en cendres tous les monarques qui osent parler comme toi! » s'écria Fucarandono, puis sans saluer, sans prendre congé, il sortit précipitamment suivi de ses disciples. Le

converti restait à côté de François, comme heureux et fier de témoigner hautement qu'il avait à jamais rompu avec les faux dieux ; on entendait dans le lointain les exclamations des bonzes auxquels les compagnons de Fucarandono racontaient la scène qui venait d'avoir lieu : « Voilà les démons déchaînés, dit Oxondono au Père, ils n'auront point de repos qu'ils n'aient votre sang. — Plût à Dieu qu'ils l'eussent déjà versé, Seigneur, dit Xavier, si je pouvais savoir, avant d'expirer, que vous êtes chrétien et que vous vivez selon les maximes du christianisme. »

Oxondono rougit ; son esprit était convaincu, son cœur était ému ; mais l'austérité de la vie chrétienne l'effrayait. Xavier devait quitter Amanguchi et le Japon, il devait mourir dans une pauvre chaumière, sur une plage lointaine, sans voir ce glorieux fruit de son ministère ; mais il avait répandu la bonne semence, et dans la félicité éternelle, au jour du jugement, la conversion du roi de Nibauto sera ajoutée aux joyaux de la couronne du saint missionnaire : « Ceux qui en auront amené plusieurs à la justice brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. »

CHAPITRE IX.

Oxondono ne s'était pas trompé en prévoyant la fureur des bonzes ; la défaite qu'avait subie Fucarandono fut regardée par eux comme une injure faite aux dieux. Ils avaient rapporté leur illustre champion dans son couvent sur leurs épaules, mais à peine y était-il arrivé que les deux jeunes gens qui l'avaient accompagné se dérobèrent à la surveillance de leur supérieur, et rentrant dans Amanguchi, vinrent se jeter aux pieds de François pour lui demander de les instruire dans la foi chrétienne ; l'épée de l'Esprit les avait atteints au moment où le missionnaire, entouré d'une poignée de disciples, avait affirmé, au nom de son nouveau converti, la foi qu'il tenait en commun avec l'Église universelle.

Cette nouvelle défection mit le comble à la rage des bonzes ; ils fermèrent les temples et refusèrent d'offrir des sacrifices, ils n'acceptaient même plus les aumônes : « Les dieux se sont détournés de vous, disaient-ils, vous les avez abandonnés ; il n'y a plus de commerce possible entre vous et nous qui sommes leurs ministres. » Le peuple commençait à s'émouvoir ; on poursuivait d'in-

jures les missionnaires toutes les fois qu'ils passaient dans la rue; on frappait même les néophytes; les marchands portugais qui avaient accompagné le Père jusqu'à Amanguchi, étaient inquiets pour leur sûreté personnelle; ils remontèrent en toute hâte sur leur navire, après avoir vainement conjuré Xavier de les suivre, et ils firent tous les préparatifs de départ.

Ils étaient sur le point de mettre à la voile lorsqu'un remords les saisit, et ils prièrent le capitaine de retourner encore une fois auprès du missionnaire pour l'engager à les rejoindre. Le capitaine avait pris terre et se dirigeait vers l'ancien couvent de bonzes qu'habitait toujours le Père, lorsqu'il sentit tout à coup le sol trembler sous ses pieds, une seconde secousse le fit tomber à terre, le ciel était serein, l'air était calme; le Portugais avait traversé la ville encore endormie; lorsqu'il se releva, un silence de mort l'entourait, les oiseaux effrayés battaient des ailes; une nuée de corbeaux, réunis dans les champs, s'élevaient d'un vol pesant avec des cris lugubres; un grand tumulte se fit tout à coup dans la ville, une troisième secousse avait renversé plusieurs maisons, et au même instant la montagne Biwonokubi, jusqu'alors couverte d'une riche verdure, s'entr'ouvrit brusquement, des blocs énormes de rochers roulèrent dans la mer, un fleuve de lave bouillante courut sur les flancs de la montagne, ravageant les champs sur son passage, et des jets de flamme vinrent éclairer le ciel d'une lueur sinistre.

Le capitaine était terrifié; il n'osait avancer dans la crainte d'une nouvelle secousse; partout, dans la cam-

pagne, les habitants effrayés sortaient des chaumières fous de terreur et s'enfuyant devant une puissance irrésistible : « Les dieux ont parlé ! s'écriaient-ils, ils sont irrités contre nous, et vont détruire l'empire du Nipon pour le punir d'avoir écouté les mensonges des bonzes portugais. » Ils étaient cependant trop troublés pour chercher à se venger sur les missionnaires de la colère des dieux ; chacun songeait à sa sûreté personnelle et le capitaine put arriver sans danger jusqu'au bâtiment qui abritait Xavier et quelques-uns de ses néophytes.

Le sol ne tremblait plus, le volcan vomissait toujours des torrents de flammes et de lave ; le Portugais avançait dans les vastes salles à demi ruinées, sans rencontrer personne ; une voix vint enfin frapper son oreille ; elle partait d'une petite pièce intérieure que le Père avait convertie en chapelle ; guidé par elle, le capitaine souleva la natte qui servait de porte, il entra. Xavier était seul ; il disait la messe ; les fidèles qui l'entouraient avaient fui ; les païens n'étaient pas encore venus l'arracher à l'autel de son Dieu ; il continuait à lui rendre son culte, sourd au tumulte des éléments, insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Le capitaine n'osa pas l'interrompre, il se mit à genoux et il attendit la fin de la cérémonie. Lorsque Xavier se releva, après avoir achevé sa dernière prière, il jeta un coup d'œil autour de lui : « Ils ont fui ! dit-il avec un ineffable accent de compassion ; ne savaient-ils pas que le Dieu auquel ils ont cru tient les cieux et la terre dans la paume de sa main ? Vous ici, seigneur capitaine ? ajouta-t-il courtoisement en sortant de la petite chapelle, je vous croyais

en pleine mer, et moi seul ici avec mon Dieu et les enfants qu'Il m'a donnés! »

Le Père parlait avec calme, mais le capitaine Gama était troublé: « Je suis venu pour vous chercher, seigneur, dit-il, dans l'espoir de vous persuader de me suivre; les bonzes vont se servir du tremblement de terre pour soulever le peuple. De l'éminence sur laquelle le couvent est construit, on peut voir les maisons d'Amanguchi renversées, les campagnes ravagées par la lave; ils parleront aux ignorants de la colère des dieux; la population qui, jusqu'ici, vous avait été favorable, attaquera votre retraite, elle vous mettra en pièces, vous et vos disciples; hâtez-vous, mon Père, il ne sera bientôt plus temps de fuir! »

François avait écouté le capitaine avec un sourire tranquille mêlé d'un peu de mépris: « Je ne mérite pas une si grande faveur de la part de Dieu que cette couronne du martyre dont vous me menacez, dit-il enfin, et je ne veux pas m'en rendre plus indigne en m'embarquant aujourd'hui avec vous. Si les jours avaient été calmes, si j'eusse pu laisser mes enfants en paix, libres de répandre la bonne semence sous la direction de nouveaux pasteurs, je vous aurais suivi, car Dieu m'appelle en Chine pour y prêcher son saint nom. Mais au moment du danger, quand je vois les fidèles encore si faibles qu'ils fuient de la maison même de Dieu au seul bruit de sa voix, tonnant dans les convulsions de la nature, vous voudriez que je livrasse ces brebis ignorantes à la fureur des démons qui les entraîneraient de nouveau dans l'abîme? Eh quoi! si, pour l'argent que vous avez reçu de vos

passagers, vous vous croyez obligé de les défendre du péril qui les menace, ne dois-je pas garder mon troupeau et mourir ici avec lui pour un Dieu infiniment bon qui m'a racheté au prix de sa vie sur la croix ? Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, mais moi, Seigneur Jésus, je suis à vous ! »

En prononçant ces dernières paroles, il regardait le ciel, il avait oublié le capitaine et s'entretenait avec son Dieu ; Gama le contempla un instant en silence : « Je ne vous quitterai point, mon Père, dit-il ; permettez-moi seulement de retourner vers ceux qui m'ont envoyé pour leur annoncer ma résolution et leur livrer mon navire. » Xavier fit un signe de tête et rentra dans la chapelle ; il était toujours seul ; les heures s'écoulaient ; peu à peu les néophytes rentraient au couvent, humiliés, désespérés de leur faiblesse ; tous cherchaient le Père pour lui avouer leur faute et leurs remords ; plusieurs d'entre eux avaient entr'ouvert la porte de la chapelle, puis l'avaient refermée avec respect ; le Père était là, tantôt à genoux, tantôt debout, tantôt la tête dans ses mains, tantôt le regard fixé sur le ciel, mais sans rien voir, sans rien entendre du mouvement qui se faisait auprès de lui, absorbé dans sa contemplation et dans sa communion avec Dieu.

Le soir venait ; tous les Japonais chrétiens d'Amanguchi étaient rassemblés dans la grande salle ; Juan Fernandez, Sa-Fou, Laurent, accourus de leurs diverses stations pour s'enquérir du mal que le tremblement de terre pouvait avoir causé dans la ville, s'entretenaient avec les néophytes honteux et tristes ; François parut

sur le seuil, le front rayonnant encore d'une joie céleste : « J'avais beaucoup à faire aujourd'hui, dit-il lentement ; ce sera pour demain, mes enfants, Dieu a voulu ce jour entier pour lui. »

Au même instant, et comme les chrétiens indigènes se pressaient autour de lui pour implorer le pardon de leur faiblesse, on entendit le bruit d'un cortége nombreux. Le pas des chevaux retentissait dans le silence de la nuit : « Ce ne sont point les bonzes, dit le Père après avoir écouté un moment, ces gens-ci marchent avec ordre et sans précipitation. — C'est l'escorte de quelque seigneur, dit Laurent, mais où va-t-il, et comment se trouve-t-il ainsi la nuit dans la campagne, au lieu de coucher dans la ville? — Allez ouvrir, dit le Père ; c'est mon fils Kei-Sei qui vient me retrouver. »

Les néophytes hésitaient, les portes étaient solides, les verrous étaient bons, on pouvait résister à l'attaque des ennemis, et l'humeur belliqueuse des Japonais se réveillait dans l'âme des chrétiens les plus fidèles, de ceux qui avaient juré d'accepter sans résistance toutes les croix. Cependant l'habitude de l'obéissance l'emporta ; on frappait à coups redoublés à la porte du couvent : « Ouvrez, disait-on, c'est un chrétien. » A ce mot, les verrous se tirent, les fronts se dérident, les néophytes font un pas en arrière après avoir ouvert les lourds battants de la porte ; le Père est là, au milieu d'eux, il s'avance. Kei-Sei descend de son norimon, il est accompagné d'une suite nombreuse, il fléchit le genou devant Xavier, qui le relève et l'embrasse : puis, d'un geste plein de noblesse et de simplicité, il se re-

tourne, et montrant de la main les nombreux serviteurs qui l'ont escorté : « Je vous ai amené mes frères, » dit-il.

Dans sa joie, Xavier n'avait point coutume de remercier les hommes, il leva les mains vers le ciel, parsemé de mille étoiles, mais éclairé encore à l'horizon par la lueur rougeâtre du volcan en feu. « C'est vous qui l'avez fait, Seigneur, s'écria-t-il, et c'est une œuvre merveilleuse devant nos yeux ! » Puis, tendant les bras aux nouveaux convertis qui avaient mis pied à terre, et qui se pressaient autour de lui, il les attira dans le vieux couvent des bonzes et jusque dans la chapelle ; la nuit était déjà bien avancée que les chants d'actions de grâces des chrétiens retentissaient encore au milieu du silence de la campagne.

CHAPITRE X.

Kei-Sei avait traversé la ville d'Amanguchi avec son riche cortége ; à tous ceux qui demandaient où il allait, ses serviteurs avaient répondu qu'il allait retrouver le Père, le grand bonze d'Europe, expliquaient-ils aux ignorants. Le bruit de cette arrivée parvint jusqu'aux oreilles d'Oxondono : il s'en réjouit comme d'une force nouvelle apportée au missionnaire dont les paroles l'avaient touché. Kei-Sei avait prévu l'impression que produirait son passage, et en s'excusant auprès de François, d'être arrivé porté sur les épaules de ses frères, dans son norimon, par suite d'un reste de souffrance qui ne lui permettait pas de se tenir à cheval, il ajouta avec un sourire : « Je n'aurais pas ainsi abusé de leur charité sans ma faiblesse ; mais je serais cependant venu avec le plus brillant cortége que me permissent mon rang et ma fortune, je voulais faire voir au peuple de ces provinces ce que les esprits les plus bornés commencent à savoir à Cangoxima, c'est que le nom de Jésus-Christ est précieux au riche comme au pauvre, et que la nécessité du salut est la même pour tous ! »

Le Père le regardait avec tendresse : « Ton motif était bon, mon fils, dit-il, mais n'oublie pas que notre Seigneur, le roi du ciel et de la terre, a voulu paraître ici pauvre et dépouillé, sans s'inquiéter d'attirer les hommes à lui par l'éclat et par la grandeur. » Kei-Sei baissa les yeux : « Ma maison est remplie de nos pauvres frères, dit-il à demi-voix, et ceux que j'ai amenés ici avec moi sont libres de tout autre service que celui de notre Seigneur. — Hideyori Sama? sa femme? demanda le missionnaire. — Chrétiens ! chrétiens ! s'écria le jeune homme, et l'éclair d'un saint triomphe passait dans son regard ; mon beau-père a eu un peu de peine à se décider au baptême public, il voulait devenir chrétien *nayboen*[1], mais Paul lui a demandé si le Seigneur Jésus-Christ était mort pour lui *nayboen*, et il a été baptisé devant l'église; si nous pouvions vous revoir parmi nous, mon Père! nous comptons déjà plus de cinq cents chrétiens ! — J'en avais laissé vingt ! murmura Xavier ; Paul plante, Apollos arrose et c'est Dieu qui donne l'accroissement. A lui en soit la gloire! Que vas-tu faire, mon fils? »

Kei-Sei leva sur le missionnaire des yeux étonnés : « Je suis venu ici pour obéir, dit-il. — Eh bien, et François se levait, comme pressé de se mettre à l'œuvre, viens dire à ceux qui ne le connaissaient point encore que Jésus-Christ est mort pour leurs péchés ; » et tous deux sortirent, l'Espagnol et le Japonais, réunis dans un même amour, par une même foi et une même espé-

1. Forme de l'incognito au Japon.

rance en Celui qui sait rassembler ses élus des quatre vents des cieux.

Le capitaine Gama revenait de la côte où il avait laissé les marchands portugais déjà installés sur le navire. « Ils ne vous quitteront non plus que moi, mon Père, dit-il d'un air joyeux, je leur ai offert mon vaisseau et mon équipage pour les ramener à Goa, mais ils ont eu honte de vous abandonner, et de paraître ainsi renier leur Dieu. Demain ils seront ici pour faire escorte partout où il vous plaira d'aller.

— Je ne craignais rien, dit Xavier en regardant le capitaine avec attendrissement ; celui qui est avec Dieu n'est jamais seul, mais je suis heureux que mes chers fils aient eu honte de fuir le danger ; il n'est point de péril pour les chrétiens. » Et la soif du martyre illuminait son regard.

Les marchands tinrent parole ; pendant que les anciens serviteurs de Kei-Sei, devenus ses frères, se répandaient dans la ville, prêchant de rue en rue, de maison en maison, les Bortugais rentrèrent solennellement dans Amanguchi, revêtus de leurs habits les plus somptueux, et ils se rendirent en corps au couvent qu'habitait Xavier ; le Père les attendait, et se mettant à leur tête, ils se rendirent chez le roi ; celui-ci avait fait avertir les bonzes, déclarant, au nom du missionnaire, qu'il était prêt à recommencer la discussion interrompue naguère par la violence de Fucarandono ; aussitôt le palais fut envahi par une foule de prêtres ; mais à peine étaient-ils entrés dans la grande salle que les secrétaires du roi déclarèrent en son nom qu'il exigeait que la dispute

fût courtoise et sans clameurs, que l'approbation des assistants décidât la victoire, et que quiconque voudrait professer le christianisme le pût faire sans obstacle.

A ces conditions, un cri d'indignation s'éleva parmi les bonzes, et leur colère redoublait en entendant les seigneurs japonais qui murmuraient entre eux à la vue de Xavier : « Voilà donc ce pauvre homme dont on nous a fait tant de peintures ridicules ; plût à Dieu que nos enfants lui ressemblassent ! Que d'honneurs lui rendent les plus grands de son pays ! Aucun d'eux n'a voulu partir quand il voulait rester ! » En effet, les Portugais, décidés à rendre hommage au missionnaire devant le peuple, le suivaient la tête nue, et lui parlaient à genoux comme à un souverain.

La discussion commença, mais les bonzes étaient vaincus d'avance ; le roi, lassé de leurs clameurs, se leva sans rien dire et prenant le Père par la main, il l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. Les prêtres des idoles, restés seuls et pleins de rage, sortirent du palais et coururent dans les rues pour exciter de nouveau parmi le peuple la colère qu'ils avaient soulevée quelques jours auparavant, mais les chrétiens les avaient devancés. Tous les néophytes japonais, arborant hautement « l'étendard de la croix, » s'étaient répandus dans la ville ; ils avaient attiré autour d'eux la foule attentive qui contemplait avec étonnement la joie qui brillait dans leurs regards et se laissait convaincre par l'ardeur contenue de leurs paroles et de leurs invitations. Ce jour-là, l'Évangile de Jésus-Christ

fut prêché en cent endroits divers de la ville d'Amanguchi, gagnant les cœurs, sauvant les âmes, éclairant les consciences. Les bonzes essayèrent en vain d'ameuter le peuple, une puissance supérieure à la leur avait parlé ; le Dieu des chrétiens triomphait, et ses enfants rentrèrent le soir dans leur retraite, remplis de joie et de reconnaissance.

« L'orage est calmé, dit le Père à ses plus intimes confidents, Juan Fernandez, Sa-Fou, Kei-Sei et le bonze converti ; c'est maintenant le jour d'aller prêcher aux Chinois l'unique nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés. Le père de Torrez est en route, il arrivera bientôt à Cangoxima, il affermira votre Église naissante, mon fils Kei-Sei, et il accomplira ce que je n'ai pu faire à Miaco. D'autres pasteurs viendront bientôt le rejoindre ; pour moi, je partirai demain avec les marchands portugais, et Dieu m'ouvrira les voies pour pénétrer dans ce grand empire dont l'entrée a toujours été fermée aux étrangers. Quand les Chinois adoreront Jésus-Christ, les Japonais qui les estiment si fort se convertiront tous, et la terre sera remplie de la connaissance de Dieu comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent. »

Le Père se taisait, ses disciples restaient muets et consternés : « La volonté de Dieu soit faite, dit enfin Kei-Sei, mon Père, nous ne verrons plus votre visage ! » Tous les Japonais, les yeux baissés, versaient des larmes. Sa-Fou ne pleurait pas : il s'approcha de Xavier : « Où vous irez, j'irai, dit-il, et où vous mourrez, je serai enseveli, votre Dieu est devenu mon Dieu,

et le même soleil nous éclairera jusqu'à la fin ! » Le missionnaire tourna vers le jeune homme un regard attendri : « Que deviendront les tiens? demanda-t-il comme il avait fait naguère lorsque le pêcheur lui avait proposé de l'accompagner jusqu'à Miaco. — Ils sont dans ma maison, dit Kei-Sei, ma femme est la sœur de sa femme, elle soigne ses enfants et son vieux père. — Tu partirais sans les revoir? insistait le Père. — Tu as dit, repartit le Japonais, que celui qui ayant mis la main à la charrue regardait derrière lui n'était pas digne du royaume de Dieu. Nous nous retrouverons dans la vie éternelle. — Viens donc, dit François, car ceci n'est point né du sang ni de la chair, mais de la volonté de Dieu ; j'ai passé parmi vous, mes enfants, comme Paul dans les églises d'Asie, et je puis dire que je suis net du sang de vous tous, n'ayant point évité de vous annoncer tout le conseil de Dieu. Persévérez dans la foi, et demeurez fermes, la gloire du nom de Jésus-Christ est entre vos mains ! Que Dieu, notre Seigneur, nous rassemble dans son Paradis, mes chers enfants, car je ne prévois pas qu'en ce monde nous puissions nous retrouver dans les bras les uns des autres ! » Et, fondant en larmes, il pressait contre son cœur ses disciples qui pleuraient à ses pieds.

Ce fut dans la chapelle qu'on passa la nuit, priant encore une fois ensemble; lorsque le jour fut venu, le Père célébra l'office divin et donna la communion à tous les chrétiens prosternés devant l'autel; le soleil était levé ; le capitaine Gama était remonté sur son vaisseau ; tous les Portugais étaient à bord; il fallait partir. Ac-

compagné de tous ses disciples, le Père se rendit sur le rivage, et levant les mains au ciel, il s'écria : « Encore un peu, Seigneur, encore quelques souffrances à endurer pour votre nom, et puis vous nous réunirez tous dans la patrie céleste pour vous contempler aux siècles des siècles ! »

La voix lui manquait ; il étendit les mains pour bénir ses enfants, et, montant dans la barque qui l'attendait pour l'amener au vaisseau, il tourna résolûment son visage du côté de la Chine. Sa-Fou, les yeux rayonnants de joie, s'assit à ses pieds ; Kei-Sei était resté debout sur le rivage, à côté de Fernandez : « A bientôt, mon Père ! » s'écria-t-il, dédaignant dans son inspiration prophétique les mesures ordinaires du temps et de l'espace. Un an plus tard, François expirait dans une misérable hutte, sur une plage presque déserte, dans l'île de Sou-Chan, au moment où il espérait enfin accomplir son projet chéri et passer en Chine. Quarante-quatre ans après le départ de l'apôtre pour la vie éternelle, Kei-Sei, emprisonné avec les missionnaires jésuites et les franciscains qui étaient venus les seconder dans leur œuvre, expirait comme eux sur une croix, au début d'une persécution qui n'a d'égale que dans les premiers siècles de l'Église : avant-garde glorieuse de l'innombrable armée des martyrs qui devaient couvrir de gloire cette église du Japon, noyée dans le sang après une agonie de quarante années qui ne prit fin qu'avec le dernier soupir du dernier chrétien.

Les derniers chrétiens ! Les persécuteurs ont cru les exterminer et l'Église chrétienne les a pleurés ; mais

Celui qui connaît les moindres brebis de son troupeau savait bien que le feu couvait encore sous la cendre de cet immense incendie. Depuis plus de deux cents ans, pas un missionnaire n'avait mis le pied au Japon, lorsqu'en 1858, la reprise des relations commerciales entre cet empire, la France, l'Angleterre et l'Amérique rendit l'espoir de voir l'intolérance religieuse se relâcher. Les missionnaires s'empressèrent, animés du même esprit qui faisait dire naguère à François : « Je m'étonne qu'on veuille m'empêcher d'aller, pour le bien des âmes, où l'on va pour un petit gain temporel; j'ai honte d'avoir été prévenu, et je ne puis souffrir que les marchands aient plus de courage que les missionnaires! » Bientôt les serviteurs de Jésus-Christ apprirent que la foi chrétienne subsistait encore dans plusieurs villages épars au milieu des champs; on chercha les fidèles, on les interrogea, on examina leur vie et on reconnut qu'à travers la persécution, dans le silence et l'abandon, les Japonais avaient justifié la prophétique espérance de leur grand apôtre : « Une nation entre toutes, et la seule que je sache, c'est la nation japonaise, me paraît devoir conserver la possession de la vérité chrétienne, sans se laisser ébranler si une fois elle l'embrasse. » Puisse cette foi, trésor sacré de l'Église japonaise, se conserver encore et se développer rapidement malgré les épreuves et les souffrances qui ont reparu pour elle avec la lumière!

MARTYRS ET HÉROS.

LES PAQUES PIÉMONTAISES

AVRIL-AOUT 1655.

CHAPITRE PREMIER.

C'était au mois d'avril : les montagnes avaient revêtu leur parure du printemps ; les prairies étaient émaillées de fleurs, et jusque dans le creux des rochers les petits rhododendrons commençaient à étaler leurs mille bouquets ; l'air était pur et léger ; une vapeur transparente flottait autour des hautes cimes, et les paysans, retenus longtemps dans leurs demeures par les neiges du rude hiver, respiraient avec délices le parfum des campagnes en se livrant aux travaux nécessaires à leurs champs. Les troupeaux paissaient dans la vallée, en attendant le jour prochain où ils devaient partir pour la montagne ; les femmes allaient et venaient autour des maisons,

vaquant aux soins divers du ménage, et on entendait dans le lointain le chant des cantiques pieux qui se mêlaient au bruit des clochettes portées par les bestiaux. Tout était paisible, joyeux même ; les splendeurs de la terre élevaient l'âme vers le ciel.

C'était au ciel que pensait un robuste montagnard qui descendait d'un pas rapide les pentes du Brouard, sans s'inquiéter des inégalités du terrain et des fragments de roc qu'il rencontrait parfois sous ses pieds. Il ne regardait pas autour de lui, et le magnifique spectacle qu'offrait la vallée n'attirait pas ses regards. Il s'arrêtait parfois, appuyant fortement son bâton ferré sur le rocher, comme un homme qui affirme une résolution inébranlable, puis il recommençait à marcher. Il arriva bientôt à un village. C'était le Villar.

La commune était plus peuplée qu'à l'ordinaire ; un édit récent du duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, chassant des plaines les chefs de famille vaudois, les avait contraints de se retirer dans les villages de Bobi, Villar, Angrogne et Rora, seuls dans la vallée à conserver le droit d'abriter leur religion. Les biens des proscrits devaient être vendus dans l'espace de vingt jours, à moins que les propriétaires ne consentissent à abjurer leur foi. Les Vaudois, toujours soumis par naturel comme par principe, avaient quitté leurs demeures ; entassant sur les charrettes les femmes, les enfants, les instruments de culture, et le modeste mobilier de leurs humbles maisons ; ils avaient appelé autour d'eux leurs troupeaux, et confiants dans l'hospitalité de leurs frères des *hauts lieux*, ils avaient pris le chemin de la mon-

tagne, laissant leurs biens et leurs demeures à la merci de ceux qui les achetaient comme ils voulaient. Les Vaudois n'avaient ni le loisir ni le pouvoir de conclure un marché; les acquéreurs n'avaient qu'à faire traîner l'affaire quelques jours et les propriétés étaient confisquées. Chaque chef de famille portait entre ses bras la vieille Bible, trésor qui lui avait déjà coûté cher.

Toutes les maisons des communes du refuge s'étaient ouvertes aux proscrits; nulle n'était plus hospitalière que la belle ferme de la Baudène, demeure des frères Prins. Les six paysans qui possédaient en commun le domaine avaient épousé six sœurs et vivaient ensemble dans une union patriarcale, élevant ensemble leurs nombreux enfants et cultivant ensemble leurs terres. Plus de quarante personnes se réunissaient chaque jour autour de l'aîné des six frères, Antoine Prins, lorsqu'il lisait les Écritures et qu'il priait à haute voix; les enfants à la mamelle reposaient dans les bras de leurs mères et nul ne manquait au pieux rendez-vous. Le cercle s'était agrandi depuis trois mois; les greniers à foin avaient donné l'hospitalité à plus d'un homme jeune et fort; les vieillards, les femmes, les enfants avaient trouvé place dans la ferme; soixante têtes se courbaient maintenant devant Dieu autour du foyer des Prins.

Ce fut dans cette demeure hospitalière qu'entra, vers la fin du jour, Josué Janavel qui descendait tout à l'heure de sa ferme des Vignes, à mi-côte du Brouard, dans la direction de Luserne. Son apparition fit pousser un cri de joie à tous les enfants réunis autour de la longue

table. Depuis que les habitants étaient devenus si nombreux, tous ne pouvaient pas assister au même repas, et les mères de famille avaient pris l'habitude de servir d'abord les enfants, ceux de la maison et ceux des proscrits, pour les envoyer ensuite chercher le repos, tandis que les parents prolongeaient la veillée autour de la table du souper, causant de tout ce qui les préoccupait avec une entière liberté, et se fortifiant réciproquement dans la foi commune. Tous étaient inquiets malgré la confiance naïve que les Vaudois avaient encore conservée à l'égard de leurs princes, et ceux qui n'étaient pas inquiets, ceux qui avaient déjà beaucoup perdu ou qui fermaient leurs yeux et leurs oreilles aux signes précurseurs de l'orage, étaient tristes et abattus, car ils avaient été chassés de leurs demeures chéries, des champs qu'ils cultivaient, des riches plaines qui les avaient vus naître. « Nous voilà errants sur la surface de la terre comme des mendiants, disaient-ils, comme les Juifs qui ont crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ. » On priait avec ferveur au culte domestique ; on priait souvent dans la journée au creux de quelque rocher, à l'ombre de quelque repli de la montagne.

Tous les fronts s'étaient éclaircis à la vue du nouvel arrivant. « Mon oncle Josué ! » criait la foule des enfants, ceux des réfugiés comme ceux de la ferme ; tous délaissèrent leur souper, le laitage, les noix, le pain, pour venir se grouper autour du montagnard qui tenait déjà dans ses bras deux des plus petits. Les sœurs de Josué Janavel étaient toutes là, elles avaient épousé les frères Prins, et elles portaient toutes à leur frère une affection

mêlée de respect. Les mères suivirent les enfants auprès de Janavel. « Comment se porte mon père ? » disaient les unes. — « Et Marthe ? » demanda une autre. — « Jeanne et Marie ? » disaient les jeunes filles. Un garçon de huit à dix ans tirait son oncle par la manche. « Pourquoi n'avez-vous pas amené Barthélemy ? » murmurait-il.

Le joyeux tumulte s'apaisa enfin. Josué s'assit tenant toujours sur ses genoux deux ou trois enfants ; les autres avaient repris leur souper interrompu qu'ils mangeaient autour de lui. Les mères allaient et venaient, veillant aux besoins des enfants et préparant le repas des parents. Chacune avait sa tâche marquée dans le ménage, et l'accomplissait avec l'aisance rapide que donne l'habitude. Seule, l'aînée des six sœurs, Louise, qui exerçait dans la famille une autorité presque maternelle, était restée debout auprès de son frère ; il lui fit signe de prendre place à côté de lui sur le banc de bois. Elle déplaça deux enfants qui grimpèrent aussitôt sur ses genoux et se penchant vers Josué, elle lui demanda à voix basse : « As-tu des nouvelles de nos députés ? » Janavel secoua la tête. « Je venais ici pour savoir si Michel ou Antoine n'avaient rien appris en descendant à Saint-Martin. Si vous ne savez rien, c'est que les Manchon n'ont pas plus de nouvelles de François que les Bianchis de David. J'ai vu ceux de Saint-Jean qui étaient allés chez eux pour s'entendre avec leurs acheteurs ; les pauvres gens sont toujours à tourner autour de leurs anciennes demeures ; c'est comme si un charme les attirait : ils descendent sans cesse par là-bas;

le temps est venu cependant de monter toujours, le plus haut qu'on pourra. »

A travers la fenêtre ouverte, Janavel regardait la montagne et le ciel, comme si sa pensée s'élevait au-dessus du refuge dans les gorges sauvages jusqu'au refuge éternel. Sa sœur le comprit ; elle soupira : « Ces retards et ce silence sont de fâcheux augures, murmura-t-elle. Qui sait s'il ne faudra pas faire comme nos frères de Luserne, de Saint-Martin, de Saint-Jean, de la Tour, et quitter aussi notre maison et nos champs? — Si nous sommes forcés d'abandonner nos vallées, ce sera pour aller plus loin qu'eux ! » dit Janavel d'une voix grave ; nos députés avaient charge d'accepter toutes les conditions qui n'allaient pas à entraver la foi. S'ils ne peuvent obtenir pour nous la permission d'adorer Dieu selon notre conscience, nous nous lèverons et nous passerons jusqu'en Pragela. » Louise Prins ne répondit pas, elle pleurait.

CHAPITRE II.

Pendant qu'on s'inquiétait dans les vallées de la longue absence et du silence obstiné des députés envoyés pour la troisième fois à Turin, afin de faire requête au duc de Savoie, ce prince, poussé par sa mère, Madame Royale[1], comme on l'appelait, avait cédé aux instances du conseil de la Propagation de la Foi récemment établi dans ses États, et il avait consenti à la destruction des Vaudois, « hérétiques et rebelles, » disait-on. Le marquis de Pianezza, grand seigneur et bon militaire, avait été chargé de répondre aux députés des vallées. Il se hâta d'obéir.

Il ne se hâtait pas cependant de recevoir les délégués vaudois ; en vain ceux-ci s'étaient-ils présentés à plusieurs reprises à la porte de son palais : « Son Excellence est en affaires, » leur répondait-on, et malgré une audience promise, les députés se virent obligés de se retirer sans voir le puissant personnage dont ils espéraient quelque adoucissement à leur sort. « Il est bien

1. Christine de France, fille d'Henri IV et de Marie de Médicis.

docile aux instigations de la Propagande, » avait-on dit à François Manchon ; mais, ainsi que son compagnon, Manchon comptait sur la justice de sa cause. « S'il est attaché à sa foi, il comprendra que la nôtre nous soit plus chère que la vie, » se disaient les députés, et ils assiégeaient la porte du marquis de Pianezza.

Ils imploraient en vain ; le marquis avait quitté son palais. La veille du jour fixé pour l'audience, le 16 avril 1633, il était monté à cheval, à la tombée de la nuit, sans bruit et peu accompagné, pour aller rejoindre les troupes qui l'attendaient sur la route des vallées. On voulait profiter du retour des régiments français naguère envoyés par Louis XIV au secours du duc de Modène ; ils traversaient le Piémont et leur secours pouvait être utile pour réduire les robustes montagnards; on avait hâté l'opération pour recourir à leurs armes. Le régiment de Grancey était campé à Pignerol ; on avait déjà envoyé un message au premier capitaine, M. du Petitbourg, qui le commandait, et les Vaudois avaient reçu l'ordre de préparer des logements pour les troupes.

Lorsque le commandement du marquis de Pianezza arriva dans la commune de la Tour, les habitants poussèrent un cri d'angoisse ; ils savaient par expérience ce que leur préparait l'entrée des soldats dans leurs vallées, et l'iniquité de l'injonction révoltait leur honnêteté. « Comment Son Altesse Royale veut-elle que nous logions ses soldats dans un lieu où, d'après ses derniers édits, il nous est interdit à nous-mêmes d'habiter ? » dirent les premiers paysans qu'on rencontra.

Le messager du marquis ne se laissait pas déconcerter. « Pourquoi donc y êtes-vous ? » demanda-t-il brusquement aux Vaudois. Ils avaient tous leur bâton à la main ; on ne voyait point de troupeaux dans les champs, et la plupart des demeures semblaient fermées, mais les voyageurs étaient nombreux, et quiconque eût rôdé autour des maisons, aurait trouvé une porte de derrière entr'ouverte, un volet mal joint, qui permettaient au maître du logis de visiter furtivement leurs anciens foyers. « C'est comme si un charme les attirait, » avait dit Janavel. Le grave Vaudois ne croyait pas aux enchantements des magiciens, mais il savait bien quel était le charme qui attirait sans cesse les malheureux proscrits dans les riches vallées où ils étaient nés. « Nous sommes ici pour nos affaires, répondirent les gens de la Tour au messager, mais notre demeure est ailleurs, et nous n'avons point de vivres pour nourrir les soldats de Son Altesse Royale. » Le lendemain matin, Pianezza, avec deux régiments, arrivait devant la petite ville de la Tour.

Trois ou quatre cents Vaudois, épars dans les environs, s'étaient rassemblés en hâte dans la place. Ils demandaient du temps et essayaient de parlementer ; la journée s'écoula en pourparlers ; la nuit était venue, la lune s'était levée dans un ciel radieux, les officiers voulaient coucher sous un toit, pour être prêts le lendemain matin à célébrer la fête des Rameaux ; la faible résistance que tentèrent les Vaudois ne fut pas de longue durée ; les piques et les épées des soldats en firent bientôt justice ; à deux heures du matin, les proscrits

fuyaient vers la montagne, laissant derrière eux de nombreux cadavres, et l'armée du marquis de Pianezza prenait possession des maisons vides. « Guai agli Barbetti[1] ! malheur aux Barbets, » criaient les soldats irrités d'avoir été retenus quelques heures devant la petite ville, et les échos répétaient ces cris, les portant jusqu'aux oreilles des fugitifs. Leur cœur leur avait déjà dit que les jours amers arrivaient pour eux.

La semaine sainte était commencée ; les soldats s'éparpillaient dans la vallée par petits détachements, tirant sur tous les Vaudois qu'ils rencontraient ; les maisons isolées étaient brûlées, les promesses des champs étaient dévastées ; les paysans, réfugiés aux premières gorges des montagnes, contemplaient de loin le désastre ; les forces de l'ennemi allaient toujours croissant. De nouveaux régiments arrivaient sur tous les points.

Les attaques régulières ne se firent pas attendre ; les Vaudois profitaient de leur connaissance des montagnes pour occuper les défilés, défendre les passages, poster des sentinelles aux lieux menacés. Pour la première fois ils usaient de la force et remportèrent quelques succès partiels ; ils avaient tenu en échec les soldats sur divers points ; un homme résolu en valait cent entre deux rochers inaccessibles. Le marquis de Pianezza s'impatientait de la lenteur de ses opérations ; il résolut d'avoir encore une fois recours à la ruse, ressource assurée auprès des Vaudois. Il invita les députés des communes à

1. Nom méprisant donné aux Vaudois, d'après le titre de leurs pasteurs ou *barbas*.

le venir trouver dans son quartier de la Tour, afin de traiter d'un accommodement au nom de Son Altesse Royale. Pas une paroisse ne manqua à l'appel. Lorsqu'on se sépara, les délégués avaient promis d'engager leurs concitoyens à recevoir pacifiquement les soldats. « Vous serez ainsi préservés de tout outrage, leur avait-on dit, et qui sait si Son Altesse, touchée de votre docilité et de votre dévouement, ne se relâchera pas de sa sévérité à l'égard des villes de la plaine? » Les Vaudois exilés tressaillaient déjà de joie et d'espérance.

Tous ne furent pas aussi crédules que les députés. On les attendait avec impatience dans les hautes vallées où la plupart des proscrits se trouvaient rassemblés ; ils racontèrent leur entrevue et insistèrent sur leur message.

Josué Janavel regardait le pasteur Léger, le plus célèbre des Barbas et le modérateur de la Table vaudoise, comme on appelait alors le synode qui régissait les églises des vallées. Tous deux secouaient la tête. « Non ! » s'écria Janavel d'une voix tonnante lorsque les députés eurent achevé leur récit. « On vous trompe, dit Léger, et le jour de l'entrée des troupes dans les communes sera le signal de notre perte. » Les députés répétèrent les promesses qu'on leur avait faites. « Comment Son Altesse Royale nous aurait-elle menti? » disaient-ils. « Avez-vous vu Son Altesse royale? » demanda Janavel. « Et quand vous auriez été jusqu'à Turin..., » avançait Léger ; un cri d'horreur lui imposa silence ; nul ne voulait croire à la perfidie du prince; on avait raison, il se contentait de laisser faire. « Vous savez bien que Son Altesse n'est pas en nos vallées, » répondit-on à Jana-

vel, « mais Son Excellence le marquis nous a assurés de ses intentions. » Josué en revenait à son premier mot : « Non ! » répétait-il.

On passa outre cependant. Les Vaudois étaient accoutumés à se soumettre. Plusieurs des Barbas prêchaient l'obéissance. « Saint Paul a dit : « Soyez soumis « aux puissances supérieures, » disaient-ils. « Jusqu'à l'abjuration inclusivement? » demandait l'incorrigible Léger. « Il ne s'agit pas d'abjuration, disaient naïvement les pasteurs, mais de loger les soldats de Son Altesse. » — « C'est le premier pas cependant ! insistait Léger, vous verrez vos villages catholicisés à la pointe de l'épée. » Un vieux pasteur se redressa, il s'appelait Michelin et il était de Bobi : « Nous mourrons tous avant d'abjurer, » s'écria-t-il. « Nous mourrons tous ! » répétaient les assistants. « Il vaudrait mieux chercher à vivre ! » marmottait Léger, mais sa résistance était inutile. Les délégués des communes retournèrent auprès du marquis, et, le soir même, les soldats occupaient tous les passages, s'installaient dans tous les villages, ravageaient toutes les propriétés, et malgré les recommandations de prudence faites par les chefs, ils n'attendirent pas au lendemain pour massacrer quelques hérétiques.

Leur empressement les trahit. Deux régiments suivaient tranquillement la route qui conduisait au Villar et à Bobi, un troisième s'avançait pour occuper Angrogne, mais un détachement plus hardi, commandé par un officier entreprenant, se lança sur les collines de Champ la Rama et de Coste Rossine pour arriver plus vite à la forte position du Pra du Tour.

Les soldats montaient, et tout en montant, ils brûlaient les maisons éparses au pied de la montagne ; ils ne demandaient même pas toujours si la demeure appartenait bien à un hérétique. Plus d'une famille catholique se vit privée d'abri et forcée de se réfugier dans les retraites des hauteurs avec ses voisins vaudois. Plus d'un père mena sa fille à une mère hérétique, lui demandant de la protéger en même temps que ses enfants. Ils savaient bien qu'au moment du péril, la jeune fille qu'on leur avait confiée serait plus sacrée aux Vaudois et serait plus énergiquement défendue que leurs familles mêmes. Les cris des fuyards et la flamme des incendies du Taillaret montaient cependant jusqu'au ciel.

L'effroi se répandit sur les hauteurs d'Angrogne ; là étaient réfugiés en masse les proscrits de la plaine : on entendait déjà les fusillades des détachements, et vers les *Portes d'Angrogne* et la *Pausa dei morts* apparaissait le régiment de Grancey, seul annoncé pour occuper la commune. A l'instant des feux s'allument sur chaque cime : les yeux des fugitifs se dessillent tout à coup, ils ont enfin compris la perfidie qui les a amenés à livrer eux-mêmes à l'ennemi tous leurs passages. Les cris des Vaudois encore libres sur leurs montagnes répondent aux cris des victimes qui expirent dans la vallée. « En Pérouse ! en Pérouse ! à la Vachère ! Sauve qui peut ! Les traîtres sont sur nous ! Dieu aide ! » répète-t-on de toutes parts, et les montagnards, se glissant de rocher en rocher, de défilé en défilé, de cime en cime, se dirigent tous vers les hauteurs de la Vachère pour se réfugier ensuite par la vallée de Pramol dans les retraites de

Pérouse et du Pragela qui appartenaient à la France, hospitalière alors pour les hérétiques fugitifs.

On était moins effrayé du côté de Bobi et du Villar : les troupes s'étaient établies paisiblement chez les habitants, et si quelque détachement gravissait les hauteurs, s'établissont tout à coup aux postes les plus périlleux des montagnes, ils ne commettaient pas d'excès et la stratégie était inconnue aux Vaudois.

L'instinct suppléait chez Josué Janavel à la science et à l'expérience de la guerre. Il surveillait d'un œil inquiet tous les mouvements des troupes, attentif à recueillir tous les renseignements qu'il pouvait se procurer, soigneux de prévenir de jour en jour ses sœurs à la ferme de la Baudène. Les granges et les greniers de l'hospitalière demeure étaient remplis de soldats, et les réfugiés de la plaine avaient été délogés; on leur avait construit à la hâte des abris temporaires; les maîtres du lieu avaient cédé leurs chambres aux officiers et s'étaient entassés dans une étable remplie de paille fraîche. « C'est comme si nous étions au Chalet, sur l'Alp, » disaient les enfants, et ils riaient. La semaine sainte avançait sans culte public; Antoine Prins réunissait chaque jour sa famille et ses hôtes fugitifs dans un coin de son étable et on priait Dieu à voix basse pendant que les soldats mangeaient et buvaient dans la grande salle. « C'est un mauvais temps à passer, répétait Louise, mais Son Altesse ne saurait nous faire du mal pour lui avoir obéi; » elle n'avait cependant pas oublié la résistance de son frère, et malgré elle son cœur se serrait.

CHAPITRE III.

Dans le quartier des vignes de Luserne, au pied du long prolongement que forme le Brouard du côté de la vallée, sous le toit rustique de Josué Janavel, on priait comme à la ferme de la Baudène, on s'y faisait moins d'illusions, mais on ne pleurait pas. Là vivait encore le vieux père, dont la foi puissante avait inspiré l'inébranlable fermeté religieuse de ses filles, tout en laissant sa plus forte empreinte dans le cœur et l'esprit de son fils unique, Josué. « Le capitaine des armées de l'Éternel qui a conduit son peuple dans la terre promise s'appelait comme mon fils ! » disait quelquefois le vieillard, et la femme de Josué partageait le naïf orgueil de son beau-père. Tous vivaient de la même foi et de la même vie dans cette modeste chaumière. Si Marie, la plus jeune des filles, naturellement craintive et timide, tremblait quelquefois aux sombres pronostics de son père et aux cruels souvenirs du passé qui se réveillaient dans l'âme du grand-père, son frère Barthélemy l'emmenait dans un coin du grenier à foin où les enfants avaient leur retraite favorite. « N'aie pas peur, disait-il,

nous vous garderons, papa et moi, il a nettoyé sa couleuvrine, tu sais comme il tire bien. Tu te souviens l'année dernière quand il a tué le milan qui planait au-dessus des poussins de la poule grise! — Il saura bien nous défendre contre les soldats! Et si on le tue? » disait Marie. Barthélemy resta un instant muet. « Je prendrai sa couleuvrine! » répondit-il enfin. La petite fille n'était pas satisfaite; « on te tuera aussi! » criait-elle.

Marie s'était jetée à terre dans un accès de désespoir. Elle n'avait pas entendu les pas de sa sœur, dont le bruit était amorti par l'épaisse couche de foin; ce fut le bras caressant de Jeanne qui la releva, ce fut la douce voix de Jeanne qui murmura à son oreille : « S'ils sont tués et si nous mourons comme eux, ce sera pour le Seigneur Jésus et il nous recevra dans sa gloire. » Marie reprit courage et sourit au nom du Maître que tous adoraient et servaient; elle suivit Jeanne auprès de leur mère. « Ce sera pour le Seigneur Jésus! » répétait tout bas l'enfant.

Josué Janavel était absent, sans cesse occupé à guetter les moindres mouvements de l'ennemi; le vieux père était assis à côté du feu; malgré les chaudes haleines d'avril qui couvraient la terre de verdure et de fleurs, le vieillard avait froid : depuis plus de trente ans il n'avait pu se réchauffer, glacé à jamais par l'hiver qu'il avait passé dans la prison de Revel, accusé d'avoir manqué de respect à un prêtre qui l'avait provoqué à une discussion théologique. Il était robuste alors, dans la force de l'âge, accoutumé à une vie active et labo-

rieuse, il avait laissé chez lui sa femme et sept enfants, rien n'avait pu lasser sa constance : « J'ai une femme et des enfants, j'ai même quelques biens, répondait-il à ceux qui le pressaient d'acheter sa liberté par une abjuration, mais Dieu m'a ôté tout cela du cœur pour y mettre l'amour de son service auquel, par sa sainte volonté, je resterai fidèle jusqu'à la mort. »

Ce n'était pas un temps de persécutions violentes ; quelques exécutions témoignaient seules de temps à autre de l'horreur persistante qu'inspiraient les hérétiques ; on ne tortura donc pas le prisonnier, mais on espérait quelque chose des faiblesses de la chair et du sang ; on laissa pénétrer jusqu'à lui son beau-frère ; le Vaudois était habile, plus qu'il n'était ordinaire dans les montagnes. « Je ne vous demande pas de rien faire, dit-il tout bas au geôlier en lui mettant de l'argent dans la main, seulement dormez bien, je vous en conjure. » Sous prétexte de raser le prisonnier, le visiteur lui enveloppa le cou d'une grosse serviette dans laquelle il avait roulé un paquet de cordes : « On dit que les inquisiteurs vont venir par ici, dit-il en faisant mousser le savon, alors votre affaire serait faite, » et il ajouta plus bas encore : « Quand je serai parti, dévalez-vous le long des murailles, par les rochers, du côté du bois, derrière le château. » Le captif ne répondit pas, et son beau-frère fut contraint de s'éloigner sans savoir s'il l'avait compris. « Ce cachot humide et les persécutions des moines ont abruti notre pauvre Samuel, disait-il tristement en rentrant au village, il a les yeux fixes, il n'a pas l'air d'entendre ce qu'on lui dit et il tremble comme

un fiévreux. Il se laissera prendre ses cordes et tout sera fini. »

Le Vaudois se trompait. Tout clairvoyant qu'il fût, il avait été trompé par l'apathie apparente du captif. Samuel Janavel avait compris et l'espérance s'était réveillée au fond de son âme, absorbée depuis quatre mois par l'effort de la résistance; il avait attaché la corde au barreau de sa fenêtre, adroitement détaché, car le paquet contenait une lime, et il s'était laissé glisser le long des murailles; comme il sautait de rocher en rocher, se cachant au moindre bruit, il avait été aperçu au petit jour par deux domestiques du château qui avaient passé la nuit dans la ville; ces hommes s'étaient arrêtés : « C'est un prisonnier qui se sauve! » dirent-ils, mais la supplication du regard de Samuel était si éloquente, il leur était d'autre part si difficile d'expliquer leur présence à cette heure hors du château qu'ils reprirent leur route sans rien dire et sans faire aucun effort pour arrêter le fugitif. Il était à demi mort de fatigue et d'effroi lorsqu'il tomba au milieu des épais taillis du bois.

L'air pur rendit bientôt des forces au captif si longtemps retenu dans un cachot infect; il s'était traîné d'abord, bientôt il marcha, puis il courut. Lorsque le geôlier se réveilla du profond sommeil qu'on lui avait si bien payé et qu'il vint annoncer au gouverneur l'évasion de Samuel Janavel, on battit en vain les environs, le captif était en sûreté auprès de ses amis qui le ramenèrent bientôt dans sa maison. « J'espérais encore, mais je n'attendais plus, » dit sa femme en le revoyant.

On ne poursuivit pas le paysan jusqu'au quartier des Vignes, ses enfants grandirent en paix autour de lui, mais jamais le tremblement nerveux qu'il avait contracté dans sa prison ne disparut complétement; la moindre émotion le ramenait toujours et la vieillesse l'avait accru : « Nous allons revoir les jours anciens, murmurait-il entre ses dents. Le repos est près de moi, quoi qu'il arrive, mais ceux-ci, Seigneur, que feront-ils ? »

Josué Janavel pensait comme son père; il était robuste et courageux; il ne pliait pas comme le vieillard sous le poids du travail et des années, et ce n'était pas du martyre qu'il attendait le repos. « Je combattrai pour le Seigneur avant de mourir, » se disait-il. Mais ses yeux se reportaient sans cesse sur sa femme et sur ses enfants. Marthe vit son inquiétude, elle la partageait, mais sa foi triomphait de tous les doutes et de toutes les craintes. Un soir, les enfants étaient endormis : le vieux père s'était retiré et on l'entendait encore s'agiter dans son étroite chambre comme s'il ne pouvait trouver le repos. Josué, la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur la table, réfléchissait profondément. Sa femme allait et venait dans la petite salle; l'ordre et la propreté suivaient chacun de ses pas; elle s'arrêta enfin devant son mari et le contempla pendant un instant en silence, puis elle se pencha vers lui : « Fais ce que Dieu t'a mis dans le cœur, dit-elle, et ne t'inquiète pas de nous. Le Seigneur y pourvoira. »

Janavel releva la tête; sa femme restait appuyée sur la table : elle était calme et sereine comme si elle eût

conseillé une simple démarche de la vie commune. « Ce que j'ai dans le cœur? » répéta-t-il lentement. Marthe sourit : « Crois-tu que je ne t'aie pas compris? dit-elle. Ne pense pas à ceux que tu laisseras à la maison, au vieux père, aux enfants, à moi. Nous serons protégés par la main du Seigneur. C'est un refuge que le Dieu qui est de tout temps, et que d'être sous les bras éternels! »

Janavel s'était levé, il tendit simplement la main à sa femme. « Veille à nos filles, dit-il ; mon père et Barthélemy se pourront réfugier sur les hauteurs. Si vous pouviez tous passer en Pramol et de là en Pragéla! »

Marthe fit un signe de tête. Elle se disait dans son cœur : « Du jour où il aura décroché sa couleuvrine, il sera un rebelle et sa famille sera poursuivie comme les loups des montagnes. » Pas un mot cependant ne vint troubler son mari; il s'était rassis et paraissait de nouveau plongé dans ses réflexions. Parfois il levait les yeux et regardait l'arme suspendue à la muraille. Les dernières lueurs du feu qui s'éteignait se reflétaient sur son visage. Marthe s'était assise auprès du foyer; elle contemplait son mari en silence.

Janavel se leva enfin, passant sa main sur son front, comme un homme fatigué d'un grand effort. « Je suis prêt! » dit-il à demi-voix. Sa femme appuya la main sur son bras et tous deux s'agenouillèrent auprès de l'âtre : ils priaient silencieusement. Comme ils se relevaient, la main dans la main, Janavel montra à sa femme la vieille Bible de famille ouverte sur la table; il y avait cherché des forces et des enseignements au commencement de la soirée. « Tu la sauveras, » dit-il.

Marthe sourit. « Je sais une cachette, » répondit-elle. Son mari la regardait à son tour avec une admiration confiante. « Tous les soldats et les moines de Son Altesse ne sauraient t'ôter celle que tu portes en ta mémoire, dit-il. Au vieux temps, en Pragéla, tu aurais pu être des anciens lecteurs qui récitaient la parole de Dieu sans lettre ni livre parce qu'on avait brûlé toutes les Bibles.
— Je ne la pourrais réciter tout entière, dit modestement Marthe. Seulement les Psaumes, les Évangiles...
—Et plusieurs des Épîtres, n'est-ce pas ? » insista Josué. Marthe fit un signe affirmatif. « Où que vous soyez, la parole de Dieu sera donc avec vous, » poursuivit Janavel. Marthe ne répondit pas : elle avait entendu parler de tourments qui troublaient la mémoire des victimes. « Nul ne pourra l'arracher de mon cœur, » pensa-t-elle, et elle s'endormit en paix, simplement confiante en l'amour de son Dieu.

CHAPITRE IV.

Le jour de l'épreuve était arrivé. C'était le samedi 24 avril 1655, la veille de Pâques, et le jour était fixé pour l'extermination des hérétiques dans les vallées vaudoises. Partout, dans chaque commune, étaient cantonnés de nombreux soldats, prêts à accomplir l'œuvre de sang. Rora seule n'était pas occupée, mais le village ne devait pas échapper au sort commun. Dès le point du jour, le marquis de Saint-Damian fit partir du Villar un bataillon de cinq ou six cents soldats qui étaient chargés de surprendre Rora. Un détachement de ce petit corps venait de la ferme de la Baudène ; les hommes qui s'éloignaient riaient avec ceux qui restaient. « Vous avez de la chance, vous autres, disaient les soldats commandés pour l'expédition : vous avez votre ouvrage tout taillé sous la main ; nous, il faudra grimper pendant plus de deux heures pour trouver le nôtre. » Les troupiers burent ensemble un dernier coup de vin. « Il n'y en aura pas pour longtemps dans la cave, si vous y allez de ce train-là, » dit Antoine qui apportait les bouteilles.— « Sois tranquille, mon Barbet,

dit gravement un Irlandais, des bannis chassés par Cromwell, qui s'étaient engagés en foule dans l'armée piémontaise ; il y en aura bien jusqu'au bout. » — « Ce ne sera peut-être pas bien long, pensa Antoine, ils savent sans doute qu'on va lever les cantonnements. » Et il s'empressa de communiquer à sa femme et à ses frères cette consolante conjecture. Louise le laissa dire, mais elle soupirait tout bas. « Ce n'est pas ainsi que pense Josué ! » se répétait-elle.

Le détachement expéditionnaire était commandé par le comte Christophe de Luserne, qu'on appelait le comte de Rora, parce que son apanage était fixé sur cette seigneurie appartenant à son père. Il avait souvent visité les montagnes, et il conduisit rapidement ses troupes à travers les pentes abruptes du Brouard, montant dans la direction du village désigné.

Janavel était à la porte de sa demeure ; il aperçut les longues files des soldats s'éparpillant sur le flanc de la montagne afin de gravir plus aisément. Il se retourna brusquement ; sa femme était dans la cuisine, préparant le repas. « Marthe, voici l'heure ! » cria-t-il, et sans une autre parole, il décrocha la couleuvrine suspendue au mur, à portée de sa main, et il disparut derrière un repli du terrain. Marthe vint à la porte, la main au-dessus de ses yeux, cherchant à l'apercevoir encore. Lorsqu'elle fut assurée qu'il n'était plus là, elle s'appuya contre le chambranle noirci, et debout, joignant les mains, elle cria à Dieu dans ce moment suprême. Jeanne était sortie comme sa mère au cri d'appel ; elle glissa son bras sous celui de

Marthe et toutes deux gardèrent un instant le silence.

« A l'œuvre maintenant! » dit enfin la mère, et elles rentrèrent dans la chaumière. Dans les creux de rocher, au fond du puits, sous les pierres de l'âtre, on cacha les objets précieux qu'on pouvait espérer de soustraire au pillage. Les bestiaux furent détachés et conduits vers la montagne. « Il en reviendra peut-être quelques-uns! » pensait Marthe. Barthélemy avait été chargé de mener le troupeau sur les hauteurs, il devait ensuite se glisser de gorge en gorge jusqu'au chalet isolé qu'habitait un frère de sa mère. Marthe eût voulu y envoyer ses filles, mais elle ne pouvait les quitter, ou laisser seul le vieux père repris ce matin-là d'un tremblement convulsif qui le rendait incapable de marcher. « Dieu nous gardera, ma mère! » disait Jeanne; Marie pleurait. « Emmène-moi ! » avait-elle dit à Barthélemy. Ce fut dans les bras de sa mère qu'elle alla cacher ses larmes lorsque son frère eut disparu dans la montagne. La mère refoulait les siennes dans son cœur. « J'élève mes yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours! » répétait-elle.

Cependant Janavel montait toujours comme les soldats, mais par un sentier différent; il glissait rapidement sur les pentes abruptes, au-dessus des précipices, entre les rochers, comme si le dessein qui l'animait lui eût prêté des ailes. Il s'arrêtait parfois, mais c'était pour frapper à la porte de quelque chaumière perchée comme un nid d'aigle au flanc de la montagne. Lorsqu'il frappait, un homme sortait de la demeure; on l'attendait; nulle part la voix des femmes pleurant et

suppliant ne se faisait entendre ; les maisons semblaient n'être habitées que par une sentinelle solitaire, seulement quelquefois les accents tremblants d'un vieillard retentissaient dans le grand silence, murmurant quelques paroles d'adieu, et les troupeaux répondaient par leurs meuglements.

Six fois le montagnard fit halte, et jamais son appel ne fut vain; il s'arrêta enfin auprès d'un col si étroit, entre des rochers qui élevaient si abruptement leur cime hardie qu'un homme seul pouvait à peine franchir le défilé. Les paysans se cachèrent derrière les touffes verdoyantes qui enfonçaient leurs racines dans les creux du roc, ils étaient couchés à plat ventre, serrant leurs carabines et comptant les charges de poudre renfermées dans leurs poches de peau. Nul ne parlait, on respirait à peine, on attendait.

Bientôt un bruit de pas se fit entendre, rapide et régulier, et avec les pas, le cliquetis des armes, les murmures des soldats, le commandement bref des officiers. « Attention ! » dit Janavel à voix basse. Parole inutile, chacun de ses compagnons était tout yeux et tout oreilles. L'avant-garde venait de s'engager dans le défilé; six hommes y avançaient, frôlant les rochers à droite et à gauche, ils marchaient à la file ; six coups de fusil retentirent dans la montagne, répétés cent fois par les échos; blessés ou morts, les six soldats sont à terre.

L'officier qui commandait le gros du détachement avait fait presser le pas à ses soldats, mais déjà l'effroi avait gagné l'avant-garde, et le second rang refusait de s'engager dans le défilé fatal ; les soldats qui avaient

suivi leurs camarades d'un premier élan étaient tombés comme eux sous les coups des ennemis invisibles. En vain le commandant s'emporte, ordonne, crie, en vain il tire son épée et se place à la tête de ses troupes ; les décharges continuent, étendant sur le sol cinq ou six des assaillants. Le bataillon fait décidément volte-face, il redescend la pente rapide; les hommes se hâtent, ils courent ; ils croient voir partout des fusils pointés contre eux ; personne n'a aperçu les Vaudois qui défendaient le défilé, mais le comte Christophe rentre au Villar pleurant de rage et suivi d'une poignée de soldats en désordre. « Belle expédition pour le comte de Rora ! » dit sévèrement M. de Saint-Damian lorsque le jeune officier tout confus vint raconter son aventure. « J'aurais voulu y voir le marquis lui-même ! » se disait Christophe en rentrant dans son logis. Il se vengea le lendemain en faisant mettre le feu à la maison qu'il avait habitée.

Les soldats qui s'étaient égarés dans la montagne rentraient peu à peu à leurs cantonnements ; un grand nombre manquaient à l'appel, les uns étaient restés dans le défilé, tombés sous les coups de Janavel et de ses compagnons ; d'autres, éperdus par la terreur, avaient péri dans les précipices. Le détachement parti de la Baudène avait perdu cinq hommes ; ceux qui occupaient la ferme n'avaient pas tant souffert et ils avaient accompli leur œuvre. Les soldats expéditionnaires étaient aussi mécontents qu'effrayés.

Janavel était rentré à Rora. On y vivait en repos, se réjouissant de l'absence de troupes. « Soyez contents,

dit Josué en entrant dans la maison du Barba; les soldats ne viendront pas aujourd'hui jusqu'ici, grâce au Seigneur qui les a arrêtés dans la montagne ; » nul n'attendait l'ennemi, on pressait Josué de questions, il raconta simplement son histoire; tous ses compagnons étaient rentrés dans leurs chaumières désertes. Les femmes et les enfants s'étaient réfugiés à Rora. Marthe et ses filles y attendaient Janavel. Toutes les précautions prises, la vaillante femme avait passé son bras sous celui du vieux père, Jeanne le soutenait de l'autre côté, et on avait pris lentement le chemin du village. Marie marchait en avant, portant dans un panier une jeune couvée dont elle n'avait pas voulu se séparer. Les parents et les enfants avaient trouvé un refuge dans une maison hospitalière. Toutes les chaumières de Rora eussent voulu posséder Janavel.

« C'est une trahison ! disait le Barba ; nous n'avons pas reçu de billets de logement, et par une grâce de Dieu, notre commune a été épargnée dans le cantonnement des troupes. Nous irons demain nous plaindre au marquis. » Et chacun répétait naïvement : « Allons nous plaindre au marquis. » Janavel haussait les épaules.

Pianezza reçut avec bienveillance les délégués de Rora. « Ce n'est point par mon ordre qu'on a voulu attaquer Rora, dit-il. C'est sans doute une horde de brigands, quelques-uns de ces vagabonds irlandais qui infestent nos régiments ; vous m'auriez fait plaisir en les taillant en pièces ; j'aurai soin que de pareilles alertes ne se renouvellent pas. » Les députés sortirent du camp, confiants et satisfaits. Des officiers les accompa-

gnèrent jusqu'aux avant-postes. « On semblait nous surveiller, » disait le Barba qui avait lui-même conduit l'ambassade ; « nous n'aurions pu parler à personne, tant on nous gardait de près. » — « C'était pour nous protéger, disaient les innocents, les officiers ne peuvent pas toujours répondre de leurs soldats. » On dormit en repos à Rora. Aucune nouvelle n'était arrivée de Luserne, de Bobi, de Bubiane, la vie des montagnes crée naturellement l'isolement ; chaque hameau se suffit à lui-même. « Nos frères sont bien empêchés par les troupes qu'ils doivent loger et nourrir, » disait-on dans le village privilégié, et tout en remerciant Dieu, on priait pour ceux qui souffraient.

Janavel était sorti avant le jour, accompagné de quelques habitants de Rora, auxquels il avait communiqué ses craintes ; il retrouva en passant ses amis de la veille. Ils étaient dix-huit, mais douze d'entre eux seulement portaient des fusils et des pistolets ; six jeunes gens n'avaient que des frondes, arme primitive de la montagne. Comme David, ils avaient rempli leur panetière au torrent.

Comme David aussi, ils s'élancèrent au nom de l'Éternel sur l'ennemi qui ne tarda pas à paraître. Les prévisions de Janavel ne l'avaient pas trompé. Toutes les protestations du marquis de Pianezza n'étaient que des mensonges, et la destruction de Rora était résolue. Un nouveau bataillon plus fort que celui de la veille montait par le Cassulet.

C'était là que l'attendait Janavel. Avec le sûr instinct d'un vrai capitaine, il avait deviné la tactique des

assaillants. La petite bande avait été divisée en trois pelotons postés derrière des rochers. A peine les soldats avançaient-ils dans l'étroit passage qu'ils tombèrent comme la veille sous une décharge de mousqueterie, à l'instant suivie d'une grêle de pierres. On criait déjà : « Sauve qui peut! » dans les rangs piémontais, et les hommes reculaient épouvantés. Janavel et ses amis venaient de se démasquer. Sur la pointe des rochers, le pistolet d'une main, l'épée ou le fusil de l'autre, ils couraient de cime en cime comme des chamois, déchargeant leur coup et disparaissant à l'instant derrière un roc, revenant plus loin à la charge pour atteindre un nouvel ennemi ; aussi hardis et aussi intrépides contre les obstacles de la nature qu'au milieu des décharges de mousqueterie. Les soldats croyaient voir autour d'eux une foule armée invulnérable et vengeresse ; déjà ils se débandaient et fuyaient par tous les sentiers de la montagne, mais aujourd'hui Janavel et ses hommes les poursuivaient. Douze soldats étaient tombés dans le défilé ; quarante périrent pendant la fuite. « Nous n'étions que bien peu, » écrivait plus tard Janavel, « quelques fusiliers et six ou sept hommes de fronde, qui ne pouvaient encore se servir de fusils, et nous battîmes l'ennemi ; sans cela nous étions tous perdus. Lorsqu'on se bat à la descente, les pierres des frondes avec dix fusiliers font plus d'effet que vous ne pourriez croire. »

Cette fois, Janavel ne rentra pas à Rora. Christophe de Luserne, comte du lieu, y parut à sa place, envoyé par le marquis de Pianezza ; il fut bien reçu par les

habitants, qui ignoraient la nouvelle tentative dirigée contre eux. Nul des compagnons de Janavel ne l'avait quitté pour revenir au village ; les belles paroles du seigneur endormaient toutes les craintes. Marthe se taisait ; on la regardait comme un oiseau de mauvais augure lorsqu'elle parlait des inquiétudes de son mari. Le vieux père secouait la tête : « Parole de noble et parole de moine valent le vent de la montagne ! » disait-il. La petite Marie était heureuse parmi les enfants de son âge. Jeanne ne quittait pas sa mère.

Cependant le jour terrible approchait. Un régiment tout entier s'ébranla dans la plaine, et monta par tous les chemins vers Rora ; il occupait toutes les positions, s'abattant comme un énorme oiseau de proie sur la paisible vallée. En montant, les soldats incendiaient toutes les maisons sur leur passage, et le butin ralentissait leur marche ; Janavel n'avait pu arrêter leurs pas ; il n'avait fait qu'une recrue, il comptait dix-huit hommes avec lui au défilé de Damasser. Ils crièrent à Dieu, puis ils tirèrent sur les troupes encombrées par les bestiaux, les habits, les outres de vin enlevées dans les chaumières. Le régiment s'arrêta, le passage était dangereux ; on ne voulait pas perdre les dépouilles ; « demain nous reviendrons, » dirent les officiers, eux-mêmes chargés de butin, et posant partout des sentinelles, les troupes reprirent le chemin du Villar. L'ennemi a disparu ; on n'entend plus la fusillade, la grêle de pierres a cessé, les envahisseurs marchent sans défiance, ils se hâtent pour mettre en sûreté les fruits du pillage. Les Irlandais surtout plient sous le fardeau.

Tout à coup une décharge à bout portant fait reculer les plus avancés ; ils tombent et leurs camarades ne cherchent même pas à se défendre. Ils courent, entraînant avec eux les bestiaux mugissants et rebelles qui reconnaissent leurs maîtres ; les quartiers de rochers, les grosses pierres pleuvent sur leurs pas. Janavel et ses compagnons connaissent les chemins secrets de la montagne mieux que leurs ennemis, ils ont devancé les persécuteurs ; ceux-ci veulent avancer, mais les Vaudois sont partout sur eux ; il est imposible de se rallier sur le flanc rugueux de la montagne ; les soldats tombent et ne se relèvent pas ; les troupeaux effrayés leur échappent ; les paquets dont ils sont chargés tombent de leurs épaules ou les entraînent dans les précipices ; ceux qui échappent à grand'peine ont perdu leur butin. Le plateau de *Pian Pra* [1] sur le sommet de la montagne qui sépare Rora du Villar a vu une défaite plus honteuse que les défilés des rochers. Les Vaudois ont reconquis les biens volés à leurs frères. Encore une fois, les troupes de Son Altesse Royale ont échoué dans leur tentative sur Rora.

Les montagnards, haletants, avaient remonté les pentes de la montagne, ils s'étaient réunis sur Pian Pra ; Janavel les arrêta au milieu des élans de leur triomphe. « Rendons grâce ! » dit-il. Tous les Vaudois s'agenouillèrent, le chef avait déposé ses armes, il leva les mains au ciel. « O Dieu ! dit-il, nous te bénissons de nous avoir conservés. Protége nos gens dans ces calamités et

1. Pré uni.

augmente-nous la foi ! » Puis, comme dans les jours de calme, aux réunions des fidèles, ils répètent tous ensemble l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres. Le culte terminé, on rassembla les troupeaux épars, on cacha le butin, et les défenseurs des vallées s'endormirent paisiblement sur le sommet verdoyant de leur montagne. « Ils reviendront demain en grand nombre, avait dit Janavel à ses compagnons, il faut prendre des forces pour les bien recevoir. »

Cette fois, le bruit de la fusillade avait retenti jusqu'à Rora. Les fugitifs des maisons incendiées avaient porté l'alarme dans le village ; plus d'une famille fuyait déjà vers les hauteurs du Friouland ; le Barba avait rassemblé autour de lui les vieillards et les femmes effrayées, on pleurait et on priait. Un certain nombre d'hommes avaient saisi leurs fusils et étaient partis pour rejoindre Janavel dans la montagne. Marthe les encourageait. « Elle est comme une colonne dans la maison de Dieu, » disaient les femmes de Rora, et elles se pressaient autour d'elle, cherchant une force nouvelle dans la foi sereine de la compagne de Josué Janavel. Seulement les plus jeunes, les plus impatientes s'irritaient parfois de ne pouvoir lui arracher une seule parole de confiance terrestre. « L'Éternel est notre forteresse ! répétait-elle. — Mais votre mari combat dans la montagne ! Il a déjà repoussé l'ennemi ! » Elle souriait tristement : « Demain le marquis enverra de nouvelles troupes, les jours se succéderont ; une poignée d'hommes ne saurait arrêter longtemps une armée et la désolation fondra sur nous comme sur nos frères. »

Un faible écho des massacres des plaines et de la vallée commençait à monter jusqu'à Rora. « Dieu est tout-puissant ! » disait enfin Marthe, et elle s'appuyait sans crainte au milieu du naufrage sur le Rocher des siècles. « Le jour viendra pour son triomphe ! » On l'écoutait en silence. Nul ne courait plus de dangers, nul n'avait risqué davantage qu'elle et les siens pour rester fidèles à la foi des ancêtres et à la sainte parole de Dieu.

CHAPITRE V.

Un grand mouvement régnait parmi les troupes cantonnées dans la vallée de Luserne, au milieu des maisons en ruines noircies par les flammes, et des champs ravagés par les pas des hommes et des chevaux. Le marquis de Pianezza avait convoqué le ban et l'arrière-ban de son armée. Dans la plaine et dans la plupart des vallées, son œuvre était accomplie ; les campagnes étaient désertes ; les malheureux qui revenaient errer autour des décombres succombaient tous les jours à la douleur ou à la faim, lorsqu'ils ne tombaient pas sous le sabre ; des détachements nombreux parcouraient en tous sens le pays. Un raffinement de tortures attendait même souvent ceux qui avaient pu échapper au premier massacre ; lorsqu'ils tombaient aux mains des bourreaux, ceux-ci étaient de loisir.

Jacques et David Prins, de la ferme de Baudène, furent ainsi écorchés vifs jusqu'à la moitié du corps, puis on les laissa mourir lentement à force de souffrance ; leurs femmes avaient été poignardées sous leurs yeux. « Abjurez ! abjurez ! » criait-on aux femmes

comme aux maris. Les victimes secouaient la tête. Un mot aurait suffi pour échapper au supplice, quitte à se rétracter plus tard ; les ancêtres avaient souvent consenti autrefois à assister à la messe ; mais une lumière plus pure s'était levée sur les vallées, avec le grand jour de la Réformation ; les consciences étaient devenues plus délicates et on mourait sous les tortures plutôt que de mentir à Dieu et aux hommes. Louise et Antoine Prins avaient été brûlés vifs sur leur foyer désolé, pendant que les soldats lançaient en l'air leurs enfants pour les recevoir sur les piques. La ferme de la Baudène n'était plus qu'un amas de ruines.

Toutes les forces de l'armée piémontaise avaient échoué devant la constance des victimes ; mais si les Vaudois ne s'étaient pas rétractés, ils étaient morts ou fugitifs ; le marquis de Pianezza triomphait. Seul, le Villar conservait un certain nombre de nombre de maisons intactes ; quelques habitants, épouvantés par le sort qui avait atteint la riche et heureuse famille de la Baudène, avaient consenti à aller à la messe, on chantait victoire autour des nouveaux chrétiens, comme on les appelait; mais tant de succès, tant de ruines, tant de sang, tant de cris d'angoisse ne satisfaisaient pas encore la passion militaire de Pianezza et la passion religieuse de ceux qui le poussaient. Rora subsistait encore et Janavel défendait encore les défilés de la montagne. C'était contre un petit village et contre une poignée de paysans qu'on réunissait à grands frais des forces si considérables. Les régiments de Bubiane, de Barges et de Cavour avaient été appelés :

dix mille hommes suffiront peut-être à s'emparer de Rora.

Le premier capitaine commandant le régiment de Grancey n'était plus là cependant ; le seigneur du Petit-bourg avait reculé devant le métier de bourreau imposé aux troupes françaises. « J'ai été témoin de plusieurs grandes violences et extrêmes cruautés, exercées sur toute sorte d'âge, de sexe et de conditions..., j'ai vu l'ordre qu'il fallait tout tuer, » écrivait quelques mois plus tard le brave capitaine, « tellement que je nie formellement et proteste devant Dieu, que rien des cruautés que dessus, n'a été exécuté par mon ordre ; au contraire, voyant que je n'y pouvais apporter aucun remède, je fus contraint de me retirer et d'abandonner la conduite du régiment pour n'assister à de si mauvaises actions. »

Un autre avait pris la place du capitaine du Petit-bourg, moins scrupuleux et moins humain que lui. Rora allait être écrasé. Le comte Mario de Bagnol, tout fier de la gloire qu'il s'était acquise au massacre de Bobi, avait résolu de devancer l'appel et de triompher seul des *bandits*, nom qu'on donnait dans l'armée piémontaise à Janavel et à ses compagnons. Il partit en avant avec ses mousquetaires. Trois compagnies de troupes régulières, une de volontaires et de bannis, reçus en grâce pour cette pieuse guerre, une cinquième des Irlandais chassés par les rudes soldats de Cromwell, formaient le détachement. On avait promis aux proscrits irlandais de riches dotations sur les terres dépeuplées des vallées. C'était la fortune qu'il s'agissait de conquérir, on marchait gaiement à la victoire.

Deux bataillons montaient à la fois, à droite et à gauche du vallon de Rora, enveloppant ainsi les rochers de Raumer où Janavel s'était de nouveau retranché. Il comptait autour de lui quarante combattants qui allaient être pris au piége, assaillis tout d'un coup par devant et par derrière. Le comte de Bagnol riait déjà avec ses lieutenants : « Nous les tenons, » disaient-ils.

Janavel s'était soulevé sur l'herbe de sa couche, et du premier coup d'œil il avait compris le danger ; il ne s'agissait plus d'attendre, de se cacher, de viser l'ennemi à l'abri d'un rocher : « *Alla Broua!* (au sommet!) crie-t-il à ses compagnons, là-haut! là-haut est la victoire! » Et faisant volte-face, il abandonne le front du capitaine Mario qui s'avançait déjà en dessous du poste de rochers; il fait feu sur le détachement supérieur qui se déployait au repli de la montagne. Les soldats répondent aux coups des Vaudois, mais les paysans se sont jetés à plat ventre, et les balles passent au-dessus de leur tête; ils se relèvent avec la rapidité de l'éclair avant que la fumée des décharges se soit dissipée, et, l'épée à la main, ils s'ouvrent un passage au travers des ennemis. Un moment de plus et ils sont tous arrivés au sommet, adossés aux rochers, leurs armes sont rechargées, les montagnards regardent les soldats qui escaladent péniblement les pentes escarpées et les chemins pierreux ; ils attendent que les deux détachements se soient rejoints.

Ils tirent enfin, et à chaque décharge ils voient tomber leurs persécuteurs; nul ne peut les approcher, car la mort est au bout de leur carabine et des rochers

inaccessibles les protégent par derrière; ils tiennent en échec tous les soldats, formant autour d'eux un cercle magique comme les enchanteurs du temps passé. Dieu cache sous sa main ceux qui le servent; aucun des Vaudois n'est atteint. Les troupes se lassent et s'effrayent, elles commencent à plier ; bientôt le désordre se met dans les rangs; les Vaudois veulent poursuivre les fuyards. « Mieux que cela! s'écrie Janavel, il faut les anéantir! » Il bondit dans les sentiers des rochers impraticables pour tout autre qu'un enfant des montagnes; ses compagnons le suivent et, au défilé de Pierro Capello, les soldats débandés retrouvent leur infatigable ennemi. Ils tombent en foule sous les quartiers de roc ou les balles des Vaudois. Le comte de Bagnol lui-même roule dans un précipice, d'où ses soldats le tirent à grand'peine brisé et haletant pour mourir à Luserne quelques jours plus tard.

C'en était trop. Depuis quinze jours déjà Janavel et ses amis défiaient les armées de Son Altesse Royale secondées par des soldats français. Trois mille hommes partirent de Bagnol, trois mille du Villar, quatre mille de Luserne, tous s'avancèrent vers Rora. Les *bandits* défirent le premier détachement, mais les deux corps de troupes partis de Bagnol et de Luserne avaient enveloppé les cinquante maisons du petit village, et les cris des victimes répondaient à la fusillade que leurs défenseurs faisaient encore retentir dans la montagne. Les gémissements s'éteignirent peu à peu; les tortures et la mort montant de la plaine à travers les riches vallées avaient à son tour atteint l'infortunée Rora. Le soir,

Janavel n'avait plus rien à défendre, il ne lui restait que la patrie bien-aimée et le nom du Dieu fort.

Le marquis de Pianezza écrivit lui-même au chef des bandits. Janavel était redescendu avec les siens jusque dans la vallée de Luserne, ce fut là qu'on lui apporta la lettre du commandant piémontais. « Au capitaine Janavel. Votre femme et vos filles sont entre mes mains; elles ont été faites prisonnières à Rora, je vous exhorte pour la dernière fois à abjurer votre hérésie, ce qui est le seul moyen de vous faire pardonner votre rébellion contre l'autorité de Son Altesse Royale et de sauver la vie à votre femme et à vos filles qui seront brûlées vivantes si vous ne vous rendez. Si vous persistez à faire l'opiniâtre, sans me donner la peine d'envoyer des troupes contre vous, je mettrai votre tête à prix pour une telle somme que, eussiez-vous le diable au corps, il faudra que vous me soyez livré mort ou vif, et si vous tombez vivant entre mes mains, vous pouvez vous attendre à ce qu'il n'y aura pas de tourments si cruels qui ne vous soient infligés. Cet avis est pour votre gouverne, songez à en faire votre profit. »

La lettre avait été remise à Janavel devant ses compagnons; tous le regardaient appuyés sur leurs armes, curieux de savoir ce que demandait le marquis. Josué avait lu le billet lentement, comme un homme qui pèse dans son esprit les conditions qu'on lui offre. Sans s'émouvoir davantage, il le relut tout haut à ses amis. Chacun se taisait, attendant qu'il parlât; lui seul était en cause; c'était à lui qu'on offrait la vie de sa famille au prix d'une abjuration. Parmi les compagnons de Josué,

les uns avaient mis leurs femmes et leurs enfants en sûreté avant de se joindre à lui, d'autres avaient vu massacrer les leurs et avaient échappé par miracle ; les hommes venus de Rora savaient presque tous la mort de toute leur famille assassinée dans leur maison ; Jacob Prins, seul reste de la prospérité passée de la Baudène, cherchait à lire dans les yeux de son beau-frère. « Non! » dit enfin tout haut Janavel, comme il avait répondu naguère aux perfides avances de l'ennemi, et cherchant dans sa carnassière son écritoire de corne, il déchira la feuille blanche de la lettre du marquis, écrivant à grand'-peine sur son genou :

« Il n'y a pas de tourment si cruel que je ne préfère à l'abjuration de ma foi, et vos menaces, loin de m'en détourner, m'y fortifient encore davantage. Quant à ma femme et à mes filles, elles savent si elles me sont chères, mais Dieu est seul le maître de leur vie, et si vous faites périr leur corps, Dieu sauvera leur âme. Puisse-t-il recevoir en sa grâce ces âmes chéries ainsi que la mienne, s'il arrive que je tombe entre vos mains ! »

Deux jours après, la tête de Janavel était mise à prix, et on publiait à son de trompe dans toutes les vallées, surtout dans les villages qui abritaient encore quelques *catholicisés*, que trois cents ducats seraient payés comptant à qui amènerait le *Bandit* appelé Josué Janavel, mort ou vif, au quartier général du marquis de Pianezza. Les malheureux qui avaient cédé à la crainte des tortures souriaient amèrement dans leur humiliation. « Vendre Janavel! disaient-ils, plutôt être brûlés à petit

feu! » Le héros montagnard ne redoutait rien de la part de ses frères, même tombés.

Cependant la nuit avait enveloppé l'enceinte de rochers où s'étaient cantonnés Janavel et ses compagnons. Le capitaine, comme l'appelaient amis et ennemis, était adossé à un fragment de roc, la tête entre ses mains. Tout dormait autour de lui, seul il n'avait pas fermé les yeux ; une douleur poignante chassait le sommeil. Que faisaient à cette heure sa femme et ses filles? Le marquis avait reçu sa réponse. Les bien-aimées se préparaient-elles à mourir? Le bûcher se dressait-il déjà pour elles? Avaient-elles su qu'il avait tenu leur vie entre ses mains? Jacob Prins, étendu aux pieds de son beau-frère, se souleva péniblement sur sa dure couche ; à travers son sommeil, il avait cru entendre le nom de *Marthe!* murmuré dans une suprême angoisse, mais Janavel n'avait pas bougé, on n'apercevait pas son visage. Jacob se laissa retomber sur son lit de rochers, il s'endormit de nouveau. Dieu veillait seul avec son serviteur.

Aux premiers feux de l'aurore teignant d'une nuance rosée les cimes des montagnes, Janavel mit la main sur l'épaule de Jacob. « J'ai pensé toute la nuit, dit-il, comme le jeune homme se relevait sur son séant et le regardait avec des yeux encore appesantis par le sommeil, ils n'ont pris ni mon père, ni mon fils. Ils disent seulement : « votre femme et vos filles. » J'avais dit à Martha de les faire partir pour la montagne, j'y vais voir. Si Barthélemy est là, je l'emporterai en Pragéla; il faut sauver quelqu'un si Dieu le permet. Mon père est

trop vieux, il ne saurait nous suivre... » Et le fier montagnard, dont l'inébranlable courage avait voué à la mort femme et enfants plutôt que de renier son Dieu, s'arrêta un instant, trop ému pour parler, à la pensée du vieillard abandonné seul aux recherches des persécuteurs. Il reprit bientôt :

« Je reviendrai ; seulement le temps de mettre l'enfant en sûreté chez nos frères de France. Le chemin n'est pas long par Pramol ; si quelqu'un veut me suivre, qu'il vienne ; convenons du lieu où nous nous retrouverons. »

Quelques voix s'élevèrent : « Nous irons partout avec toi ; » d'autres fixèrent l'endroit du rendez-vous. Jacob Prins n'avait pas parlé, il releva sa carabine et celle de son beau-frère, tendant l'arme à Janavel : « Allons, » dit-il, et comme Josué semblait hésiter : « Mon fils, à moi, a été brûlé dans son berceau, dit le jeune homme d'une voix creuse. A cette heure, ne pensons qu'à sauver le tien. »

On partit ; Janavel, toujours en avant, dirigeait sa petite troupe par les sentiers les plus abrupts, les défilés les plus étroits, les rochers les plus escarpés. « Ils ne viendront pas là ! » disaient les montagnards. On passait à côté des maisons incendiées, on rencontrait encore des cadavres à demi dévorés par les vautours, mais la solitude était profonde, il ne restait pas un être vivant au flanc des montagnes. On arriva enfin au chalet hospitalier, perché sur une crête trop élevée pour l'atteinte des persécuteurs. Barthélemy était là, bien portant et joyeux de revoir son père, mais le vieux

Janavel n'y était jamais venu. « Il est resté avec ma mère et mes sœurs, il ne pouvait marcher, » répondit l'enfant aux questions empressées de Josué. « Et on ne me parle pas de lui, » pensait le capitaine. Deux larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent sur ses joues hâlées : « Mon père est mort ! » dit-il à haute voix comme s'il venait d'apprendre sûrement la fatale nouvelle. « Dieu l'a reçu en sa gloire : il avait beaucoup souffert ! » Et prenant son fils par la main il partit.

CHAPITRE VI.

Pendant que Janavel traversait les neiges des Alpes, emportant son fils dans un lieu de refuge, sa femme et ses filles étaient en prison à Luserne, où le marquis de Pianezza tenait encore son quartier général. Elles n'avaient pas été maltraitées au premier abord : on les regardait comme des otages, puisqu'on comptait se servir d'elles pour obtenir la soumission de Janavel, mais Marthe ne se faisait pas d'illusion sur le sort qui leur était réservé. L'idée de l'abjuration de son mari ne lui venait pas, ne pouvait pas lui venir à l'esprit ; elle n'avait pas songé davantage qu'il fût possible à Janavel de renoncer à sa patriotique entreprise. Souvent, dans le calme comparatif où ils avaient vécu depuis leur mariage, Josué contemplant les montagnes, avait dit à sa femme : « Nos pères se sont fourvoyés toutes les fois qu'ils se sont soumis sans résistance aux cruautés inspirées par les moines ; ils se sont laissé égorger comme des agneaux, il fallait résister comme des hommes. Vingt fusiliers résolus tiendraient ici un régiment en échec pendant bien des jours. »

Marthe sourit donc avec dédain lorsqu'un de ces moines que Janavel redoutait si fort vint dans sa prison pour lui annoncer que le capitaine des bandits s'était réconcilié avec l'Église : « Faites comme lui, dit-il, abjurez vos erreurs, vous serez rendue à la liberté ainsi que vos filles, et vous jouirez de toutes les faveurs de Son Altesse. »

Marthe ne daigna même pas nier l'abjuration de son mari. « Montrez-moi mes erreurs, dit-elle simplement, je ne saurais y renoncer sans être convaincue. »

Et comme le moine commençait à développer sa thèse : « Par les Écritures, dit Marthe toujours avec le même calme; la Parole de Dieu a seule puissance sur mon âme ! »

« *Guai agli Barbetti !* » marmotta le moine entre ses dents, et il sortit sans pousser plus loin son œuvre de conversion. Une heure plus tard, les geôliers venaient prendre la mère et les filles. Elles traversèrent de longs corridors sombres, enfin on les fit entrer dans une petite salle voûtée, les geôliers découvrirent tout à coup les instruments de torture étalés sur les pavés humides : « Voilà le chevalet, dirent-ils, voilà la botte et voilà les poucettes; » ils faisaient grincer les poulies et tourner les écrous. Marie, pâle comme la mort, se pressait contre sa mère, Jeanne à genoux tendait les bras au ciel. « C'est seulement pour vous faire voir ce qui vous attend, si vous êtes opiniâtres, » dit l'un des sbires, et il entraîna les prisonnières jusqu'à leur cachot. « Vous serez brûlées, répétaient les geôliers, et vous irez en enfer; le capitaine des bandits pouvait vous délivrer, il ne l'a

pas voulu; quand il sera en nos mains, comme nous lui ferons payer son hérésie avant de l'envoyer rejoindre son patron, le grand diable Lucifer ! »

Marthe se tourna vers ses filles, un éclair de joie dans les yeux. « Vous voyez! » dit-elle. De tout ce qu'elle avait entendu, une seule chose avait pénétré dans son âme, son mari était libre encore, il combattait encore; elle était heureuse en entrant dans l'horrible cachot qui lui était réservé, elle n'avait qu'une crainte, celle d'être séparée de ses filles ; lorsqu'elle les vit poussées avant elle sous l'étroite porte, elle entonna à voix basse un cantique d'action de grâces. Jeanne, surprise d'abord, joignit bientôt sa voix à celle de sa mère; le chant pieux s'élevait grave et pur dans l'atmosphère pesante de la prison. Marie seule, assise sur un tas de paille, ne chantait pas, elle pleurait. Lorsque sa mère la chercha des yeux, l'enfant vint se jeter dans ses bras : « J'ai peur, » murmurait-elle.

Marthe aussi avait peur; une grande terreur venait de traverser son âme, aux paroles de la pauvre petite; elle ne redoutait rien pour elle-même, mais elle redoutait la faiblesse de corps et d'âme qu'elle avait toujours reconnue chez Marie; elle craignait que la jeune fille ne succombât sous les terribles épreuves qui se dressaient devant elle : Marthe n'avait pas craint un seul instant une faiblesse de son mari, quand même la vie et la liberté de tous en étaient le prix; elle était sûre de Jeanne comme d'elle-même, mais Marie! « Si elle allait perdre son âme pour sauver son corps? » pensait la mère en enveloppant de ses bras la frêle enfant qui tremblait et

gémissait dans le sommeil d'épuisement qui l'avait accablée. Jeanne s'était assoupie aussi, assise à terre, la tête appuyée contre les genoux de sa mère. Toute la nuit, Marthe veilla ainsi entre ses deux enfants, dans le sombre cachot de la prison de Luserne, comme Janavel avait veillé sur la montagne entre ses compagnons endormis. Les prières du mari et de la femme se rencontraient devant Dieu.

Les faibles lueurs du jour commençaient à pénétrer dans l'étroit réduit ; les cruelles passions des hommes ne pouvaient arrêter le rayon de soleil qui réjouissait le cœur de la prisonnière ; elle avait dégagé une de ses mains, et cherchait dans son sein l'Évangile aux fins caractères qu'elle y avait caché. « Quand Marie s'éveillera, nous ferons la prière, » pensait-elle, et elle feuilletait le précieux volume, puisant des consolations à chaque ligne qui tombait sous ses yeux. Elle arriva ainsi jusqu'à la dédicace de la traduction du saint Livre envoyée par l'Église des vallées à sa sœur l'Église de France : « Le pauvre peuple qui te fait ce présent, disait-elle, en faisant allusion aux nombreux disciples de Pierre Valdo naguères réfugiés dans les montagnes, fut deschassé et banni de ta compagnie, il y a trois siècles. C'est le vrai peuple de patience, lequel en foi, espoir et charité a silencieusement vaincu tous les assauts et efforts que l'on a pu faire à l'encontre de lui. » — « Le peuple de patience vaincra encore cette fois, se disait Marthe, il vaincra toujours, le Maître l'a dit : « Vous « aurez de l'angoisse au monde, mais prenez courage, « j'ai vaincu le monde ! »

Le sentiment de l'angoisse présente avait tout à coup envahi le cœur de la courageuse femme, elle baissa la tête pour retenir ses pleurs, mais ses yeux se voilaient de larmes malgré elle, et elle lisait à peine la réponse de l'Église de France envoyée dans les vallées par le synode de Briançon en 1620. « C'est le peuple de joyeuse affection et de constant courage, » disaient les réformés français si souvent persécutés depuis un siècle, mais qui attendaient encore leur grande tribulation, « son nom est le petit troupeau, son règne n'est pas de ce monde, sa devise est « piété et contentement, » c'est une Église qui a combattu. »

Les larmes qui coulaient des yeux de Marthe tombaient sur le visage de Marie, elle s'agitait dans son sommeil et se réveilla bientôt. Elle s'assit sur son séant, les joues rouges, les prunelles dilatées; elle tendait les bras en avant, puis ramenait ses mains sur ses yeux comme pour échapper à un spectacle horrible.

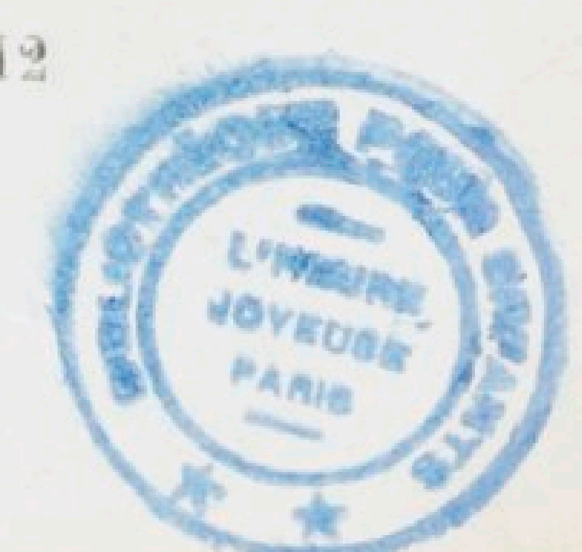
« Ma mère, cache-moi, je ne veux plus voir le grand-père! Ils l'ont dépouillé de tous ses habits, il est nu, il a froid, il tremble encore plus que de coutume, ils le traînent sur les pierres, ils l'ont attaché, il a la tête entre les jambes, ils vont le tuer! oh! le précipice! » Et l'enfant se rejetait violemment contre le sein de sa mère palpitante d'effroi et d'horreur.

Marthe frémissait aussi; ses mains caressaient les cheveux de sa fille, elle la couvrait de baisers, mais son cri de douleur avait réveillé les visions sinistres qui avaient poursuivi la mère pendant les veilles de la nuit. Elle aussi avait revu les bourreaux entraînant le vieux

père, elle croyait entendre encore la ferme réponse du vieillard; on lui criait : « Sauve ta vie, tu ne veux donc pas la vie? — Je veux la vie éternelle! » disait-il. Instinctivement, elle cherchait à boucher ses oreilles au bruit lugubre du corps roulant de rocher en rocher jusque dans l'abîme. En vain! elle entendait les cris des femmes expirantes au milieu des tortures du corps et de l'âme, les gémissements des enfants jetés dans les flammes qui consumaient le toit paternel, les supplications des mères qui faisaient encore un rempart de leurs corps pour leurs nouveau-nés. « C'est fini pour celles-là! » se disait-elle, presque avec envie, et elle serrait contre son cœur l'enfant égarée. « Que je tombe entre les mains du Dieu fort! » murmurait la mère en sentant les mains brûlantes de la jeune fille.

La porte du cachot s'ouvrit lentement. Deux hommes entrèrent poussés par les geôliers; Marthe s'était levée, tenant toujours Marie dans ses bras; elle avait reconnu deux Barbas, ministres des Églises de la plaine, Pierre Gros et François Aghit. Elle les avait vus dans une réunion des frères à l'époque des synodes. Pourquoi les persécuteurs réunissaient-ils les victimes? Voulaient-ils les exterminer du même coup? Marthe attendait.

Les geôliers frappaient par derrière les deux Barbas. « Pourquoi êtes-vous venus ici? disaient-ils, parlez donc. » Les hommes baissaient la tête et ne répondaient pas. Enfin, ne pouvant résister davantage, François Aghit murmura faiblement : « Nous avons abjuré nos erreurs, nous nous repentons de les avoir enseignées à nos frères, et nous venons vous engager à vous



réconcilier comme nous à la sainte Église... » La voix s'éteignit, Pierre Gros n'avait pas parlé.

Marthe s'était redressée sous son fardeau; un suprême mépris brillait dans ses yeux et comprimait ses lèvres. Elle ne dit pas une parole, elle ne daigna pas répondre, mais elle avait levé la main et elle montrait la porte. Les deux renégats reculaient involontairement. L'enfant couchée à demi dans les bras de sa mère s'était relevée; elle fixait ses yeux étincelants sur les hommes qu'elle avait vus respectés et honorés de tous leurs frères. Elle frissonna comme si un vent d'hiver était venu glacer la moelle de ses os. « Ils ont crucifié de nouveau le Seigneur de gloire! » répétait-elle, pétrifiée d'horreur. L'écho des terribles paroles de saint Paul retentissait encore sous les voûtes sombres que les deux malheureux, poussant à leur tour les geôliers, sortaient précipitamment du cachot. Ils allaient retrouver la liberté, revoir le soleil et la montagne, mais ils emportaient dans leur conscience le regard de la mère et la voix de l'enfant comme une épée qui ne devait point leur laisser de repos jusqu'au jour où repentants, humiliés, mais joyeux, ils seraient admis de nouveau à la communion de leurs frères avant de partager avec eux les douleurs de l'exil.

Marthe s'était affaissée sur le sol humide; le poids de l'enfant qu'elle portait était tout à coup devenu plus lourd, la tête blonde pendait sans force, les yeux bleus étaient fermés. Jeanne, à genoux auprès de sa sœur, cherchait à réchauffer ses mains froides, elle soufflait sur ses lèvres glacées, elle couvrait de baisers le front

et les joues pâles, mais à travers tous ses efforts une immense terreur s'emparait peu à peu de son âme. Elle n'osait pas regarder sa mère de peur de l'effrayer, enfin elle leva les yeux sur ce visage où elle avait coutume de chercher toujours force et consolation. Ce qu'elle vit confirma ses plus horribles craintes.

Marthe pressait sa fille contre son cœur, mais ses yeux étaient tournés vers le ciel. Elle ne cherchait pas à ranimer l'enfant, une teinte grisâtre avait tout à coup transformé ses traits qui semblaient taillés dans le roc des montagnes, mais le regard rayonnait d'un céleste éclat. « Sauvée, sauvée ! » murmurait elle.

Jeanne frémit, elle cessa de baiser les petites mains qui devenaient toujours plus froides sous son étreinte, elle cacha son visage dans la robe flottante de Marie, et elle pleura ; sa mère ne pleurait pas. « La vue des traîtres a achevé l'œuvre du massacre, disait-elle à Dieu, elle n'a pu supporter le spectacle de la terre et tu l'as reprise à toi, sans torture, sans bûcher, sans faiblesse. Gloire soit à ton saint nom ! »

L'alléluia qui montait du cachot de Luserne alla droit comme un chant de triomphe devant le trône de l'Éternel.

CHAPITRE VII.

Janavel était revenu; il avait retrouvé ses compagnons, aussi fidèles et plus nombreux; il n'avait plus rien à défendre, il commença à attaquer. Il avait tenté un coup hardi sur le village catholique de Lusernette ; des troupes nombreuses qui y tenaient garnison l'avaient obligé de se replier, mais nul n'avait osé le poursuivre dans sa retraite. L'effroi gagnait toutes les villes et les villages catholiques ; partout on demandait des soldats et on élevait des remparts ; les combattants se multipliaient chaque jour; les huguenots français venaient soutenir leurs frères, ils désertaient des régiments français cantonnés dans le Dauphiné pour passer secrètement dans les vallées. Un corps nombreux de Vaudois bannis des communes de Bubiane et d'Angrogne venait de repasser les Alpes, empressé de reconquérir la patrie ; le capitaine Jahier, originaire de Pramol, s'était mis à leur tête. Il établit hardiment son quartier dans la vallée d'Angrogne et fit dire à Janavel de venir le rejoindre.

Les deux chefs opérèrent leur jonction le 27 mai,

puis ils se mirent à parcourir le pays, ravageant et livrant aux flammes les villages catholiques, mais ne mettant à mort que les soldats. Les persécutés poursuivaient maintenant une œuvre de vengeance; en combattant pour la liberté de la patrie, ils faisaient expier à leurs prisonniers le massacre des femmes et des enfants. La cruauté avait engendré la colère et la violence jusque dans les cœurs soumis des Vaudois.

Les catholiques et les *catholicisés* étaient plongés dans l'effroi, on s'avertissait du haut des clochers lorsque les terribles bandes apparaissaient à l'horizon. En vain la tête de tous les chefs était mise à prix, ils combattaient chaque jour, aussi infatigables qu'ils étaient prudents et hardis. Plus de six cents hommes formés en quatre compagnies parcouraient maintenant en ennemis les campagnes qu'ils cultivaient naguère. « C'est notre bien que nous reprenons, » disaient-ils quand ils ramenaient dans leur quartier du Verné, au-dessus d'Angrogne, les troupeaux qu'ils avaient enlevés dans la plaine. Les capitaines faisaient chaque jour la prière en tête de leurs bataillons, avant de marcher au combat. « Ce sont des démons, » disait cependant le marquis de Pianezza.

Les paysans transformés en soldats luttaient par les armes pour la défense de leurs vallées chéries ; les femmes et les enfants qui avaient échappé au massacre mouraient en priant sous les tortures secrètes des prisons ou sur les bûchers ; les bannis réfugiés dans les vallées françaises jeûnaient, pleuraient et priaient, criant à Dieu nuit et jour ; le modérateur de la Table

vaudoise, le Barba Léger, avait mis au service de la même cause ses facultés intellectuelles, son éloquence et son ardente passion. Réfugié en France après les premiers moments de l'attaque sur les vallées, il avait exposé à Mazarin l'horrible situation de ses frères. Le cardinal n'était pas cruel, encore moins fanatique; il répondit par un refus aux instances de la duchesse de Savoie, Christine de France, qui lui demandait d'interdire aux Vaudois fugitifs l'entrée des vallées françaises; il ne voulut pas davantage lui promettre de les interner à trois jours de marche des frontières du Piémont. Lorsqu'il défendit enfin aux huguenots français d'aller rejoindre les braves gens qui combattaient dans les vallées, un grand nombre avait déjà franchi les Alpes. La duchesse était indignée de l'apathie de Mazarin. « Un prince de l'Église! » disait-elle.

Ce n'était pas cependant sur Mazarin et sur la France que comptait l'habile Modérateur; il savait que c'était aux sympathies des peuples protestants qu'il fallait faire appel. En Suisse, en Hollande, l'opinion publique s'était émue aux accents pathétiques des lettres de Léger. Des jeûnes et des prières avaient été ordonnés partout en faveur des Vaudois persécutés; partout on faisait des quêtes pour les soulager, et les envoyés des cantons réformés comme ceux des États généraux des Provinces unies et du roi de Suède avaient été chargés de faire des remontrances à la cour de Savoie. « Cette affaire fait grand bruit en Suisse aussi bien qu'en France et en Allemagne, » écrivait l'ambassadeur sarde, Alexandre de la Borde, à la duchesse Christine : « Votre Altesse

fera telle considération qu'elle jugera à propos dans une conjoncture où les armes communes peuvent être employées plus utilement ailleurs. Cette guerre ne peut avoir été conseillée que par des amis de l'Espagne pour détourner les armes de Son Altesse Royale du Milanais. » La persécution était devenue une guerre, grâce au courage inattendu des persécutés.

Il fallait un chef à la lutte diplomatique comme à la défense par les armes ; Léger le comprit. La valeur de Janavel et de Jahier tenait en échec les persécuteurs dans la montagne ; ce fut à Cromwell, au Protecteur de la république protestante d'Angleterre, que le modérateur de la Table vaudoise demanda le sérieux appui dont il avait besoin. Bien des voix s'étaient déjà élevées en faveur des Vaudois. Cromwell seul fit de leur salut une affaire d'État. Par son ordre, Milton, alors secrétaire latin du conseil d'État, écrivit à tous les gouvernements protestants comme à ceux qui toléraient les protestants dans leurs territoires ; les lettres étaient éloquentes et résolues : « Nous déclarons que nous sommes prêts à faire cause commune avec nos frères et alliés de la foi réformée, » écrivait Milton aux États de Hollande, « et à délibérer sur les moyens les plus efficaces de consoler et sauver ce peuple si cruellement opprimé. » — « Il m'a été rapporté, faisait dire le Protecteur à Louis XIV, mais je ne suis pas encore certain du fait, que ce massacre a été exécuté par vos propres soldats, conjointement avec ceux du duc de Savoie. » Louis XIV nia toute participation ; il n'avait donné en ce sens aucun ordre ; le maréchal de Grancey qui commandait

à Modène les troupes du roi était rentré en France avant le massacre. « Je reconnais fort bien, dit-il plus tard à Léger, qu'on voulait se servir de moi pour vous couper à tous la gorge et puis me faire trancher la tête à moi-même. » Aucun des colonels qui avaient permis à leurs régiments de tremper dans le massacre des Vaudois n'eut la tête tranchée en revenant en France, mais tout le monde se lavait les mains du crime consommé dans les vallées vaudoises. Si l'on avait abusé par surprise des armes françaises, personne n'en voulait assumer la responsabilité.

L'envoyé du Protecteur, Samuel Morland, venait d'en obtenir l'assurance du roi lui-même. « Il n'y avait pas d'apparence, écrivait Louis XIV à Cromwell, que le soupçon pût tomber dans l'esprit d'aucune personne éclairée, que j'eusse voulu contribuer au châtiment de quelques sujets du duc de Savoie faisant profession de la religion prétendue réformée que je tolère dans mon royaume, pendant que je donne tant de marques de ma bonne volonté à mes sujets de la même créance, et que j'ai tant sujet de me louer de leur fidélité et zèle à mon service. » Ainsi parlait Louis XIV en 1655.

Morland ne se contenta pas des promesses du roi et du cardinal Mazarin ; sa mission allait plus loin et plus droit au but ; il poursuivit la cour de Savoie à Rivoli comme il avait été chercher Louis XIV à la Fère, et malgré la répugnance de Charles-Emmanuel et de sa mère, il obtint une audience publique le 21 juin. Il était temps que les puissances étrangères vinssent en aide aux Vaudois exilés et aux Vaudois qui combattaient

encore. Jahier avait été tué le 15 juin, lors d'une grande affaire dans la vallée d'Angrogne où Janavel avait été grièvement blessé. La lutte continuait néanmoins, acharnée et tenace; des lieutenants s'étaient formés sous les chefs disparus; des officiers français et suisses, attirés par la commune foi, avaient mis leurs épées et leur expérience au service des persécutés, mais tout en se soutenant dans leurs montagnes, les courageux défenseurs de la liberté vaudoise n'avaient et ne pouvaient avoir d'autre espoir que de donner le temps à leurs frères, partout répandus en Europe, de peser en leur faveur auprès du pouvoir oppresseur.

Morland parla hardiment devant la cour réunie; les instigateurs de la persécution étaient là, les ecclésiastiques et les militaires : « Il y a à la cour quelques personnes puissantes qui, par zèle ardent pour la religion catholique, présentent toutes choses au prince sous le plus mauvais aspect. Je vous engage à ne pas jeter de l'huile sur le feu, » avait dit au jeune envoyé du Protecteur l'habile ambassadeur de France, M. Servien.

Morland ne se conforma qu'à demi aux conseils de son prudent collègue. Il parlait en latin, et son discours rude et fier, empreint d'une sympathie passionnée pour les malheureux Vaudois, résonnait étrangement aux oreilles de Christine et de ses affidés.

« Le Sérénissime Protecteur vous conjure lui-même, dit Samuel Morland, d'avoir compassion de vos propres sujets des vallées si cruellement maltraités. Après le massacre est venue la misère, ils sont errants par les montagnes, ils souffrent la faim et le froid, et leurs

enfants traînent dans le dénûment une vie languissante et désolée... » Les grands seigneurs piémontais se regardaient ; pas une de leurs maisons qui ne comptât parmi ses pages un ou deux enfants des Barbets enlevés à leur famille comme œuvre pieuse. Morland continuait : « Et quelles barbaries n'ont-ils pas subies ! Leurs maisons incendiées, leurs membres déchirés, mutilés, écartelés, quelquefois même dévorés par les meurtriers ! Des vieillards centenaires brûlés dans leurs lits, des enfants écrasés contre les rochers, les femmes aux mains des soldats ! O Dieu, souverain Seigneur des cieux et de la terre, détourne de la tête des coupables les justes vengeances qu'appelle tant de sang répandu ! »

C'en était trop ; les charitables appels du Puritain à la miséricorde divine ne suffisaient pas pour apaiser la colère de Madame Royale ; son fils ne répondait pas, elle prit la parole : « Je ne puis, dit-elle, qu'applaudir à l'extrême charité et bonté de S. A. le lord Protecteur envers ceux de nos sujets dont on lui a représenté la condition comme si déplorable, mais je m'étonne que la malice des hommes soit allée au point de peindre sous des couleurs si noires les châtiments paternels infligés à de rebelles et insolents sujets. J'espère que lorsque Son Altesse sera mieux instruite de la vérité des faits, elle approuvera les procédés du duc et cessera de soutenir des sujets désobéissants. Cependant, par égard pour Son Altesse, non-seulement nous pardonnerons à ces rebelles, mais nous leur accorderons des priviléges qui montreront au lord Protecteur quelle estime nous faisons de sa personne et de sa médiation. »

Morland salua fièrement, il n'avait pas moins attendu; les envoyés de Cromwell étaient accoutumés à se voir écoutés et comptés partout où ils portaient la politique prévoyante et hardie de leur maître. Quelques jours plus tard, le jeune chargé d'affaires transmettait au Protecteur la réponse du duc de Savoie pleine de protestations et de promesses embarrassées, et il faisait savoir au chancelier Thurloe toutes les excuses et les explications dont l'avaient accablé les meneurs de la persécution, « excuses dont j'ai fait le cas qu'elles méritaient, » disait-il. Bientôt il quitta Turin pour aller attendre à Genève, selon l'ordre de Cromwell, des instructions subséquentes.

L'Angleterre était émue comme son chef; dans un magnifique sonnet, partout répandu, Milton appelait les vengeances de Dieu sur la maison de Savoie, et les peuples protestants de langue française répétaient, de foyer en foyer, le cri plaintif qui s'élevait des vallées de Pragéla et de Pérouse encombrées de réfugiés vaudois :

« Seigneur, ici le sang d'Abel
Crie encore sur les supplices;
Vois Zacharie encor parmi les sacrifices
Mort entre le temple et l'autel.
Gloire de l'Éternel! justice des justices,
As-tu les yeux fermés et ta puissante main
Endormie en ton sein? »

CHAPITRE VIII.

Pendant que les diplomates se concertaient et que Cromwell parlait haut, le héros de la résistance vaudoise, celui dont le courage et l'instinct militaire avaient entravé la destruction totale de son peuple, Josué Janavel, était cloué sur un lit de douleurs, à Pinache, dans les terres de France où il avait voulu être transporté. « Avec mon fils, » dit-il avec peine à ses compagnons effrayés penchés sur lui, et attendant à chaque instant son dernier soupir. Une balle lui avait traversé la poitrine de part en part; des flots d'un sang noir coulaient de ses lèvres, il avait fait signe à Jahier de prendre le commandement. Jahier fut mortellement frappé quelques instants plus tard, mais Janavel ne le sut pas. Il avait levé les yeux au ciel : « C'est à ta garde, Seigneur, » murmura-t-il, remettant ainsi son âme et sa cause au Dieu qu'il avait servi, puis il ferma les yeux.

« Mort ou vif, il ne tombera pas aux mains du marquis ! » dit Jacob Prins qui ne s'éloignait jamais de son beau-frère pendant le combat, et croisant leurs piques, les amis du vaillant capitaine l'emportèrent en

France. Lorsque Janavel revint à lui, il était en sûreté, entouré de figures amies, et le petit Barthélemy, tout en pleurs, épiait le premier regard de son père. Janavel ouvrit les yeux, mais il n'aperçut pas l'enfant, il regardait par-dessus la tête de son fils comme s'il voyait un visage longtemps désiré. « Marthe! » dit-il assez haut, en faisant un effort pour tendre les bras, mais une douleur aiguë lui traversa la poitrine, il y porta la main, la vision avait disparu, il se laissa retomber sur sa couche et s'évanouit de nouveau.

Lorsqu'il eut enfin repris ses sens et qu'il se trouva seul à Pinache avec son fils, sans aucune nouvelle des prisonnières, une lutte cruelle se peignait par instants sur les traits mâles du montagnard ; il était tombé au plus fort de la lutte, lorsqu'il semblait indispensable au succès de la sainte cause qui lui avait mis les armes à la main, ses frères combattaient sans lui, souffraient sans lui. « Le combat appartient à l'Éternel, murmurait-il parfois, qu'Il fasse ce qui lui semblera bon. »

La douloureuse soumission qu'il obtenait à force de prières n'empêchait pas le capitaine blessé de s'enquérir vingt fois le jour des nouvelles ; on était informé en Pragéla de ce qui se passait dans les montagnes mieux que le duc de Savoie ne l'était à Turin. Les bannis quittaient sans cesse leur retraite pour aller se joindre aux rangs de leurs frères, les blessés revenaient pour se faire soigner, on envoyait des vivres, on venait chercher des munitions. Léger était rentré dans sa patrie, il avait accompli son œuvre à l'étranger ; le Barba diplomate, orateur, écrivain qui avait rempli l'Europe

épouvantée des malheurs et des gémissements des Vaudois, prenait part maintenant aux conseils militaires, et dirigeait les opérations des officiers étrangers : « Vous ne connaissez pas notre peuple, » disait-il aux braves huguenots et aux intrépides Suisses ; « ce sont des lions et plus que des lions. » Les catholiques de la plaine commençaient à être du même avis que Léger. Ils étaient maltraités par les soldats piémontais cantonnés chez eux, ils voyaient leurs champs ravagés par les courses des Vaudois, et ils disaient entre eux au retour des bataillons souvent décimés de Son Altesse Royale : « Jadis les loups mangeaient les barbets, mais il paraît que maintenant les barbets dévorent les loups. »

La volonté triomphait de la faiblesse ; l'âme l'emportait sur le corps. Janavel, à peine guéri de sa blessure, reparut parmi les siens : « Si je ne puis marcher loin, je serai toujours bon à sonner la retraite, » disait-il en souriant. Ses compagnons riaient, ils savaient que le signal ne viendrait pas trop tôt. Janavel était plus hardi que les officiers étrangers, il connaissait mieux les ressources du terrain, et sa passion était plus ardente. La lutte reprit avec une nouvelle vigueur sous les ordres du capitaine encore faible et malade.

Il était revenu seul, Barthélemy s'attachait aux habits de son père : « Emmenez-moi ! » disait-il. Janavel secouait la tête : « Si tu étais seulement de force à tenir une fronde, je te mettrais aux bons endroits, et tu arrêterais bien deux ou trois des massacreurs, mais ton bras n'est pas encore assez robuste, tu resteras ici avec nos frères. » En vain l'enfant supplia : « Je n'ai plus

que toi, » dit Josué très-bas, et, l'embrassant une dernière fois, il le quitta.

Le cachot avait gardé son secret. Depuis le jour où Janavel avait refusé les conditions du marquis de Pianezza, il n'avait rien appris de sa femme et de ses filles. Mais il connaissait les bourreaux, et une conviction douloureuse s'établissait peu à peu dans son cœur. « Elles sont sans doute entrées dans leur repos! » se disait-il; mais lui, qui n'était point encore en possession de la paix éternelle, il grinçait des dents à la pensée des portes que Marthe et ses enfants avaient dû traverser pour conquérir la gloire des martyrs. Le nom de Marie revenait sans cesse sur les lèvres de son père. Comment avait-elle pu supporter la torture? Les blessures semblaient se rouvrir à cette pensée, il se précipitait dans la mêlée du combat pour y échapper.

Les complications de la politique européenne servaient en ce moment les Vaudois, non moins que le courage de leurs infatigables défenseurs. Les commissaires chargés par Cromwell de négocier avec l'ambassadeur de France à Londres, M. de Bordeaux, déclaraient que le Protecteur ne signerait pas le traité que le roi n'eût agi à Turin de tout son pouvoir pour rendre aux Vaudois leurs libertés. Le cardinal Mazarin avait besoin de l'alliance avec l'Angleterre pour remporter enfin, dans sa lutte avec l'Espagne, une victoire décisive; il pesa de tout son poids sur Madame Royale et lui arracha, en quelques jours, le traité signé à Pignerol, le 16 août 1655, sous le nom de *Patentes de grâce.*

C'était en effet une amnistie pour les troubles des vallées ; les poursuites commencées à cette occasion étaient annulées ; la liberté de conscience, de commerce et de transit était rendue aux Vaudois, mais ils étaient décidément chassés des communes de la plaine, la messe devait être célébrée dans toutes les paroisses, et quiconque cherchait à empêcher son voisin d'y assister devait être puni de mort. Les prisonniers seraient rendus à leurs familles sur une demande personnelle et nominative au lieu même de la captivité. La duchesse refusa obstinément de démolir le fort construit à la Tour, comme M. Servien et les plénipotentiaires suisses l'avaient demandé.

Si les envoyés de Cromwell avaient pris part à la négociation, ils auraient exigé d'autres garanties que la parole si souvent violée ou éludée du souverain envers ses sujets, mais les instructions de Mazarin étaient aussi pressantes qu'habiles, et on comprit, à la cour de Savoie, que le cardinal accepterait des conditions plus faciles que n'eussent fait les émissaires du Protecteur. Cromwell venait d'envoyer M. Downing, qui devait rejoindre Morland en Suisse pour revenir avec lui à Turin. Mazarin arrêta Downing comme il passait par la France, le comblant des plus délicates prévenances : « Je ne désire rien tant au monde, lui dit-il, que de m'entendre avec le lord Protecteur, je ferai tout pour le lui prouver... Que Charles Stuart et cette famille n'y soient pas un obstacle, ils ne seront pas plus comptés que n'est compté maintenant entre la reine de France et le roi d'Espagne le titre de frère et de sœur. . Pour

les affaires du Piémont, elles sont près de s'arranger par l'intervention du roi mon maître. »

Elles étaient arrangées en effet, et l'adroit Servien s'était hâté de conclure avant l'arrivée des envoyés anglais. Cromwell n'apprit pas sans humeur que les Vaudois n'avaient plus besoin de lui. Il reçut froidement la nouvelle de la pacification, et ses conseillers firent plus d'une fois sentir à M. de Bordeaux que le Protecteur ne se trompait pas sur l'empressement qu'on avait mis à terminer sans lui une affaire qu'il avait si vivement prise à cœur. Cependant les Vaudois respiraient ; le Protecteur ne pouvait se plaindre ; les illustres avocats qui avaient pris en main la cause d'un petit peuple fuyant de montagne en montagne l'oppression religieuse, la torture et la mort, oublièrent bientôt leurs modestes clients, et les Vaudois, armés seulement des Patentes de grâce, se retrouvèrent isolés en face de leurs maîtres, honteux et irrités.

Les esprits sagaces parmi les persécutés ne se trompaient pas sur la portée de ce qu'ils avaient obtenu. « Ce sera à recommencer, » dit Léger à Janavel en étudiant avec lui le traité conclu à Pignerol, et il mettait le doigt sur l'article qui annulait les poursuites contre les chefs rebelles dont la tête avait été mise à prix : « Nos noms sont là, à vous et à moi ; mais si Dieu nous prête vie, nous mériterons mieux que cela. »

Le soldat appuyait la main sur sa couleuvrine chérie : « Il y a un temps pour combattre et un temps pour reprendre des forces, dit-il enfin, nos frères exilés reviendront, nos enfants grandiront et pourront porter le

mousquet ; s'il le faut, nous recommencerons. Il y a du bon là ! » et il montrait le traité. « Si seulement les moines le veulent laisser exécuter ! » — « C'est justement ce qu'ils ne feront pas, dit Léger, je vois déjà vingt manières d'échapper aux engagements qui sont écrits ici, et je suis assuré qu'ils en trouveront bien cent. »

Malgré les sombres prévisions de son ami et ses inquiétudes personnelles, Janavel ne pouvait s'empêcher de se réjouir du présent, la paix était conquise pour quelques années du moins, et il allait enfin sortir du doute affreux qui pesait sur lui depuis plus de trois mois. A peine le traité était-il signé, et le héros des montagnes rendu à la condition commune, qu'il descendit hardiment jusqu'à Luserne. C'était là que le marquis de Pianezza avait d'abord fait conduire les prisonnières. Janavel était décidé à suivre leurs traces de cachot en cachot. Il tenait à la main le texte des Patentes de grâce lorsqu'il se présenta devant la porte du château.

Là siégeait encore le quartier général ; Janavel s'adressa tout droit aux autorités supérieures. « La femme et les filles de Josué Janavel sont-elles ici ? demanda-t-il en entrant. Je viens les réclamer aux termes du traité. » L'officier auquel il parlait ne l'avait jamais vu. « Avez-vous l'ordre du capitaine Janavel ? » demanda-t-il avec un peu de hauteur, mais en donnant involontairement au rebelle le titre sous lequel il était partout connu. « Je suis Josué Janavel, » dit simplement le Vaudois. Mais au moment de toucher le but de tant de craintes et d'espérances, il se sentait faiblir et il s'appuya si lourde-

ment sur une table placée à côté de lui que le bois du meuble craqua sous sa main. « C'est ainsi qu'il lançait sur nous les quartiers de rochers ! » pensa l'officier en mordant sa moustache, non sans une certaine admiration pour le montagnard debout devant lui.

« Votre femme est ici, dit-il, on va vous conduire auprès d'elle, pendant que j'écrirai l'ordre de libération. »

Janavel leva les yeux sur le gentilhomme piémontais; il était jeune et de bonne mine. « Dieu vous bénisse en ce monde et dans l'autre, dit-il, pour avoir été le premier à me dire que Marthe était en vie ! » et il sortit brusquement laissant le jeune militaire étonné et ému de la ferveur de sa bénédiction. « Il paraît qu'il aime sa femme ! » se disait-il.

Josué avait devancé les pas des geôliers qui couraient après lui ; un instinct secret semblait le conduire vers le cachot de sa femme, il s'était élancé vers une porte basse, et entrant le premier dans la salle voûtée et sombre où plusieurs prisonnières se trouvaient réunies, il tenait sa femme dans ses bras avant que Marthe l'eût reconnu. Elle était là renversée sur son épaule, à demi expirante dans l'excès de sa surprise et de sa joie. Depuis le jour où un moine triomphant était venu lui apprendre que le capitaine des bandits avait été frappé d'une balle et qu'il était mort sur la place, elle n'avait rien su du sort de son mari. Jeanne serrait de ses deux mains le bras de son père. Janavel n'avait pas demandé Marie.

Il ne parlait pas; il avait les yeux attachés sur sa

femme, sur ce fantôme aux traits amaigris, au teint livide, aux dents collées contre les lèvres, qui n'avait plus que les yeux et la voix de Marthe, et il resserrait sans cesse son étreinte comme s'il eût craint qu'elle ne lui échappât encore. Il se pencha enfin vers sa fille et l'embrassa tendrement. « Où est Marie ? » dit-il alors.

Marthe se souleva, reprenant ses sens par un effort suprême : « Marie est avec Dieu ! » dit-elle en tendant les mains vers son mari comme pour adoucir le coup. « Elle n'a été ici que deux jours, puis Il l'a prise, je lui ai rendu grâces ! » Josué promenait ses regards de sa femme à sa fille ; Jeanne avait perdu tous ses cheveux ; sa taille, mince et flexible, était voûtée comme celle d'une vieille femme ; la miséricorde de Dieu avait été sur Marie. « Vous avez beaucoup souffert ? » demanda-t-il d'une voix étouffée. « Oui, dit Marthe sans hésiter, mais avec Dieu et pour Dieu. »

Marthe n'était pas au bout de ses souffrances, et la vie lui réservait de nouvelles amertumes. Les prévisions de Léger ne l'avaient pas trompé, et les Patentes de grâce allaient se briser entre les mains des persécutés qui y cherchaient encore un appui. Le mari qu'elle venait de retrouver devait encore combattre pour sa patrie, puis, chassé à jamais de ses vallées chéries par la haine des oppresseurs, il devait la servir de loin par ses conseils et son expérience. Il devait expirer à la veille de la victoire qu'il avait préparée et mourir sans savoir ses frères rétablis sur les montagnes qu'il n'avait pas revues depuis plus de vingt ans. L'exil attendait Marthe comme Josué, et l'exil sans Jeanne, la fidèle compagne des épreuves

passées ; l'enfant devait succomber aux maladies contractées dans la prison. Barthélemy n'attendait que le moment de combattre pour la cause à laquelle son père avait voué sa vie. C'était la solitude à deux sur la terre étrangère que Dieu réservait à ses serviteurs, mais dans sa compassion, il leur voilait l'avenir. Marthe avait retrouvé Josué après l'avoir pleuré comme mort, elle savait Barthélemy en sûreté à Pinache ; quelques jours de liberté rendraient les couleurs aux joues de Jeanne, Janavel avait dit presque gaiement en serrant dans sa main l'ordre de libération des prisonnières : « Allons à notre maison. » — « Avons-nous encore une maison ? » demanda Marthe. « J'ai vu un toit de la hauteur du Brouard, la dernière fois que nous nous sommes battus par là, dit tranquillement le montagnard, si les murailles sont percées, nous boucherons les trous ! »

Josué n'avait pas encore parlé de son père. Marthe attendit qu'ils eussent quitté les tristes murs de la prison et les rues du village ; lorsqu'ils furent sur la route de la montagne, et que Janavel conduisit à pas lents le mulet qu'il avait emprunté pour porter sa femme et sa fille, elle se pencha vers lui, disant à voix basse : « Le vieux père, tu sais? » Le montagnard serra les poings et redevint sombre. « Ne me parle pas de lui aujourd'hui, dit-il entre ses dents, ou je retourne là-bas pour assommer quelqu'un. » Il regardait du côté du château. Marthe pressa involontairement du talon le flanc de la mule qui hâta le pas. Avant de chercher du repos auprès du foyer si longtemps abandonné, la prisonnière délivrée s'arrêta deux ou trois fois auprès des chaumières

où reparaissaient déjà quelques habitants fugitifs. Derrière elle, dans les cachots de Luserne, elle avait laissé des amies, des sœurs. « Allez les chercher ! » disait-elle aux parents qui ignoraient leur sort. Les malheureux dont on ne connaissait pas la prison et que nul ne vint demander, n'échappèrent à leurs fers que par la mort.

Le toit du quartier des Vignes subsistait encore en effet, lorsque le mari et la femme tournèrent le coude de la route qui conduit à Rora. Marthe l'avait reconnu avant que sa fille, dont les yeux étaient affaiblis par la souffrance, aperçût le toit qui l'avait abritée dès sa naissance. Elle poussa un faible cri de joie, et son père passa son bras autour de son cou pour la soutenir, car l'enfant chancelait sur la selle rustique. Ce fut Jeanne qu'il enleva dans ses bras à la porte brisée de l'humble demeure ; Marthe descendit seule, tendant les mains devant elle comme si elle cherchait les enfants qui avaient coutume de s'y suspendre, le vieux père qui s'appuyait sur son épaule. Son mari sortit de la maison pour la chercher. « Ils sont mieux là-haut qu'ici, » dit-il répondant au regard désolé de la pauvre mère, et il ajouta plus bas : « Barthélemy grandit, il sera bientôt assez fort pour manier une fronde ; si les choses tardent à se gâter, il pourra porter un mousquet ! »

Au pied du Brouard subsiste encore la petite maison ruinée ; des arrêts successifs ne l'ont pas entièrement détruite, c'est bien là que Janavel amena Marthe dans les derniers jours d'août 1655, c'est là que le pieux souvenir des Vaudois va chaque année chercher la grande figure du héros rustique qui défendit, contre les armées

du duc de Savoie, la foi et la liberté de ses frères. Lorsqu'ils se réunissent sur les montagnes, au Pian Pra, à Pierro Capello, au Pra de la Tour, pour célébrer quelqu'une des victoires des soldats de l'Éternel, au sein de la paix et de la liberté dont ils jouissent enfin, les fidèles habitants des vallées n'oublient pas ceux qui donnèrent généreusement leur vie pour la patrie qu'ils possèdent maintenant en toute sécurité, et pour le Dieu qu'ils peuvent adorer et servir librement.

CAEN ET ROTTERDAM.

UNE FAMILLE PROTESTANTE

APRÈS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

CHAPITRE PREMIER.

Un homme se promenait sur le port à Rotterdam ; la marée montait, une prodigieuse activité régnait de toutes parts; les négociants, debout sur le pont des navires qui se préparaient à lever l'ancre, répétaient leurs derniers ordres aux capitaines ou buvaient avec eux le coup du départ. Les bâtiments qui complétaient leur chargement étaient encombrés de matelots et de marchandises ; les hommes, les chevaux, les voitures se croisaient dans toutes les directions ; des barques innombrables sillonnaient les canaux, chargées de graves Hollandais se rendant à leurs affaires. Les hautes maisons qui s'élevaient sur les quais réfléchissaient confu-

sément, sur les carreaux brillants de leurs fenêtres et les tuiles vernies de leurs façades, le panorama vivant du port. Mais M. Basérat ne prêtait aucune attention à ces spectacles divers qui ne devaient cependant pas lui être familiers, car il n'était pas vêtu comme les négociants qui se pressaient sur les jetées, il ne portait pas l'épée comme les officiers des États qui traversaient parfois la foule ; son costume était celui d'un homme de loi, et son visage comme ses habits trahissaient son origine étrangère; ses traits étaient fins, ses mouvements rapides, ses yeux noirs et inquiets ; il marchait de long en large à pas précipités, puis il s'arrêtait, contemplant la mer qui montait toujours, insouciante de l'inquiétude des hommes, sombre et agitée sous un ciel gris; plusieurs navires apparaissaient à l'horizon, battus par les flots, avançant cependant toujours vers le port; les lunettes des négociants étaient braquées dans leur direction. M. Basérat suivait tous leurs mouvements et cherchait à distinguer les couleurs des pavillons.

« Pardon, monsieur, dit-il enfin à un homme de haute taille et d'un respectable embonpoint qui venait de laisser retomber sa lorgnette avec un sourire de satisfaction, me permettriez-vous de regarder un instant avec votre lunette? J'attends des amis depuis plusieurs jours, et je voudrais savoir d'où viennent ces navires. » Le Hollandais se retourna, il n'était plus jeune, il ne savait pas le français; l'usage de cette langue, si familière vingt ans plus tard dans les Provinces Unies, n'y avait pas encore été répandue par les réfugiés; on était au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes, et le

flot des fugitifs commençait à peine à inonder le sol hospitalier de l'Angleterre, de la Suisse, de la Hollande, du Brandebourg ; mais les yeux inquiets du Français disaient assez ses désirs. Le brave négociant lui tendit sa lunette, il désignait en même temps du doigt un navire assez grand et de bonne mine qui fendait les ondes en tête de la petite flottille. « France, » dit-il avec effort, puis il ajouta d'un air triomphant : « A moi ! » son talent linguistique n'allait pas plus loin, il se détourna ; une légère rougeur couvrait ses joues ridées. M. Basérat ne le regardait pas, il avait entendu le mot « France, » et ses yeux ne quittaient plus le navire qui amenait celle qu'il venait tous les jours attendre au port depuis un mois.

La mer était haute enfin ; la foule des matelots, des commis, des portefaix, encombrait les quais, empressés à leur tâche dans le moment le plus actif de la journée, mais le Français n'avait pas quitté sa place ; agile et robuste, il repoussait ceux qui cherchaient à l'écarter et, peu à peu, il était parvenu à se glisser jusqu'au point même du débarquement. Le navire arrivant de France, désigné par le négociant hollandais, était entré dans le port à pleines voiles et venait de toucher le quai. Un cri s'échappa des lèvres de M. Basérat, il tendait les bras vers le vaisseau. « Jeanne ! » murmurait-il. A travers le bruit des cordages et des poulies, au-dessus des cris des matelots, des ordres du capitaine et du sourd murmure des flots, la voix de son mari avait frappé les oreilles d'une femme debout sur le pont du navire, elle se retourna vivement ; M. Basérat recula stupéfait, c'était bien sa

femme, sa Jeanne, venue courageusement à travers mille périls pour le rejoindre. Mais que lui était-il arrivé, quels accidents, quelles infortunes avaient ainsi changé son visage? Il poussait à droite et à gauche les Hollandais qui l'empêchaient d'avancer, et qui souriaient à travers leur humeur, comprenant à demi la cause de son empressement. Un instant encore, et il était dans les bras de sa femme. Elle le regardait en pleurant; il avait tout oublié : le teint noirci à dessein, les pauvres vêtements couverts de poussière, les traits fatigués, les yeux gonflés par les pleurs; il ne voyait que sa *petite bonne femme* comme il l'appelait toujours, et la joie qui se lisait sur son visage comme les témoignages qu'il en donnait, étonnaient et touchaient jusqu'aux rudes marins qui se croisaient sur le pont du navire dans les manœuvres pour le débarquement.

Tout à coup, comme si une pensée subite lui était revenue à l'esprit, M. Basérat laissa retomber les mains de sa femme qu'il pressait encore entre les siennes. « Les enfants! » s'écria-t-il, « je n'ai pas encore vu les enfants! » Sa femme le regarda; depuis qu'ils s'étaient retrouvés, à travers les transports de son mari, elle avait paru absorbée dans un douloureux souvenir, sa voix était sourde et brisée par l'angoisse lorsqu'elle répondit : « Nos filles sont aux nouvelles catholiques! — Toutes deux? » murmura le malheureux père... « Toutes deux, enlevées du logis par les archers... »

Mme Basérat avait pâli, à travers la teinture dont elle avait chargé son visage pour le déguiser; son regard ferme tout à l'heure, jusque dans sa douleur, exprimait

une suprême angoisse; son mari, chancelant encore sous le coup qu'il venait de recevoir, passa son bras autour de sa taille, et l'entraîna jusqu'au petit logis qu'il occupait dans une rue écartée de Rotterdam ; il avait emporté quelque argent de France au moment de sa fuite ; mais les ressources commençaient à s'épuiser, il attendait sa femme pour prendre un parti ; la porte se referma sur eux, ils étaient seuls.

M. Basérat avait déposé sur le lit sa femme à demi évanouie, il était agenouillé devant elle. « Dieu nous a fait la grâce de nous retrouver, » disait-il tout bas, « il faut accepter sa volonté. » Mais la mère, entr'ouvrant les yeux et se relevant tout à coup sur son séant : « Ce n'est pas Dieu qui m'enlève mes enfants, » s'écria-t-elle ; « s'ils étaient couchés dans la tombe, je ne murmurerais pas; mais la méchanceté des hommes me les a ravies ; mes filles, mes pauvres petites filles, pense donc, Michel ! Marie-Anne n'a que six mois, ah ! si je l'avais laissée chez sa nourrice? — Que deviennent mon père et ma mère? Ont-ils été d'avis de ton départ sans les enfants? » demanda son mari avec une sollicitude qui témoignait du prix qu'il attachait à l'assentiment de ses parents. « Ta mère voulait venir... » et Mme Basérat debout, devant le petit miroir de la pauvre toilette, cherchait à enlever la teinture qui couvrait son visage : « Je crois qu'elle serait partie avec moi, mais ton père avait la goutte, elle ne pouvait pas le quitter. Ton frère Jean m'a accompagnée jusqu'au navire, il ne se dérangera pour aucune cause, je t'en réponds... — Ainsi nos filles sont avec mes sœurs ? » reprenait le père, « quatre

Basérat aux nouvelles catholiques, en est-ce assez pour les satisfaire?... — Sans nos amis, il y aurait un Basérat, et le meilleur de tous, » la femme relevait fièrement la tête, « qui serait au cachot dans le château, en attendant d'être envoyé aux galères ; je n'ai pas vécu depuis ce jour-là ; tu n'as rien su, toi, de toutes nos angoisses ; pendant que tu étais au château à disputer contre ce moine, tout le monde disait que la religion pouvait bien l'emporter sur la foi catholique, mais que le réformé dirait bientôt des nouvelles de son triomphe ; plus de dix de nos cousins vinrent les uns après les autres au logis ; ta mère disait : « Il faut qu'il parte, je ne veux pas qu'il pourrisse dans une prison ; » ton père se désespérait : « Qu'est-ce que deviendra notre commerce ? Michel a beau plaider au bailliage, sa robe ne l'empêche pas d'avoir la tête saine et de donner de bons avis à Jean. » Je suis sortie par derrière, et j'ai dit à mon cousin Pàris : « S'il faut qu'on le mette en prison, il vaut mieux qu'il parte ; dites-lui que je le suivrai ; » mon cousin a dit : « Il faut de l'argent ; » je n'en avais pas, j'ai été demander la clef de la caisse à ta mère, elle m'a dit : « Prends tout, » mais Jean a dit qu'on avait des effets à payer le lendemain, et mon cousin Pàris a été chercher vingt écus chez lui qu'il a ajoutés à ce que j'avais pris dans la caisse. Mon cousin a aussi amené son petit cheval gris, l'as-tu reconnu? c'est celui avec lequel il était allé à Guibray l'année dernière. « Il ne buttera pas, disait-il, j'en réponds, » et il a demandé à ton père les papiers prêts pour le commis qui devait partir le lendemain en foire ; voilà comment tu as

tout trouvé dans la rue quand tu es sorti du château. »

M. Basérat avait repris sa promenade en long et en large dans la petite chambre; il s'arrêtait de temps en temps pour regarder sa femme qui réparait peu à peu les désordres de sa toilette tout en parlant, et qui lui souriait avec une modeste coquetterie.

« Quelle journée! s'écria-t-il, j'avais prévu quelque chose avant d'aller au château, mais le moine m'avait défié au colloque; je ne pouvais pas refuser de discuter, pour l'honneur de la religion, et une fois qu'on discutait, nul ne pouvait empêcher la vérité de briller comme le soleil en plein midi; je voyais le moine furieux, M. le lieutenant pâle de colère, bien des assistants contents sans oser le dire, et d'autres qui se frottaient les mains en pensant que j'étais perdu, et puis, en sortant, le valet de Pàris tout effaré et tenant le cheval : « Monsieur, vous n'avez que le temps de partir, me dit-il à l'oreille, on dit que les archers sont déjà commandés pour aller chez vous. » J'étais en selle quand j'ai dit : « Puis-je dire adieu à mes parents et à ma femme? — Madame a dit qu'elle vous suivrait, » dit le valet. Tu sais alors comment j'ai essayé de rentrer... de voir mon père, je voulais au moins emporter sa bénédiction, mais tu m'as arrêté, mon cousin Pàris était là, les archers entraient par la grande porte... Je ne les reverrai plus, ils sont trop âgés... » L'avocat s'était assis, la tête cachée dans ses mains, il pleurait comme un enfant. « Et les archers, ne pouvant arrêter le père, ont emporté les filles, » reprit Mme Basérat qui ne pleurait pas, ses larmes étaient épuisées; « ma petite Cathe-

rine criait de toutes ses forces, mais Marie-Anne riait, le cliquetis des armes l'amusait. Jean a essayé avant mon départ de savoir si elles se portaient bien, on lui a répondu que la santé était excellente au couvent, et il n'en a pas su davantage. — On prendra Suzanne et Marie-Madeleine à la première occasion, s'écria l'avocat, je m'étonne qu'on n'ait pas emmené en une fois toutes les filles de la maison; il y a quatre ans que mes autres sœurs ont été entraînées, les pauvres petites, quand il a été décidé que les enfants de sept ans pouvaient choisir leur religion et abjurer sans le consentement de leurs parents; une messe, et c'était assez pour les dire catholiques. Ma mère ne les a jamais revues. — Aussi ne veut-elle pas risquer le salut de ses dernières filles, » dit Mme Basérat un peu jalouse de la prudence de sa belle-mère; « elle a fait défendre qu'on les ramenât de Fontenay, elles y étaient, tu te souviens; elles viendront ici dès qu'on saura chez nous que je suis arrivée; ta mère a dit : « S'il faut que je sois privée de mes enfants, que j'en sois privée comme le patriarche Jacob, j'ai assez de filles aux nouvelles catholiques, vos sœurs vous rejoindront en Hollande, ma bru. — Et Jean restera tout seul auprès de nos parents!... s'écria l'avocat, il ne saura pas les soigner... — Non, mais il se mariera... et son commerce se trouvera bien de tout ce que nous avons abandonné céans, » dit sa femme avec une amertume contenue... « Bah! Jean est un honnête homme, il nous fera tenir de l'argent, et puis, maintenant que tu es ici... nous en gagnerons en ce lieu, nous ferons une seconde maison de commerce : « Basérat et

sœurs, » et on correspondra avec « Basérat et fils à Caen. » — Tu ne saurais plaider en français devant les cours de justice? » demanda sa femme qui avait toujours porté la tête un peu plus haut que ses parentes dont les maris étaient absorbés par le commerce. M. Basérat haussa les épaules. « On peut se battre pour les États sans savoir le hollandais, dit-il, mais les magistrats de ce lieu ne savent pas plus le français que je ne sais le hollandais; j'en apprendrai bientôt assez pour vendre et acheter, mais je ne saurais accorder mes phrases pour plaider une cause; quand Suzanne et Marie-Madeleine seront ici, pourvues certainement de leurs deniers, nous verrons ce que nous pourrons faire. As-tu apporté de l'argent, et comment as-tu laissé la maison? » Le mari et la femme se plongèrent dans le détail des affaires. Mme Basérat avait réalisé une somme assez considérable avant son départ, elle l'avait cachée dans son corps de jupe, qu'il fallut découdre pour en retirer l'or et les valeurs; elle était arrivée sans peine en Hollande, le départ seul avait été difficile ; une fois en mer, sur le navire du bon marchand de Rotterdam, elle avait pu sortir de la cachette où on l'avait fourrée, derrière une rangée de tonneaux. Ils causaient, heureux de se retrouver, dans l'épanchement d'une confiance absolue ; un soupir s'échappait parfois du cœur de la pauvre mère, dont les mains tremblantes semblaient encore chercher les petites mains de ses enfants ; son mari, tout ravi qu'il était de retrouver sa bonne femme, s'arrêtait souvent navré de douleur au souvenir de la patrie perdue, des vieux parents qu'il ne reverrait plus, du sou-

rire des petites filles qui devaient égayer son exil, et de grosses larmes tremblaient sur sa paupière. Le jour tombait, les fatigues du voyage et les émotions de la journée avaient brisé les forces du mari et de la femme, ils s'agenouillèrent au pied de leur lit pour remercier Dieu de les avoir réunis, mais les sanglots se mêlaient à leurs actions de grâces. « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même! » disaient les juifs pleurant auprès des saules de Babylone. Les pauvres Normands, fuyant la France pour adorer Dieu en liberté, n'oubliaient pas la patrie lointaine, et les modestes joies du foyer qu'ils avaient quitté apparaissaient à leurs yeux avec un charme douloureux dans cette première journée de l'exil.

CHAPITRE II.

M. et Mme Basérat s'installèrent à Rotterdam, préparant les lieux à ceux qu'ils attendaient de France; ils étaient sans nouvelles de Caen; les communications étaient difficiles et périlleuses, et lorsqu'un message arrivait à travers les mers par le capitaine de quelque navire, il était souvent conçu en termes si couverts que les correspondants avaient grand'peine à le déchiffrer. « Apprenez à mon frère que la capitale ira bientôt les rejoindre, » avait dit Jean Basérat à un marin normand qui emportait en Hollande un chargement d'œufs, de fruits et de légumes, et ce fut seulement après huit jours de recherches et d'efforts que Mme Basérat s'écria tout à coup : « C'est mon cousin Pâris, il amènera Suzanne et Marie-Madeleine; tu vois bien, Michel, Paris est la capitale, il n'y a que la différence d'un accent avec Pâris. » Michel haussait les épaules : « Pourquoi Jean se croit-il obligé de parler en énigmes? disait-il.—Pour éviter de compromettre le capitaine. — On peut toujours mettre une lettre dans le talon de sa botte, disait M. Basérat, et on n'en est pas encore venu à fouiller la

personne des marins, surtout quand ils ne sont pas de la religion. Jean a toujours aimé les embarras. »

Si Jean Basérat prenait plaisir à compliquer la vie, il devait avoir alors pleine satisfaction; le départ de ses sœurs se préparait secrètement; la courageuse mère de famille, malgré ses cinquante ans, la lourde charge d'un grand commerce, et la mauvaise santé de son mari plus âgé qu'elle, poursuivait sans relâche le sacrifice qui devait la séparer des deux filles qui lui restaient, la sage et grave Suzanne, chargée depuis longtemps de la correspondance commerciale, la joyeuse Marie-Madeleine, moqueuse, résolue, animée cependant d'un esprit religieux plus fervent que le reste de sa famille, et qui eût volontiers bravé la persécution à l'intérieur. Mais la persécution en Normandie s'attaquait tout particulièrement aux enfants; on les enlevait souvent par force, quelquefois par ruse; ils disparaissaient dans les couvents ou les monastères lointains; si leur foi enfantine résistait aux assauts réitérés des confesseurs, à l'isolement, à la souffrance, on n'entendait plus parler d'eux; on les promenait au contraire en triomphe lorsqu'ils avaient consenti à se tenir tranquilles pendant la messe et qu'on pouvait les dire convertis. En vain les commerçants étaient-ils peu inquiétés dans leurs affaires, en vain les gentilshommes eussent-ils pu trouver moyen de se cacher dans leurs terres, cette horrible angoisse du vol de leurs enfants, cette séparation mortelle des mères et des filles, des pères et des fils, contraignait les Normands plus violemment que les plus cruelles tortures; chaque jour de nouveaux

départs avaient lieu, car chaque jour les illusions devenaient plus impossibles; le temple de Caen était tombé au bruit des trompettes, des fanfares et des cris de joie, et M. du Bosq, l'éloquent pasteur qui attirait autour de lui chaque dimanche la foule des réformés de la ville, venait d'arriver à Rotterdam où son premier soin avait été de rechercher Michel Basérat et sa femme. « Vous êtes tout ce qui me reste de mon troupeau! » disait-il tristement.

Une partie du troupeau de M. du Bosq se préparait à le rejoindre; un grand scandale avait pénétré de douleur son église après son départ. M. Pâris, inquiété par les archers et accusé d'avoir facilité la fuite de son cousin, avait, disait-on, signé son abjuration; il avait été averti que vingt-cinq soldats allaient venir loger chez lui, il avait pris peur pour sa femme et ses enfants; il savait les supplices que les dragons avaient fait subir aux protestants du Midi; le Poitou commençait à être inondé de ces *missionnaires bottés*, comme on les appelait, déjà quelques-uns s'étaient installés chez lui, et menaçaient le sabre haut; il avait faibli, et il avait promis en pleurant à l'évêque de Bayeux, venu à Caen pour travailler à la conversion des hérétiques, qu'avant Noël il pratiquerait la religion catholique. Quinze jours après, il parut à la messe à l'église Saint-Pierre de Caen. Plusieurs autres protestants avaient suivi son exemple; on avait eu le bonheur d'entraîner un ministre des environs qui répétait aux réformés qu'il valait mieux faire de bonne grâce ce que les autres faisaient de force et que la religion romaine n'avait pas tant d'hor-

14

reurs qu'on leur avait voulu faire croire. « Vous êtes donc bien malheureux de nous avoir trompés si longtemps, » lui repartit sèchement Mme Basérat la mère à laquelle il tenait ce discours et elle lui tourna brusquement le dos.

Tous les raisonnements du pasteur renégat ne pouvaient rendre la paix aux malheureux tombés comme lui; M. Pâris ne pouvait supporter la honte de sa condition, il n'avait accordé à ses persécuteurs que la conformité extérieure, il n'avait même rien changé aux habitudes religieuses de sa famille, mais comme le dit M. de Bostaquet dans ses *Mémoires* après une chute semblable : « Tous également criminels, nous ne jouissions plus de cette tranquillité d'âme qui faisait autrefois notre félicité. Dieu semblait s'être retiré d'avec nous, et quoique, par nos exercices ordinaires de piété que nous faisions en toute liberté et publiquement, nous donnassions des marques de la pureté de nos sentiments et de notre repentance, ce crime était toujours présent à mes yeux et je m'accusais souvent d'avoir servi de mauvais exemple à ma famille et à plusieurs autres. Je ne pouvais voir sans douleur plusieurs de mes petits enfants exposés à devenir la proie de ces démons que je croyais prêts à me les enlever. Je méditais incessamment ma retraite, mais la chair combattait contre l'esprit, et la crainte d'abandonner cette grande famille et l'impossibilité que je voyais à la faire subsister dans les pays étrangers me retenaient incessamment et me faisaient chercher un temps favorable où je pourrais me procurer de l'argent. »

M. Pâris n'avait pas encore pris son parti, quelque amers que fussent les reproches de sa conscience; il voyait se dérouler à ses yeux les résultats de la fuite; les biens de son cousin Michel Basérat venaient d'être confisqués et toutes ses propriétés vendues à l'encan, la belle bibliothèque qu'il avait réunie avec tant de soin et d'amour, les meubles précieux, les dentelles et les habits de sa femme avaient été criés sur la place publique, et les sommes qui résultaient de ces ventes avaient été assignées « à l'entretien des demoiselles Basérat, filles dudit sieur et de la dame Jeanne Hamelin, sa femme, qui ayant abandonné la religion prétendue réformée sont présentement en la maison des nouvelles catholiques, à Caen. » On portait tous les jours la petite Catherine à la messe, et elle commençait à aimer l'odeur de l'encens.

En vain cependant les considérations humaines rattachaient M. Pâris à sa patrie, à sa famille, à ses affaires; en vain les convertisseurs étaient indulgents et ne cherchaient pas à s'enquérir de ses convictions secrètes ; sa conscience et son honneur parlaient plus haut que les considérations humaines. Il avait perdu l'appétit et le sommeil; son commerce, qui absorbait naguère tout son temps et toutes ses pensées, ne semblait plus avoir d'intérêt pour lui, il était sombre et triste jusque dans son intérieur. Sa femme le pressait de partir. Elle n'avait pas abjuré, refusant constamment d'assister à la messe, et la complaisance de son mari l'avait protégée jusqu'alors, mais elle allait ajouter un nouvel enfant à une famille déjà nombreuse, et son état aggravait les

perplexités de son mari. La courageuse femme n'en tenait aucun compte. « Va à tes affaires, disait-elle, prépare tout, réunis de l'argent, et quand tu seras prêt à partir, je serai prête à te suivre. » Il était depuis trois jours à une foire lointaine lorsqu'un exprès lui apporta ce billet : « Mon cher ami, je te dirai que Dieu m'a fait la grâce de mettre au monde une grosse fille en bon état, il y a une demi-heure environ. Il est deux heures d'après-midi, ma situation ne me permet pas de vous en dire davantage ; ne vous inquiétez pas, tâchez de bien faire vos affaires et ne changez en rien vos résolutions ; tout ira bien avec l'aide du Seigneur.

« Gillonne PARIS.

Lorsque M. Pâris rentra chez lui au retour de la foire, il trouva sa femme pâle et faible, mais debout, son petit enfant dans les bras, et se réjouissant de la nécessité qui l'empêchait d'envoyer celui-ci en nourrice. « Il faudra bien que j'en prenne soin moi-même en Hollande, » disait-elle; pendant l'absence de son mari, elle avait tout préparé avec Mme Basérat sa tante pour le départ de la famille entière, Suzanne et Marie-Madeleine Basérat étaient revenues de Fontenay, et on était en marché avec un capitaine du port, engagé dans les affaires de commerce de la maison. M. Pâris trouva les choses si avancées qu'il ne pouvait plus reculer, et cette obligation d'agir selon sa conscience le soulageant du remords qui l'accablait, il allait et venait dans la ville d'un air si satisfait que les catholiques disaient : « M. Pâris s'accommode bien de notre religion. » Les réformés haus-

saient les épaules avec mépris, les plus fins concevaient seuls quelque espérance. « Il a eu honte de sa révolte, disaient-ils, et il a pris son parti de revenir sur ses pas vers le Dieu qu'il avait abandonné. » On n'osait confier ses soupçons à personne, et les préparatifs du départ allaient leur train sans qu'on en fût instruit.

On avait résolu de s'embarquer à quelque distance de Caen, afin d'éviter les regards curieux ; tout était prêt, Suzanne et Marie-Madeleine Basérat s'étaient prosternées devant leur père malade de la goutte et hors d'état de les accompagner au point du départ. « Donnez-nous votre bénédiction, mon père, » disait Suzanne ; Marie-Madeleine pleurait et ne pouvait parler. « Si vous revoyez mes sœurs aux nouvelles catholiques, reprit Suzanne en se tournant vers sa mère, dites-leur que nous les aimons toujours, malgré le malheur d'être séparées d'elles. « Embrassez Catherine et Marie-Anne pour nous, » sanglotait Madeleine. Leur mère les écoutait sans faiblir. « Vous parties, je n'ai plus de filles, dit-elle d'une voix sourde, jusqu'à ce que nous nous retrouvions au ciel. » M. Pàris s'était déjà dirigé vers le rivage avec sa femme et ses cinq enfants ; son abjuration avait protégé sa famille, et son nid en Hollande contiendrait toute la couvée : « Si Michel n'avait pas été si imprudent, soupirait Jean Basérat, il aurait pu emmener ses petites filles. » Son père l'approuvait silencieusement, mais un regard sévère de sa mère lui imposa silence. « *Imprudent* veut dire *fidèle* en cette occurrence, dit-elle, auriez-vous mieux aimé qu'il reniât la foi devant le moine ?

Pâris ne se consolera jamais d'avoir ainsi faibli. » Jean Basérat ne répondit pas ; on venait de quitter la vieille maison ; les meubles noircis, le petit jardin, les arbres qui s'élevaient auprès de la barrière n'apparaissaient plus qu'à travers un voile aux yeux humides des filles qui abandonnaient parents et patrie à la voix de la conscience et du devoir. Madeleine avait passé sa main sous le bras de sa mère, et se serrait contre elle sans rien dire. Le visage de Mme Basérat était ferme, son regard fixe et ses yeux étincelants annonçaient une résolution arrêtée dans une âme héroïque ; elle marchait à la séparation qu'elle avait voulue, préparée, exigée, comme un martyr marche à la torture. Quelle souffrance peut égaler celle d'une mère qui se sépare à toujours de ses enfants ?

On était arrivé sur le rivage ; M. Pâris y était déjà, les petits enfants à moitié cachés sous les jupons de leur mère ; le plus jeune était assoupi dans ses bras, une robuste servante portait l'avant-dernier âgé de dix-huit mois à peine. Elle avait dit à sa maîtresse comme Ruth à Noémi : « J'irai où tu iras, et je demeurerai où tu demeureras, ton peuple sera mon peuple, je mourrai où tu mourras et j'y serai ensevelie. » Elle n'avait pas besoin d'ajouter : « ton Dieu sera mon Dieu, » la même foi unissait depuis longtemps Gillonne Pâris, la femme du riche marchand drapier, et Philis Vasseur, l'humble fille de la campagne.

« Voilà bien du monde, » dit Jean Basérat avec une certaine inquiétude, « on ne voit point encore le navire qui devrait cependant bientôt paraître, car la mer est

haute et il serait temps de partir ; si personne ne nous vient inquiéter, j'en serai surpris. »

Sa mère ne l'écoutait pas ; elle allait de groupe en groupe, touchant les vêtements qui enveloppaient les petits enfants pour s'assurer qu'ils étaient assez couverts, examinant les provisions contenues dans les paniers que portaient les femmes et y ajoutant de nouvelles douceurs qu'elle tirait de ses larges poches. Sa nièce Gillonne était pour elle une autre fille ; les deux âmes étaient d'accord et soutenues par le même courage. « Je te les confie, » dit la vieille femme à la jeune mère qui emmenait tous ses trésors. Elle n'avait pas besoin de désigner ses filles d'une main qui ne tremblait pas, sa nièce l'avait comprise sans une seule parole. « Je leur serai tout ce qu'elles me permettront, mère ou sœur, » dit-elle à demi-voix. A travers son angoisse, Mme Basérat ne put s'empêcher de sourire de la prudente réserve de sa nièce, Suzanne était plus adonnée à protéger les autres qu'à se laisser protéger, et Marie-Madeleine n'acceptait pas volontiers les conseils. On attendait toujours, le navire ne paraissait pas.

Un bruit fort lointain se faisait cependant entendre ; quelques paysans s'étaient rassemblés autour des fugitifs, étonnés, sans malveillance, devinant de quoi il s'agissait, et cherchant à reconnaître à la nuit tombante les visages baignés de larmes qui se cachaient sous des coiffes ou de larges chapeaux.

M. Pâris s'était approché de sa tante, il lui serrait la main : « Vous prierez pour nous, » dit-il à voix basse ; — « Et vous pour nous qui demeurons en cette servi-

tude, » dit la vieille femme. — « Mes prières ne montent pas jusqu'au Seigneur, » murmurait-il d'un air sombre lorsqu'un cri s'éleva parmi les femmes : « Une barque, une barque ! » disait-on.

Un grand bateau découvert s'approchait en effet de la rive. « C'est Martin le Chartrain, » dit Jean Basérat qui connaissait tous les mariniers de la côte, il a flairé notre embarras, et veut en faire son profit. « Le capitaine ne viendra-t-il point ? » demandait Suzanne. Son frère haussait les épaules. « Je crois que non, répondit-il, on lui aura fait peur. — Il aurait donc dû se dédire, » et la brave fille, élevée dans les habitudes exactes du commerce, se détournait avec mépris. Jean entamait la conversation avec le Chartrain, lorsque la servante Philis s'approcha de sa maîtresse. « M'est avis que voici des chevaux qui courent au loin, dit-elle, et qui pourraient bien venir ici. — Nous sommes trahis, s'écria M. Pâris, il se faut embarquer ici et s'en remettre à la grâce de Dieu. »

Mme Basérat regardait le bateau, véritable coquille de noix incapable de traverser les mers, à peine suffisante pour contenir les fugitifs. « Nous rencontrerons un navire, le capitaine viendra nous rejoindre, » insistait son neveu, comme s'il était saisi d'une mortelle angoisse. Le souvenir de sa faiblesse, les remords de sa conscience, le poussaient dans l'exil à tout prix. Sa femme s'approcha de lui : « Partons ! » dit-elle.

Marie-Madeleine avait passé ses bras autour du cou de sa mère et l'interrogeait du regard : « Ce sont les archers, nous serons demain aux nouvelles catholiques

avec nos sœurs et nos nièces, » disait-elle à voix basse. Mme Basérat desserra les petites mains qui la retenaient. « Allez, mes enfants, à la garde de Dieu, dit-elle, et que son bras vous protége ! » Elle embrassa pour la dernière fois ses enfants. Jean avait conclu le marché avec le marinier, Mme Pâris était déjà dans la barque et Philis encore sur le rivage lui tendait les enfants les uns après les autres; les pas des chevaux retentissaient plus nettement dans le lointain.

M. Pâris venait de sauter dans le bateau, seul pour protéger tant de femmes et d'enfants contre les périls d'un voyage aventureux, sans que sa foi voilée par la profondeur de sa chute lui donnât la sereine et ferme assurance qui rayonnait dans le regard de sa femme ; elle fit un signe d'adieu à sa tante qui distinguait à peine les fugitifs entassés dans la barque, tant les ombres de la nuit descendaient vite, tant sa vue était troublée par les larmes qu'elle ne voulait pas laisser tomber. « Vous irez quelquefois voir ma mère, » criait Gillonne ; elle avait laissé à Fontenay, dans un village voisin de Caen, sa vieille mère, trop infirme pour la suivre dans l'exil, et sa dernière pensée s'envolait vers elle, au mépris des dangers qui l'entouraient.

Jean Basérat était penché vers la barque, y jetant les derniers paquets, il se releva tout à coup : « Au large ! cria-t-il, vite, vite. » Les archers arrivaient au galop ; l'obscurité augmentait, cependant ils distinguaient encore le bateau ; une lueur éclaira la mer, deux détonations suivirent, un léger cri courut sur les flots, puis on n'entendit plus que les coups pressés des rames. Les archers

furieux s'étaient arrêtés sur le rivage, regardant la proie qui leur échappait. Une heure auparavant, on était venu avertir au château que M. Pâris, le grand drapier de la rue Saint-Jean, s'en allait partir pour l'étranger avec sa famille, malgré sa conversion et ses promesses. On avait couru pour l'arrêter, mais il était trop tard, les soldats se retournèrent vers les assistants. Les paysans les regardaient avec effroi et se dispersaient en silence; Mme Basérat avait pris le bras de son fils... « Vite au logis, Jean, avait-elle dit d'une voix étouffée, ton père ne saurait tout perdre en un jour. » Les archers distinguèrent un instant les formes sombres qui glissaient rapidement sur le bord du chemin, ils firent feu dans cette direction, mais il était nuit, et les balles sifflèrent impunément au-dessus de la tête de la mère et du fils. « Il en tombera mille à ton côté et dix mille à ta droite, mais elle n'approchera point de toi, » murmura Mme Basérat. « Si nous pouvions savoir d'où venait ce cri dans la barque! C'était une voix d'enfant! Que deviendrait Gillonne si un des petits avait été touché! »

CHAPITRE III.

Mme Pâris ne tenait plus dans ses bras son enfant nouveau-né ; elle l'avait précipitamment remis à Philis ; c'était son fils aîné, le petit Pierre, qui avait laissé échapper le faible cri qui retentit sur les eaux jusqu'aux oreilles de Mme Basérat ; une balle avait frappé le bord du bateau, et, rebondissant, elle avait atteint l'enfant au bras ; le frêle petit membre était brisé, sa mère avait saisi Pierre et le serrait contre sa poitrine, cherchant trop tard à le protéger de son corps ; les archers avaient cessé leur feu, mais le pauvre petit frissonnait et se reculait lorsqu'on voulait examiner sa blessure. « Non ! criait-il, vous me faites mal. » « Essaie de remuer les doigts, » disait sa mère, car on ne pouvait rien distinguer dans les ténèbres qui s'épaississaient à chaque instant, et l'enfant répondait en pleurant : « Je ne peux pas. » — « Il a le bras cassé, » dit son père ; une douloureuse plainte s'élevait dans son âme. « Pourquoi ne m'as-tu pas frappé, ô Seigneur, puisque c'est moi qui attire sur ces innocents les foudres de ta colère ! » Et de cette barque fragile, fendant à grand'peine les

flots sous un fardeau excessif, montaient vers Dieu les cris d'une amère repentance ranimée par le coup qui avait atteint l'âme du père en brisant le petit bras de l'enfant. Mme Pâris avait deviné les angoisses de son mari, mais elle ne pouvait bouger, portant sur ses genoux le petit blessé, soutenant sur son épaule sa plus jeune fille endormie et n'osant même faire un mouvement, dans la crainte de détruire l'équilibre de l'embarcation, elle ne pouvait que prier et son âme s'élançait vers Dieu, assiégeant, pour son mari, le trône de la grâce. Marie-Madeleine et Suzanne tenaient chacune un enfant dans leurs bras, mais la dernière se trouvait près de son cousin et elle se pencha vers lui. « Courage, Nicolas, dit-elle, ces douleurs sont le gage de notre réconciliation avec Dieu. » Il la regarda sans rien dire, mais une ombre de consolation avait pénétré dans son âme ; il reprit plus vigoureusement sa rame. On avançait lentement, la nuit devenait froide, et les vêtements qu'on avait emportés, suffisants pour la cabine d'un bon navire, couvraient imparfaitement les fugitifs dans ce bateau découvert. Les enfants se plaignaient en dormant, le petit blessé pleurait et gémissait malgré les tendres soins de sa mère et les douces paroles qu'elle murmurait à son oreille. « Nous disons comme les Israélites : « Qui nous fera voir le matin ? » murmurait Suzanne. — Et au matin nous dirons peut-être : « Qui nous fera voir le soir ! » reprit sa sœur, à cause de l'effroi dont notre cœur est effrayé. » Gillonne avait entendu, sa voix claire, jusque dans sa souffrance, retentit d'un bout à l'autre de la barque. « Quand tu pas-

seras par les eaux, je serai avec toi, et quand tu passeras par les fleuves, ils ne te noieront point, car je suis avec toi, a dit l'Éternel. » M. Pàris baissa la tète, consolé et affermi ; les plaintes de l'enfant s'apaisèrent un instant, et Philis murmura entre ses dents : « Vaut-il pas mieux être avec elle sur cette planche qu'avec tous les gens de Caen en notre maison ? »

Le jour s'était enfin levé, on avait pu examiner le bras de Pierre, tout enflé qu'il était ; son père avait quelque connaissance en chirurgie ; il assurait que la fracture était simple ; mais l'enfant, glacé par le froid, accablé par la souffrance, avait été saisi par la fièvre ; il tremblait et ses dents s'entre-choquaient, puis tout son corps devenait brûlant, et il demandait sans cesse à boire ; la cruelle nuit avait laissé ses traces sur tous les visages ; lorsque M. Pàris, au petit jour, promena ses regards autour de lui, son cœur se serra en voyant les yeux fatigués et les traits vieillis des femmes et des enfants. Aucun navire n'était en vue, il fallait se résigner à souffrir et à voir souffrir. « Nous sommes en la main de Dieu, » murmurait Marie-Madeleine accroupie au fond de la barque, un enfant dans ses bras. Personne ne répondit, mais tous les cœurs s'appuyaient sur cette inébranlable assurance. Que restait-il aux fugitifs, sinon le Dieu pour lequel ils avaient tout quitté ?

Le froid était devenu perçant ; on était au commencement de l'hiver, la persécution et l'inquiétude ne permettaient pas de choisir le moment propice, il fallait s'enfuir à tout prix ; les enfants grelottaient et se lamentaient, Pierre criait ; il riait parfois, car le délire trou-

blait sa raison, et sa petite voix perçante retentissait dans tous les cœurs lorsqu'il disait : « Grand'mère ! je te dis que je veux grand'mère ! il fait chaud sur ses genoux, et elle m'emmènera à Fontenay pour me promener ! » Gillonne ne bougeait que pour changer de position le pauvre petit malade, pour dire un mot de consolation aux jeunes filles, ou pour chanter à voix basse une vieille chanson de berceuse afin de distraire les enfants de leurs souffrances. Les provisions s'épuisaient, et le marinier, mécontent, maudissait la mauvaise chance qui l'avait amené à se charger de si dangereuse marchandise. « Si la bonne Vierge de la Délivrande me ramène à terre, je fais vœu de ne plus désobéir au roi en emmenant des hérétiques, » murmurait-il entre ses dents. « Si le Dieu qui commande à la mer comme à la terre me fait la grâce d'arriver au port, je vous promets, pour ma part, de ne vous jamais donner d'hérétiques à sauver, » repartit M. Pàris ; le Normand sourit, le péril ne l'empêchait pas d'apprécier le courage et la présence d'esprit de son passager.

Une pluie froide tombait depuis le point du jour, elle commençait à se changer en neige ; les petits enfants saisissaient d'abord entre leurs doigts les flocons qui les couvraient, s'amusant un instant à étancher ainsi leur soif, mais la neige redoublait, la barque se couvrait d'un voile blanc comme un linceul qui devait envelopper tant de souffrances. La mère jeta sur son mari un regard douloureux ; toute ferme qu'elle était, un pressentiment déchirant avait saisi son cœur. « Ceci est le drap où je roulerai mon Pierre, » se disait-elle. M. Pàris la regar-

dait avec tristesse, mais sans comprendre l'angoisse anticipée de son âme. L'imagination des femmes joue dans leur vie un rôle qu'aucun homme n'a jamais su deviner.

Pierre se plaignait tout bas, sous la neige dont sa mère le préservait à grand'peine. Philis avait caché l'enfant qu'elle portait dans les plis de sa large camisole et croisé sur lui son châle de laine; Marie-Madeleine et Suzanne s'étaient dépouillées, sans rien dire, de leurs vêtements les plus chauds pour envelopper les deux petits garçons qui leur avaient été confiés. Le père, toujours courbé sur sa rame, suivait de l'œil toutes ces souffrances auxquelles il ne pouvait porter remède; lorsqu'il releva la tête, il crut apercevoir à l'horizon un point blanc qui grossissait à chaque instant. Il allait s'écrier, lorsqu'une angoisse nouvelle lui saisit le cœur. « Amis ou ennemis ? Le navire qui s'avançait dans le lointain apportait-il le salut ou le supplice? Était-il conduit par les fidèles sujets du roi, qui se croiraient obligés de ramener les fugitifs dans cette patrie dont ils s'éloignaient au prix de tant de souffrances? » Il se taisait, regardant toujours à l'horizon, mais sa femme avait aperçu comme lui la voile lointaine. « Si Dieu le permet, nous serons bientôt en meilleur point qu'ici, » dit-elle d'une voix calme en désignant du doigt le vaisseau qu'on commençait à distinguer. Un frisson d'inquiétude se mêlait à l'espérance; les malheureux n'osaient pas se réjouir, la neige tombait toujours, le froid avait engourdi tous les corps et pénétré toutes les âmes, on ne parlait plus, on ne se débattait plus; seule,

Gillonne avait conservé quelque force et toutes ses pensées étaient concentrées sur l'enfant haletant dans ses bras.

Le vaisseau approchait toujours.

La nuit approchait aussi; à peine distinguait-on les objets lointains; il était impossible de reconnaître les couleurs du pavillon. Les fugitifs se demandaient vaguement, dans la torpeur qui les avait saisis, si les marins montés sur ce beau navire, assurés dans leur force et dans leur bien-être, apercevaient la petite barque flottant sur les eaux, sans secours et sans direction, cette coquille de noix chargée de femmes et d'enfants qui n'avaient même plus la force d'appeler à l'aide. Deux fois on avait essayé de crier, mais les faibles voix se perdaient dans l'espace. « C'est à Dieu qu'il faut crier, » avait dit Marie-Madeleine en se laissant retomber au fond de la barque, et tous les yeux s'étaient tournés vers le ciel.

Tout à coup, une voix glissa sur les ondes, un porte-voix hélait les fugitifs. « Que disent-ils ? » demanda Suzanne, mais son frère avait rougi et il réunissait toute sa vigueur pour répondre à l'appel du vaisseau. « Français réformés ! » criait-il, puis se retournant vers sa femme : « Crie, Gillonne, disait-il, criez tous, ce sont des Hollandais ! » Et les enfants unissaient leurs petites voix à celles des femmes, arrachées à leur engourdissement par cet accent d'espérance.

Une barque s'était détachée du navire hollandais, un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la mère et les enfants, les fugitifs comme leur conducteur, étaient

réunis dans la cabine du capitaine, chaude, éclairée, commode ; les rudes matelots s'étaient écartés avec respect devant ces visages fatigués, ces pas chancelants, ces membres transis par le froid ; on avait porté les enfants devant le feu, Philis avait elle-même soutenu les pas de Suzanne et de Madeleine, mais Gillonne avait repoussé toutes les mains qui s'étendaient pour la soulager de son fardeau ; son mari l'aidait à marcher, mais elle portait toujours son enfant, son Pierre qui n'avait pas parlé, qui n'avait pas ouvert les yeux ; un mouvement convulsif trahissait seul sa souffrance lorsqu'on venait à le toucher. Tous les marins avaient involontairement porté la main à leur bonnet lorsque la mère chancelante s'était laissée tomber à terre devant l'âtre, son enfant mourant dans les bras.

Le capitaine hollandais parlait à voix basse. « Nous serons sous peu de jours à Rotterdam, disait-il à M. Pâris, mais il ne sera plus temps, j'en ai peur. Comment a-t-il été blessé ? S'est-il heurté quelque part en votre fuite ? »

Gillonne ne laissa pas à son mari le temps de répondre, elle se retourna vers le capitaine : « Mon fils a donné sa vie pour son Dieu, dit-elle, il n'a pas sept ans, monsieur, et c'est un martyr ! » Elle parlait vite et bas, le capitaine ne comprenait pas très-bien le français, et faisait de grands efforts pour entretenir ses hôtes, mai les yeux de la mère disaient sa pensée ; le bon Hollandais posa sa large main sur la tête du petit garçon. « Il ne fuira plus devant ses ennemis, dit-il d'une voix entrecoupée, le port qu'il a choisi est sûr. » Gillonne lui

jeta un regard reconnaissant, mais Pierre n'avait pas bougé. Le capitaine se baissa davantage, il effleura de ses lèvres la joue de l'enfant, il était mort.

Cinq jours plus tard, le navire entrait dans le port de Rotterdam.

CHAPITRE IV.

Les deux familles s'étaient retrouvées. M. et Mme Basérat avaient quitté leur étroit réduit ; on avait pris possession de deux petites maisons dans une rue conduisant au port. « Nous ne sommes pas ici pour nous croiser les bras, avait dit M. Pâris en choisissant son logement, et il faut gagner le pain de nos enfants. » Comme il parlait, il comptait des yeux les petites têtes groupées autour de sa femme, avec un cruel souvenir de l'absent, et M. Basérat s'était détourné pour cacher son angoisse. Ses enfants à lui ne manquaient de rien, elles étaient pourvues de tout l'héritage de leur père, mais elles étaient dans un couvent, séparées par un abîme des parents qui avaient quitté leur patrie pour la foi. Ses sœurs s'étaient rapprochées de lui, Marie-Madeleine passait son bras sous le sien. « C'est moi qui suis ta fille, » disait-elle d'une voix caressante. Gillonne regardait ses enfants, son mari, ses cousins ; elle les comprenait tous, elle aurait voulu les consoler tous ; son âme s'était si complétement soumise à la volonté de Dieu, elle avait si doucement courbé la tête sous le

fardeau, que les joies célestes avaient inondé sa vie; son fils était en sûreté, heureux et pur à jamais, les injustices et les cruautés des hommes ne pouvaient l'atteindre; la mère s'oubliait elle-même dans cette paisible assurance, et si elle serrait de plus près contre son cœur les enfants qui lui restaient, c'était sans un murmure contre Dieu, sans une amertume contre les hommes. « Madame est en train de devenir tout à fait un ange, » disait Philis.

L'attente d'un jour solennel absorbait d'ailleurs toutes les pensées de Mme Pàris ; le premier soin de son mari, lorsqu'il avait retrouvé Michel Basérat, avait été de s'informer de M. du Bosq. « Il est ici, dit l'avocat. fort souffrant en sa santé, car sa sortie du royaume n'a pas été sans peine, mais il prêche dans l'église wallonne de cette ville et rend le courage aux plus accablés. » — « A-t-il déjà réconcilié à l'Église quelque malheureux qui avait trahi sa foi? » demanda M. Pàris en rougissant. Son cousin le regardait avec étonnement, le bruit de la chute n'était pas arrivé jusqu'en Hollande. « Plusieurs se sont déjà présentés, je le sais, » dit l'avocat. Sa femme avait posé la main sur son épaule; aux premières paroles de M. Pàris, elle avait regardé Gillonne et elle avait tout compris. « J'irai voir M. du Bosq dès demain, » dit M. Pàris à demi-voix. Le fardeau est trop lourd et je le veux déposer au plus tôt. » Michel Basérat avait glorieusement soutenu l'honneur de sa foi à tout risque, il avait tout perdu pour le nom de Jésus-Christ, mais il avait souvenir de trop de combats, de trop de moments de défaillance pour jeter la pierre à son pa-

rent, prêt à se relever d'ailleurs par tant de sacrifices et de repentance. Les deux hommes se serrèrent silencieusement la main. Marie-Madeleine était restée debout à côté de son cousin pendant toute la conversation, comme si elle eût voulu partager la honte de sa confession. Suzanne au contraire s'était un peu éloignée, une certaine amertume se peignait sur son visage. Elle ressentait la profondeur de l'humiliation sans comprendre les douceurs et l'honneur du relèvement.

Le jour tardif de l'hiver commençait à peine lorsque M. Pâris sortit de sa demeure pour se diriger vers la maison du pasteur. La sympathie et l'indignation des Hollandais à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes n'était pas restées stériles et sans fruits. A la suite du jeûne solennel proclamé par les États à la nouvelle de l'iniquité qui frappait leurs frères de France, pendant que les Provinces-Unies tout entières retentissaient encore d'un long cri de colère, les descendants des Gueux de la mer, des libres Frisons, des Zélandais sauvages, les fils de ceux qui avaient lutté, souffert, et qui étaient morts pour la liberté de leur patrie et de leur conscience, avaient ouvert les bras aux fugitifs français qui ne combattaient plus, mais qui s'exilaient pour conserver intact le droit d'adorer Dieu selon leur croyance. Les États avaient voté des dons considérables, accrus dans chaque ville par la libéralité municipale et la charité individuelle, et les ministres réfugiés avaient été surtout l'objet de la sollicitude des Hollandais. Chacun d'eux recevait un traitement fixe, proportionné à sa situation. Les Églises wallonnes, fruit

des persécutions de Philippe II et du duc d'Albe dans les provinces de langue française et qui avaient commencé à se fondre avec l'élément purement hollandais, reprirent une vie et une existence nouvelle à la voix éloquente des ministres français, au contact de la ferveur religieuse des exilés. M. du Bosq, l'un des plus aimés et des plus considérés parmi les pasteurs du refuge, avait déjà réuni autour de lui un assez grand nombre de fidèles, vieux Wallons fiers de leur origine, ou Français fugitifs, arrivant chaque jour de Normandie, de Picardie, du Poitou et se groupant autour de leur pasteur favori. Tous les passants indiquèrent à M. Pâris la demeure de Pierre du Bosq.

Il frappait encore à la porte lorsqu'elle s'ouvrit soudain et le ministre lui-même parut sur le seuil; il n'était plus jeune; près de vingt ans avaient passé sur sa tête depuis le jour où il avait été chargé par les réformés de Normandie de plaider leur cause auprès du roi Louis XIV qui pensait, disait-on, à supprimer dans les parlements de Paris et de Rouen les chambres de l'Édit, chargées par Henri IV de juger les affaires des protestants. Le roi avait écouté M. du Bosq : il sortait de l'audience, et passait dans l'appartement de la reine, toute la cour était là. « Madame, dit Louis XIV, je viens d'entendre l'homme de mon royaume qui parle le mieux. » Pierre du Bosq n'avait rien perdu de cette éloquence qui avait charmé le grand roi sans sauver les chambres de l'Édit; son noble visage était encadré de longs cheveux grisonnants, sa haute taille était un peu courbée; il avait vu mourir tous ceux qu'il aimait, il était seul sur

la terre étrangère, et la ferveur de son zèle avait redoublé avec ses épreuves. On l'appelait parmi les réformés français le prédicateur de la grâce, tant il était attaché aux doctrines de saint Augustin. Les pénitents le recherchaient particulièrement.

Le ministre s'était arrêté, il ignorait l'arrivée de M. Pâris à Rotterdam; un flot de souvenirs à la fois doux et amers inonda son âme à la vue de ce visage qui lui avait été si longtemps familier dans le temple de Caen, en face de cette chaire renversée, sous ces voûtes dont il ne restait plus pierre sur pierre. Il tendit affectueusement la main au négociant : « Vous ici, mon ami? dit-il, je ne vous savais même pas disposé à nous rejoindre. Il est vrai... ajouta-t-il avec un triste sourire, et cherchant à attirer M. Pâris dans la maison, que nous n'avons guère coutume de faire parade de nos intentions qui pourraient se trouver déjouées par messieurs les archers. »

M. Pâris n'avait pas répondu au geste bienveillant du ministre; la tête baissée, les yeux fixés sur la terre, il suivit M. du Bosq dans son cabinet sans ouvrir la bouche, puis, toujours debout, bien qu'il eût été invité à s'asseoir, il dit d'une voix amère et pénétrante : « Monsieur le pasteur, je viens vous prier de m'admettre à faire confession de mes fautes, afin que je puisse rentrer dans la communion des fidèles et de l'Église. » M. du Bosq releva la tête avec étonnement : « Nous ne sommes point des romains pour faire confession aux hommes, mon cher Pâris, dit-il, Dieu seul nous peut recevoir en sa communion. — Ceux qui s'en sont volon-

tairement séparés y doivent rentrer par la repentance, » reprit fermement le négociant, puis il ajouta très-vite et plus bas : « Je suis des malheureux qui se sont *révoltés* [1]. »

Il se taisait, et le ministre se taisait comme lui. M. du Bosq connaissait bien son troupeau, et malgré son goût prononcé pour la culture d'esprit et l'instinct qui l'avait toujours entraîné à fréquenter surtout les gentilshommes, il avait vu de près les familles bourgeoises de son Église; il connaissait leur ferme attachement à la foi de leurs pères et cet honneur héréditaire qui remplaçait parfois chez eux les convictions personnelles éclairées et ferventes. Il n'avait point attendu d'abjuration parmi eux. « Votre femme vous a-t-elle suivi? » demanda-t-il au bout d'un instant, un peu étonné lui-même de la question qui lui était inspirée par le souvenir de l'angélique regard de Gillonne qu'il avait parfois rencontré au temple, en prêchant l'amour et la puissance de Dieu. « Ma femme m'a suivi ici, mais non en ma chute, » dit M. Pâris, puis il reprit, pressé d'obtenir une réponse sur le sujet qui préoccupait si vivement son âme : « Comment pourrais-je faire preuve de ma repentance, monsieur, et obtenir grâce de Dieu et de mes frères? »

M. du Bosq s'était levé, il se promenait dans la petite chambre... « Ceci est, à proprement parler, une affaire pour le consistoire, et j'ai un consistoire, M. Pâris, mi-partie wallons et mi-partie réfugiés, d'entre les meilleurs, mais votre révolte a dû être récente, votre cousin

1. Nom que les réformés donnaient à ceux qui avaient abjuré.

M. Basérat l'ignorait, j'en suis certain, nous pourrions peut-être vous admettre... » M. Pàris l'interrompit. « Non, monsieur, dit-il avec résolution, le scandale a été public, car j'ai été à la messe... à Saint-Pierre... et la confession doit être publique... » Le ministre le regarda, profondément touché; Normand lui-même, habitué à exercer son ministère en Normandie, il mesurait l'amertume du repentir qui poussait une âme aussi fière et un caractère aussi réservé à rechercher l'humiliation publique. Il tendit de nouveau la main au négociant. « Vous avez raison, dit-il, Dieu vous fait une grande grâce en vous faisant ainsi sentir votre chute, c'est une preuve qu'il ne vous a pas abandonné. Le consistoire doit siéger aujourd'hui même en sa salle, auprès du temple; soyez-y vers quatre heures, vous serez interrogé sur les causes qui vous ont porté à la révolte. » Pàris secouait la tête. « Je sais, je sais, dit le ministre, il n'en est point d'assez fortes pour vous justifier, mais vos larmes plaideront auprès de vos frères... Vous n'êtes pas le seul, d'ailleurs, ajouta-t-il, plusieurs doivent paraître ce même jour devant le consistoire, et tous ne déplorent pas si amèrement leur chute... — Ils ne seraient pas ici, s'ils ne l'avaient pas sentie, » murmurait M. Pàris qui apprenait la charité dans sa repentance; il leur était aussi aisé qu'à moi de rester en France, si Dieu n'avait pas saisi leur conscience. » Il rentra en son logis pour jeûner et prier jusqu'au soir. Sa femme avait fait effort pour lui persuader de prendre quelque nourriture, mais les pratiques de la dévotion sérieuse étaient fréquentes dans les familles réformées. Gil-

lonne avait souvent vu sa mère affliger son âme devant l'Éternel, dans les jours de jeûne et d'humiliation; elle ferma la porte de la petite chambre où s'était réfugié son mari; il priait prosterné devant le Dieu qu'il avait renié et trahi. Sa femme allait et venait dans la maison, soignant ses enfants, réglant le modeste ménage qu'elle commençait à former; elle reçut même la visite de Mme Basérat et de ses belles-sœurs installées dans la maison voisine, mais tout son cœur était avec son mari, et un parfum de prière embaumait chacune de ses paroles et ses moindres actions. Lorsque M. Pàris sortit de sa chambre, quelques minutes avant quatre heures pour se rendre au temple, il emporta dans son âme le dernier regard de sa femme tout empreint de douleur, de sympathie et de profonde confiance. « Comment ai-je pu tomber si bas, ayant Gillonne auprès de moi? » se disait-il.

Le consistoire était rassemblé, seize graves personnages. Les Wallons étaient sérieux, mais assez indifférents; leurs cœurs n'avaient pas été touchés par les angoisses qui avaient atteint leurs frères étrangers; leurs paisibles vies n'avaient pas connu les épreuves qui chassaient les réformés français de leur patrie comme elles avaient chassé naguère les réformés belges de Bruges, de Gand ou d'Ypres. Le fer n'avait jamais pénétré dans leur âme; la tentation et la repentance leur étaient également inconnues. Les réfugiés au contraire étaient vivement émus, car avec M. Pàris vingt-cinq protestants *révoltés* se présentaient pour confesser leur faute et demander le pardon comme les prières

fraternelles de l'Église. Ils étaient là, tous ces hommes, venus du nord et du centre de la France, des Poitevins, des Angevins, des Picards, des Bretons, des Normands; ils avaient tous faibli un instant devant l'épreuve; les uns avaient tremblé pour leur femmes et leurs enfants, d'autres pour leurs vieux parents, quelques-uns pour leur fortune et leur sûreté personnelle, presque tous avaient vu leurs maisons envahies par les soldats ; deux ou trois Méridionaux, attirés en Hollande par des circonstances particulières, malgré la longueur et les difficultés du voyage, racontaient comment ils avaient été torturés, couchés sur des charbons embrasés, descendus dans les puits, retirés pour se voir attachés à l'embouchure d'un four. Un vieillard pleurait en déplorant sa chute. « J'avais été huit nuits sans dormir, dit-il, les tambours se relayaient auprès de moi pour m'empêcher de fermer les yeux, et lorsque je m'assoupissais de fatigue, car j'étais attaché à la colonne de mon lit, on me brûlait le visage avec un fer rouge pour me réveiller. J'étais fou de souffrance et d'épuisement quand j'ai signé. On m'a dit : « Vous allez être bien en repos maintenant, » mais je n'attends de repos que dans le ciel, et Dieu veuille que je ne m'en sois pas à jamais fermé les portes! » Les récits des Poitevins et des Picards étaient aussi lamentables ; l'humiliation de M. Pàris augmentait à chaque parole ; qu'étaient ses craintes auprès de pareilles tortures? Lorsque son tour arriva de dire les causes de sa chute : « J'ai eu peur comme un lâche, » dit-il simplement, mais sa voix était si douloureuse, tout son maintien exprimait tant d'aversion de sa faute

et tant de mépris pour lui-même que nul n'insista pour demander d'autres détails. L'émigration normande devenait chaque jour plus considérable ; gentilshommes et bourgeois, riches et pauvres, militaires et ouvriers fuyaient la tyrannique oppression qui prétendait enchaîner leur conscience. La mer était ouverte, la Hollande et l'Angleterre étaient proches, plus de cent quatre-vingt mille réformés devaient quitter la Normandie avant que le flot des fugitifs cessât d'enrichir les contrées hospitalières qui les recevaient au détriment de leur malheureuse patrie. Parmi les membres du consistoire, présidé par M. Pierre du Bosq, plusieurs étaient Normands et disposés à la bienveillance envers M. Pàris. Tous les pénitents furent solennellement admis à la communion des fidèles. « En ce jour de Noël, lui avait dit le pasteur, vous pourrez, si votre conscience vous le permet, vous approcher de la table du Seigneur, pour participer à la sainte Cène. »

Le jour de Noël ! M. Pàris tressaillit ; c'était à cette même époque qu'il avait promis à l'évêque de Bayeux de pratiquer hautement la religion catholique ! L'épée de la repentance pénétra de nouveau son âme, il rentra le front penché vers la terre et Gillonne l'accueillit sans rien dire, sans oser demander aucun détail sur la séance du consistoire. Elle en apprit quelque chose dans les jours qui s'écoulèrent avant Noël, mais sans jamais savoir tout ce que son mari avait souffert de honte et de remords au récit des tortures qu'avaient endurées ses compagnons de *révolte*. M. Pàris avait toujours porté la tête haute parmi les négociants normands ; sa maison

était réputée pour sa loyauté en affaires comme pour l'exactitude de ses payements ; la famille à laquelle il appartenait était honorable et honorée, sa chute seule lui avait révélé une faiblesse et une lâcheté qu'il ne prévoyait pas et dont il était profondément humilié. Un voile de tristesse pesait sur toute la maison, Philis avait besoin de penser à sa maîtresse pour regarder les gens en face dans la rue et dans l'église. « C'est pas elle qui aurait dit un mensonge, » répétait-elle. Gillonne se prosternait devant Dieu et s'humiliait avec son mari, comme si elle avait partagé sa chute ; mais lorsqu'il revint de la sainte table, le jour de Noël, les yeux encore baissés, mais le cœur et le front inondés d'une secrète joie, elle se pencha sur son livre de Psaumes pour cacher les larmes qui baignaient son visage. Elle se sentait rentrée en grâce auprès de Dieu en même temps que son mari ; si la faute n'avait pas été commune, la douleur du repentir et la joie du pardon appartenaient à tous les deux. « C'était pour nous protéger qu'il s'était révolté ! » disait Gillonne dans son cœur.

CHAPITRE V.

Les années s'étaient écoulées depuis le jour de la réhabilitation de M. Pàris, les enfants avaient grandi ; Gillonne avait conservé ses deux fils, une fille encore était venue s'ajouter au troupeau qui riait et chantait autour d'elle ; son fils aîné, Guillaume, se destinait à l'armée. « On peut espérer ici d'arriver aux honneurs, disait-il, et le service des États vaut mieux pour les réformés que celui du roi très-chrétien. » La mère soupirait, elle nourrissait toujours pour la France un attachement profond, entretenu par les relations qu'elle avait conservées avec sa famille, mais nul des siens ne songeait à retourner dans la patrie ingrate. Les enfants étaient devenus Hollandais ; toute leur allégeance allait aux États, toute leur admiration passionnée au prince d'Orange, maintenant roi d'Angleterre. Sa faveur était constante pour les réfugiés français qui avaient puissamment contribué à le placer sur le trône, son armée était toujours ouverte à ceux qui voulaient embrasser la carrière des armes. Les Anglais et les Hollandais criaient parfois à l'injustice en se voyant devancer

par des hommes plus expérimentés qu'eux, mais qui avaient combattu naguère sous les étendards français. Ils accordaient plus de bienveillance aux jeunes fils des réfugiés qui étudiaient dans les mêmes écoles et passaient par la même discipline que leurs enfants. « Ceux-ci sont à nous, » disaient-ils.

M. Pâris avait fondé une maison de commerce ; doté du droit de bourgeoisie par la libéralité des magistrats de Rotterdam, dispensé de tout impôt pendant douze ans et possesseur d'une somme d'argent assez considérable qu'il avait apportée avec lui de France, il avait recommencé de Rotterdam avec ses parents de Caen le négoce qu'il faisait naguère avec la Hollande lorsqu'il était en Normandie.

Il avait d'abord fourni aux armateurs une partie des cargaisons, vins fins, liqueurs, porcelaines ; peu à peu, il était arrivé à fréter lui-même des navires, il avait fait des voyages, en Frise et en Gueldre, pour négocier de grandes acquisitions de fromages ; il envoyait des laines, du fil, quelquefois même des grains venus d'Allemagne ; ses vaisseaux revenaient chargés d'œufs, de légumes, de fruits et de volailles, parfois des toiles et des dentelles normandes ; il était riche et la bénédiction de Dieu reposait sur lui. Tous les portefaix qui chargeaient et déchargeaient ses navires, tous les hommes employés dans ses magasins étaient réfugiés comme lui, presque tous étaient Normands, et Gillonne veillait au bien-être de leurs femmes et de leurs enfants, mais elle n'avait confié à personne le soin de tenir la caisse ; la première au bureau, à côté de son mari, elle prenait

part à tous ses travaux, le conseillait dans toutes ses affaires, et elle dressait d'avance ses filles aînées pour la remplacer. Les années et les soucis avaient miné ses forces, beaucoup de cheveux blancs se mêlaient à ses cheveux noirs, et Philis, sur laquelle le temps ne laissait aucune trace, disait avec étonnement lorsqu'elle avait le loisir de se mirer dans ses casseroles : « C'est drôle, autrefois j'avais l'air d'être la mère de Madame, maintenant je crois bien qu'elle pourrait passer pour la mienne. »

Michel Basérat et sa femme n'étaient plus ; leur santé s'était promptement altérée sur le sol étranger ; deux enfants leur étaient nés en Hollande pour les consoler dans l'exil, mais le cœur de la mère était resté passionnément attaché aux filles qu'on lui avait enlevées et qui grandissaient loin d'elle, instruites à la plaindre et à la condamner. Catherine et Anne Basérat étaient devenues sérieusement catholiques, et sans prendre le voile, elles restaient dans leur couvent, jouissant tranquillement de la fortune de leurs parents, administrée pour elles par des tuteurs catholiques, des « révoltés » dont la conscience n'avait pas parlé aussi haut que celle de M. Pâris. L'avocat avait en vain cherché à s'adonner au commerce ; il n'y avait pas réussi, ses habitudes d'esprit y étaient contraires, et comme il avait refusé naguère de s'associer à son père, il avait fini par charger son cousin Pâris de faire valoir ses fonds ; il avait confié son fils Pitre et sa fille Marthe-Élisabeth à ses deux sœurs et il était mort en paix six mois après sa femme. Les vieux parents vivaient toujours à Caen.

Suzanne et Marie-Madeleine ne s'étaient pas mariées, elles avaient vécu auprès de leur frère jusqu'à sa mort, cherchant en vain à le seconder dans ses affaires, et poursuivant pour leur compte un petit commerce. Par plaisir d'abord et pour se désennuyer, elles avaient cultivé dans leur jardin les belles fleurs qu'elles soignaient naguère à Caen ; on leur avait envoyé des graines de Normandie, et le petit parterre s'était peu à peu embelli, toute la maison était embaumée, les passants s'arrêtaient pour contempler cette corbeille de fleurs dont un grand nombre étaient nouvelles en Hollande. On demanda bientôt si les graines ou les boutures étaient à vendre. Suzanne, ravie, coupa des bouquets pour séduire les acheteurs. « Nous pourrons peut-être faire ainsi assez de profit pour nous entretenir sans toucher aux sommes confiées à Michel, dit-elle à sa sœur ; et nous ferons venir de France des roses nouvelles, des œillets et des marguerites ; on aime tant les fleurs en ce lieu-ci que nous y pourrons faire de bonnes affaires. » Pitre Basérat et sa sœur Marthe-Élisabeth avaient été élevés au milieu des fleurs de leurs tantes, et plus d'une fois ils avaient été employés tout le jour à former des bouquets ou à recueillir des graines pour les nombreux chalands.

Mais Pitre avait l'instinct d'un commerce plus étendu et d'entreprises plus hardies ; il avait quinze ans lorsqu'il annonça à ses tantes son intention de rentrer en France. « Mon oncle Jean y a bien vécu sans jamais abjurer, dit-il, et je ne vois pas pourquoi je n'en pourrais faire autant, nous avons là tant de parents et d'amis qu'il n'y a pas

de raison de tout laisser à faire et à gagner à mes cousins. — Ton oncle Jean n'a pas abjuré parce que sa femme l'a toujours retenu sur la pente du précipice, dit Marie-Madeleine dont le front s'était chargé d'un nuage, je ne connais pas la sœur qu'il m'a donnée, mais je sais qu'elle craint Dieu et obéit à ses commandements. Tu seras au contraire entraîné de tous côtés ; ton oncle a des fils et ne pourra te prendre en sa maison ; à cette heure tu pourras encore vivre sous le toit de nos parents, mais ils sont bien âgés, et si Dieu les retirait à lui, que deviendrais-tu ? — Je sais déjà ce que je ferai, ma tante, repartit résolûment Pitre, je me ferai interprète de l'amirauté de Caen, c'est un des postes qu'on laisse encore aux réformés parce qu'eux seuls parlent assez de langues pour cet office. » La tante Suzanne regardait son neveu, étonnée de cette prévoyance précoce développée par les secousses de la vie ; elle reconnaissait cet instinct des affaires et de la prudente conduite dont elle avait toujours fait tant de cas. « Tu parles allemand et hollandais, dit-elle, ceci te pourra être utile. — Et j'étudie depuis un an l'anglais et l'espagnol, ma tante, ajouta Pitre avec un petit sourire de triomphe, je m'exerce tous les jours sur le quai avec les marins qui viennent de ces pays, je comprends tout ce qu'ils disent et ils commencent aussi à m'entendre... — Jolie compagnie pour un Basérat ! » s'écria Marie-Madeleine en haussant les épaules ; elle prévoyait que sa sœur allait lâcher pied, et son dépit comme son trouble était grand à l'idée de voir partir son neveu pour mettre en danger le salut de son âme... « Nous

savons comment les réformés peuvent vivre en France, » disait-elle, mais Pitre ne l'écoutait pas ; enchanté d'avoir trouvé une alliée inattendue chez sa tante Suzanne, il développait les avantages de son projet mûrement combiné et préparé de longue main.

Madeleine s'appuya sur l'épaule de son neveu : « Et Marthe? dit-elle. Tu la laisseras seule céans? » Pitre rougit... « J'aurais voulu l'emmener, murmura-t-il, mais elle ne veut pas y entendre. »

La colère de la tante Madeleine éclata. « Emmener Marthe? cria-t-elle, pour l'envoyer au couvent rejoindre ses sœurs, nous dépouiller de tout à la fois, nous qui ne quitterons pas ce pays pour retourner abjurer en France, car tu abjureras, tu tomberas, tu seras sans principes, sans foi, sans crainte de Dieu ; tu aimes ton repos, tes aises, tu seras tourmenté, et alors tu signeras, tu iras à la messe, tu oublieras tout ce que nous t'avons appris, tu nous briseras le cœur... »

Pitre était ému sans être ébranlé : « Je sais ce que je vous dois, ma tante, » dit-il doucement, puis il ajouta d'une voix plus ferme : « Je sais aussi ce que je me dois à moi-même et je n'abjurerai pas, je vous le promets. » La tante Suzanne regardait le jeune homme d'un œil observateur et attentif, elle se tourna vers sa sœur : « Il n'abjurera pas plus que moi, » dit-elle. Suzanne avait reconnu chez son neveu le sentiment d'honneur et de respect pour les traditions du passé qui garantissaient tant de réformés du reniement, lors même que la foi pour laquelle ils souffraient n'était pas vivante en leurs cœurs. Elle comprenait son neveu parce que les mêmes

principes avaient soutenu son courage et sa constance; elle soupirait souvent en admirant la ferveur religieuse de sa sœur Madeleine, de sa cousine Gillonne et même de M. Pâris. « Ils possèdent quelque chose que je n'ai pas, » se disait-elle intérieurement, mais elle ajoutait promptement et comme pour se relever à ses propres yeux : « ce qui n'empêche pas que je sois aussi bonne réformée qu'eux. »

Pitre partit sur un navire de son cousin Pâris, abrité sous le pavillon hollandais ; il emportait des présents et des lettres pour son grand-père et sa grand'mère, pour son oncle Jean, sa femme et ses enfants, et même pour le couvent des Nouvelles catholiques. Suzanne et Marie-Madeleine conservaient pieusement leurs rapports de famille, et l'aînée n'avait même pas tout à fait renoncé à son goût de régenter ses proches. Elle écrivit à son frère Jean par l'entremise de Pitre.

« Jamais surprise ni chagrin n'ont été plus grands que les nôtres ; vous avez dit, il y a longtemps, que votre fils apprenait les mathématiques; les sciences sont toujours une bonne chose, quoique je ne croie pas que celle-là contribue à gagner la vie. Et quand cela serait, fallait-il aller aux jésuites ? Devriez-vous le souffrir ? S'il fait ce pas, il en fera bien un autre, c'est un grand crève-cœur pour nous. Par bonheur votre neveu Pitre que nous vous envoyons n'aura pas occasion d'aller en lieu si dangereux pour apprendre son métier, car les jésuites n'enseignent pas toutes les langues qu'il sait et par lesquelles nous espérons qu'il pourra trouver une bonne situation. Nous le recommandons à vos soins et

à ceux de ma belle-sœur, à laquelle il remettra le pain d'épice et le genièvre que nous lui envoyons. » Pitre était chargé en même temps de l'étoffe pour un habit destiné au jeune Claas Basérat, en dépit du crime qu'il avait commis en étudiant les mathématiques chez les jésuites. Depuis l'âge de sept ans le petit garçon tenait les livres de correspondance du commerce de son père, et il étudiait dans l'espoir d'apporter aux siens un concours plus utile. « Claas est plus sérieux à sept ans que Hans ne le sera à vingt, » écrivait Jean Basérat à ses sœurs. Les enfants avaient tous eu pour parrain et marraine leurs parents établis en Hollande et portaient des noms étrangers ; il avait cependant fallu les franciser pour présenter les nouveau-nés au baptême catholique qui leur assurait seul un état civil. On substituait pour ce jour-là aux parrains et marraines réformés les serviteurs catholiques de la maison ou même deux mendiants pris à la porte de l'église. Chaque fois que Gillonne Pâris apprenait la naissance d'un nouvel enfant parmi ses parents de Caen, elle regardait avec reconnaissance sa dernière fille, Rachel, baptisée librement par les vénérables mains de M. du Bosq. « Si nous avons le malheur de vivre loin des nôtres et dans l'exil, disait-elle, au moins sommes-nous libres de marcher selon la vérité. » Au fond de son cœur, tout attachée qu'elle était restée à la patrie, Gillonne blâmait ceux qui n'avaient pas eu le courage de rompre tous leurs liens pour adorer Dieu en liberté, puis elle se reprochait sa dureté, son défaut de charité, son orgueil, et le navire en partance emportait des hochets, des jouets, ou des bonbons

pour les pauvres enfants élevés en France et soumis dès le berceau à une servitude qui devenait chaque jour plus pesante.

Lorsque Pitre fut parti contre l'avis de M. et Mme Pâris, sa sœur Marthe-Élisabeth se sentit bien seule; la maison de ses tantes était grave et silencieuse, les réformés avaient apporté de France des habitudes austères, les jeunes filles étaient élevées dans un cercle continu de travail et de pratiques religieuses ; le plaisir y tenait peu de place ; en France, dans la patrie, les réunions de famille, les courses à la campagne, les amis allants et venants apportaient quelque gaieté dans cette monotonie ; en Hollande, le seul amusement de la vie de Marthe consistait à accompagner ses tantes chez Mme Pâris, mais cette joie était maintenant mêlée de tristesse, car Gillonne s'affaiblissait chaque jour. Elle le savait depuis longtemps ; avant que personne eût remarqué sa langueur croissante, elle avait commencé de mettre ordre à sa maison. « Voilà mes enfants presque élevés, » se disait-elle, et elle se laissait aller entre les mains de Dieu ; son mari était si occupé qu'il ne s'apercevait pas des ravages du mal. Les filles étaient jeunes et sans expérience, Philis n'osait rien dire ; elle finit cependant un jour par arrêter Mlles Basérat comme elles sortaient de la maison : « Comment avez-vous trouvé Madame ? » demanda-t-elle brusquement. Suzanne s'arrêta et regarda la servante en face pour s'assurer de ce qu'elle savait ou de ce qu'elle devinait. Philis ne pleurait pas, elle restait immobile devant son interlocutrice, robustement plantée sur ses grosses jambes et

ses grands pieds, mais ses mains tremblaient et elle nouait et dénouait un coin de son mouchoir. « Elle s'en va mourir ! » dit Mlle Basérat les yeux baissés. Philis ne répondit pas, elle avait courbé la tête sous le coup comme un animal frappé d'une hache ; elle se détourna lentement, rentra dans sa cuisine et ferma la porte. Mme Pâris seule revit Philis ce soir-là, encore attendit-elle qu'il fît tard et que l'obscurité fût tombée pour sortir de sa retraite le visage enveloppé d'un mouchoir: « J'ai mal aux dents, » répondait-elle, mais Gillonne ne se payait pas d'une excuse ; quelques jours d'observation suffirent à la convaincre que Philis avait enfin ouvert les yeux au danger. La maîtresse se savait passionnément aimée ; elle attendit un matin l'heure où Philis venait d'ordinaire prendre ses ordres pour la journée. Naguère Mme Pâris était la première sur pied, et descendait elle-même à la cuisine pour examiner le garde-manger, maintenant elle tardait au lit et Philis lui apportait son déjeuner. La fidèle servante déposait sur la table un petit plateau ; Gillonne tendit la main pour l'attirer auprès d'elle. « Tu sais donc ? » demanda-t-elle à demi-voix et en la regardant fixement. Philis détourna la tête. « Oui, » murmura-t-elle d'une voix étouffée. « Alors, Philis, je puis te parler à cœur ouvert, je te recommande ton maître et les enfants, tu ne les quitteras pas, je te les laisse. » Philis avait saisi le fourgon et les pincettes, elle se préparait à allumer du feu dans le poêle ; elle marmottait entre ses dents : « Tu ne me dis rien, insista Mme Pâris, si tu savais quel soulagement c'est pour moi de pouvoir parler à quelqu'un ! » —

« Emmenez-moi! » dit tout à coup Philis, comme elle avait dit à Caen lorsque Gillonne lui avait annoncé les projets de départ. Sa maîtresse sourit faiblement en se laissant retomber sur ses oreillers : « Au lieu où je vais, Dieu seul commande les voyageurs, » murmurait-elle. Philis n'avait rien promis, elle n'avait pas répondu à l'épanchement de la malade, mais les regards protecteurs qu'elle jetait sur les enfants, les soins redoublés qui entouraient le père, l'activité incessante qu'elle apportait à son travail assuraient Mme Pàris de la confiance qu'elle pouvait avoir en sa fidèle servante. « Ce que deux mains et un cœur peuvent faire, elle le fera, se disait Gillonne, le reste appartient à Dieu. »

On était à déjeuner dans la maison des fleurs, comme on désignait parmi les réfugiés la petite demeure de Mlles Basérat. Marthe-Élisabeth, debout, servait ses tantes ; on prenait du thé, habitude qui avait depuis longtemps pénétré à Caen ; le thé faisait toujours partie des présents que les réfugiés envoyaient à leurs parents de France. Philis entra tout à coup sans frapper, sans s'excuser : « Venez ! dit-elle à Marie-Madeleine, elle vous demande. » Suzanne commençait à faire quelques questions, Philis secoua impatiemment la tête, comme si elle avait épuisé ses paroles. Marie-Madeleine avait déjà jeté son mantelet sur ses épaules et saisi ses coiffes ; elle suivit la servante.

Gillonne était étendue sur son lit ; pendant qu'elle s'habillait, elle avait été saisie de spasmes si violents que sa seconde fille, qui l'aidait dans sa toilette, avait pris peur ; chacun était accouru, mais Philis, arrivée la

première, avait renvoyé tout le monde, son maître excepté. « Empêchez que personne ne monte ici, » avait-elle dit aux enfants effrayés, et les gens d'affaires qui se succédaient dans le bureau de M. Pàris avaient été fort étonnés de trouver une jeune fille assise devant la table du négociant et répondant invariablement, les yeux rouges et la voix tremblante : « Ma mère est malade, monsieur, et on ne saurait voir mon père aujourd'hui. » Au premier moment de calme, Philis avait couru chez Madeleine que demandait la malade, elle avait averti M. du Bosq en passant.

Le pasteur avait suivi l'amie de près ; tous deux entrèrent presque en même temps dans la chambre ; le regard expérimenté de M. du Bosq ne s'y trompa pas ; il n'avait pas franchi le seuil de la porte qu'il savait combien le temps était court : « La paix soit sur cette maison ! » dit-il en entrant, puis prenant la main de Gillonne, il l'exhortait doucement : « Puis-je recevoir encore une fois le corps et le sang de mon Sauveur? » demanda-t-elle en levant sur lui des yeux sereins ; le ministre sortit pour aller quérir les vases sacrés. La mourante se pencha vers Marie-Madeleine. « Il sera bien seul ! » murmurait-elle. « Avec Dieu ! » dit sa cousine qui l'embrassait. « S'il voulait un jour... elle hésitait... mes enfants sont jeunes encore..., s'il voulait que vous leur servissiez de mère, ne dites pas *non*, Madeleine.... » et elle la regardait d'un air suppliant. Mlle Basérat lui serrait les mains sans répondre : « Il ne se remariera jamais, » dit-elle enfin... « Peut-être, » et Gillonne fermait les yeux avec un soupir de soulagement ; Made-

leine n'avait pas plus promis que Philis ; mais là aussi la mourante savait que son œuvre était accomplie. Elle se souleva pour recevoir la communion, tous les siens entouraient son lit ; son mari, abîmé dans un désespoir muet, avait à peine la force de partager avec elle le pain que leur rompait le ministre ; elle étendit vers lui une main tremblante lorsque la sainte cérémonie fut achevée. « Embrasse-moi ! » dit-elle ; ses paupières s'abaissèrent lentement, ses lèvres étaient glacées ; lorsque M. Pâris se releva après ce dernier baiser, celle qu'il tenait dans ses bras avait fui vers la patrie céleste, il restait seul dans l'exil.

CHAPITRE VI.

Plus que jamais, Marthe Basérat regrettait son frère Pitre ; sa tante Marie-Madeleine, jusqu'alors sa plus fidèle amie et sa compagne habituelle, allait quitter la petite maison des fleurs, pour celle de M. Pàris ; les dernières paroles, le suprême sacrifice de Gillonne n'étaient pas restés sans fruit, sa cousine avait consenti à la remplacer auprès du mari et des enfants qu'elle avait tant aimés. Philis était sombre, mais elle acceptait sans plainte le nouvel état de choses. Passionnément attachée à sa maîtresse, elle avait toujours fait peu de cas de son maître qu'elle enveloppait dans un mépris général pour son sexe. « Ne me parlez pas des hommes, » disait-elle. Mais elle le voyait sans colère s'unir avec Marie-Madeleine : « C'est ce qu'il pouvait faire de mieux, se répétait-elle, puisqu'il était si pressé d'oublier. » L'instinct pratique de la vieille servante lui disait d'ailleurs que les affaires de M. Pàris exigeaient le concours fidèle d'une femme intelligente, et que les enfants n'avaient pas encore assez de raison pour se passer d'une mère. « On aurait dit des petites filles de six ans quand leur mère

se mourait, » disait Philis avec mépris en regardant les jolies têtes des jeunes filles courbées sur les colonnes de chiffres du grand-livre, ou penchées sur le panier du raccommodage. « Mlle Madeleine veillera à tout cela, je suis sûre qu'elles se trompent dans les additions et qu'elles ne relèvent pas la moitié des mailles aux bas de soie de Monsieur. »

Marthe-Élisabeth allait donc se trouver seule avec sa tante Suzanne, qui semblait devenir chaque jour plus active en prenant des années ; elle suffisait à tout, au commerce croissant des graines, des plantes et des boutures, à la surveillance des deux grands jardins qu'elle avait loués hors de la ville et qu'elle faisait cultiver par des ouvriers normands, protestants réfugiés, habiles à soigner les fleurs qui croissaient naguère sur le sol natal devant chaque chaumière de la riche contrée qui entourait Caen. C'était encore la tante Suzanne qui entretenait presque toute la correspondance avec la France. Marie-Madeleine avait écrit à ses parents pour demander leur consentement à son mariage ; mais c'était Suzanne qui écrivait à son neveu Pitre : « Vous dites de votre sœur être bien aise de voir que vous lui tenez au cœur. Je vous puis assurer que je prie le bon Dieu de vous préserver, mais que si vous deveniez malade, je ne sais ce que nous ferions d'elle. Quand il vient une de vos lettres, avant de savoir ce qu'il y a dedans, elle est toute saisie d'émotion et toujours dans l'inquiétude. Nous avons reçu jeudi une lettre de notre cousin de Deventer. Sa femme est accouchée il y a huit jours d'un garçon, il l'a fait nomme Nicolas, c'est pour mon

père, et pour notre cousin Pâris, ce qui nous a fait plaisir. Il nous a envoyé une lettre de communication pour vous tous, mais cela grossirait trop cette lettre, dites-le à mes sœurs... Il faut une réponse à l'occasion sur du papier fin et mettre sur l'adresse : « Capitaine au service de l'État. » Il faut, avec ces gens-là, observer la cérémonie. Guillaume Pâris a fini d'étudier avec son cousin, et le voilà cadet. On dit qu'il sera dans les régiments qui partent pour l'Angleterre. Votre tante Madeleine en est toute navrée. »

Madeleine n'était pas seule à s'attrister du départ de son beau-fils. M. Pâris soupirait souvent en songeant qu'il aurait pu le garder toujours auprès de lui si les goûts de Guillaume l'avaient porté vers le commerce. Les jeunes filles regrettaient la gaieté, l'entrain et les petits plaisirs que leur apportaient toujours les visites de leur frère, et l'assiduité au travail du jeune Michel ne les consolait pas de l'absence du brave cadet. Dans la maison des fleurs, Marthe-Élisabeth ne disait rien, mais elle avait maigri et pâli, elle grandissait démesurément et sa tante Suzanne l'obligeait à boire de la tisane. « Si Pitre te voyait te tenir ainsi à moitié couchée sur ta chaise, il ne te reconnaîtrait plus, » disait-elle. Marthe-Élisabeth soupirait faiblement, peut-être ne pensait-elle pas à Pitre.

Les nouvelles de France étaient mauvaises, le trône du roi Louis XIV semblait ébranlé. La grande ligue européenne, œuvre du roi Guillaume III, humiliait chaque jour le superbe orgueil de la cour de Versailles ; beaucoup de réfugiés se réjouissaient hautement des échecs

de leurs bourreaux ; comme naguère Schomberg à la bataille de la Boyne avait crié aux régiments huguenots au service du roi d'Angleterre : « Ranimez vos sentiments, voilà vos persécuteurs, » et qu'il les avait conduits contre les troupes de Louis XIV, soutenant Jacques II, de même Saurin s'écriait dans sa chaire de La Haye : « Voilà la Divinité qui découvre le bras de sa sainteté, qui sort du sein du chaos, qui nous confond par les miracles de son amour, après nous avoir confondus par les ténèbres de sa Providence. Voici que dans l'espace de deux campagnes plus de cent mille ennemis ont été ensevelis dans les ondes ou emportés par l'épée de nos soldats, ou foulés aux pieds de nos chevaux, ou accablés de nos chaînes. Voici des provinces entières soumises à notre obéissance. Voici cette puissance fatale, qui était montée jusqu'au ciel, la voici qui chancelle, qui tombe... Mes frères, que ces événements nous rendent sages, ne jugeons pas de la conduite de Dieu par nos idées, et apprenons à respecter les profondeurs de sa Providence. »

Pendant que Saurin célébrait le triomphe des ennemis de la France, les réfugiés normands conservaient pour la plupart un secret attachement pour la patrie. M. du Bosq était mort en priant pour les restes d'Israël dispersés sur le sol français, et en particulier pour les membres de son troupeau qui résistaient encore dans la fournaise ; ceux même qui étaient devenus tout à fait Hollandais, qui n'avaient jamais vu la France, les enfants des réfugiés étaient accoutumés à des relations si fréquentes avec la famille demeurée aux anciens foyers

qu'ils ne pouvaient se réjouir pleinement des événements qui accablaient leurs parents de douleur. Le vieux M. Basérat, infirme et presque aveugle, avait vivement ressenti les défaites de la France ; il était resté aussi passionnément patriote et fidèle au roi que si Louis XIV n'eût point chassé ses enfants de leur pays. Il avait eu une attaque, et sa fille Suzanne, dans sa riante petite maison de Rotterdam, s'effrayait à l'idée de ne point recevoir sa bénédiction. Elle n'osa pas s'adresser à sa mère, vieille et souffrante elle-même et qui n'écrivait plus, elle envoya une lettre pour son père à sa belle-sœur, femme de Jean Basérat, véritable providence du foyer désolé par le départ des fugitifs. Elle aurait pu être la sœur de Gillonne tant elle avait déployé d'énergie douce et de tendre sollicitude pour soigner les vieillards auprès desquels elle remplaçait quatre filles enlevées à leurs parents par la folle méchanceté des hommes ; ses enfants grandissaient autour d'elle en l'appelant bienheureuse. Claas avait appris son infatigable activité, sa raison précoce et son respect filial auprès de la mère qu'il aimait plus que tout au monde. Ce fut lui qui lui apporta la lettre de la tante Suzanne qui venait d'arriver par un capitaine hollandais. Suzanne demandait seulement à sa belle-sœur de choisir un moment favorable pour remettre sa lettre à son père, en la priant de la lire d'avance. Mme Basérat leva sur son fils des yeux inquiets : « Ton grand-père en sera fort ému, dit-elle, et que dira ma mère ? Elle pensera que j'ai écrit de bien mauvaises nouvelles à Rotterdam. Écoute donc ! » Claas était pressé, de nombreuses affaires l'attendaient au dehors,

mais il fallait d'abord obéir à sa mère, il s'assit à ses pieds comme un enfant.

« Mon très-cher et bien-aimé père, écrivait Suzanne Basérat, comme je vois avec un chagrin qu'il ne m'est pas possible de vous exprimer que votre maladie continue et que, quand même on est en santé, l'on n'est pas assuré d'un jour de vie, et que cette maladie pourrait avec le temps être le chemin par lequel il plaît au Seigneur de vous appeler à lui, j'espère, mon très-cher père, que vous ne me refuserez pas la grâce que je vous demande, qui est que vous me donniez votre bénédiction ; cela n'abrégera pas vos jours et me donnera une grande satisfaction. Je vous prie de n'être point fâché si je vous la demande ; je suis éloignée de vous, la maladie peut quelquefois changer avant que je le sache, et qu'y a-t-il de plus raisonnable à une enfant qui a tendrement aimé son père que de lui demander d'être bénie par lui ? Je me recommande donc à votre amitié, mon très-cher et bien-aimé père, et je suis avec le plus profond respect votre très-humble et très-obéissante servante et fille,

« Suzanne Basérat. »

Claas souriait lorsque sa mère eut achevé la lecture. « D'après ce que mon père nous a raconté de sa sœur, je pense qu'il la trouvera toujours la même et allant tout droit au but. Vous saurez choisir votre moment, ma mère, et vous obtiendrez pour ma tante le bien qu'elle a raison de désirer. Si j'étais comme elle loin de

vous... » Ici le jeune homme détournait la tète ; confus de son émotion, il embrassa sa mère et sortit. « Ceci me sera un fardeau jusqu'au jour où je me serai acquittée de ma charge, » soupira Mme Basérat, mais elle serra soigneusement la lettre, veillant de plus près son beau-père afin de saisir un jour favorable. Deux mois s'étaient écoulés et le vieillard s'affaiblissait chaque jour lorsqu'elle écrivit enfin à sa belle-sœur :

« Je vous dirai, ma très-chère sœur, que j'ai lu votre lettre à mon père, dimanche dernier. Les enfants étaient à se promener, j'étais seule dans la maison avec ma mère. Je recueillis toutes mes forces et je proposai à mon père de lui lire une lettre dont vous m'aviez chargée pour lui. Il me répondit que cela lui ferait plaisir. Je la lui lus tout entière, il s'affligea et me dit : « Ma fille, je lui accorde ma bénédiction, car je l'ai toujours bien aimée, » ma mère s'attendrit aussi. Je saisis le quart d'heure que mon mari n'y était pas, car il n'aurait pu soutenir cela. Il y avait déjà du temps que je me proposais de le faire et je n'osais m'y résoudre. Claas m'avait fort conseillé de ne pas tarder davantage, il pense toujours beaucoup à vous tous et parle souvent de vous aller voir pour faire connaissance avec ses parents ; Pitre et lui sont comme deux frères. »

La tante Suzanne attendait impatiemment cette réponse, s'inquiétant de ne la point voir venir. « Si mon père est si mal qu'on ne lui puisse lire ma lettre, disait-elle à Marthe, on me l'aurait dû écrire, mais on nous oublie là-bas. « Ma tante Basérat doit avoir grande besogne, » suggérait doucement la jeune fille. « Sans

doute, sans doute, les femmes de notre famille n'ont jamais vécu les bras croisés, mais elle, qui est tout le jour à ses écritures dans le grand-livre, pourrait bien se servir un moment de sa plume en ma faveur. Je crains par-dessus tout que Dieu rappelle mon cher père sans qu'il ait eu le loisir de penser à moi ; il y a vingt et un ans que je l'ai quitté. » Et les yeux perçants de la tante Suzanne se remplissaient de larmes, elle n'avait d'autre ressource pour se consoler que d'aller chercher ses livres de compte. Les bénéfices de son commerce allaient chaque jour croissant.

Lorsque la lettre si longtemps attendue arriva enfin, les mains de Suzanne Basérat tremblaient en l'ouvrant ; le cachet n'était pas noir, le capitaine qui l'apportait n'eût pas tardé si longtemps à donner une triste nouvelle. Aux premiers mots, un soupir de soulagement flotta sur les lèvres de la tante Suzanne. Marthe qui l'observait avec inquiétude souriait en la regardant ; le front de sa tante était redevenu serein, une légère rougeur couvrait ses joues, elle se croyait jeune encore ; elle se revoyait dans la vieille maison de Caen, dans la grande chambre aux rideaux d'indienne violette, auprès d'un petit feu clair dans une grande cheminée ; elle reconnaissait les meubles, l'ancienne Bible de famille à côté du fauteuil de son père ; elle entendait la voix de sa mère, et elle donnait involontairement ses traits à cette sœur qu'elle ne connaissait pas et qui remplissait auprès de ses vieux parents les devoirs sacrés que leur dévouement lui avait interdits. Lorsqu'elle eut deux fois lu la lettre, elle leva ses yeux humides sur sa nièce.

« Il m'a bénie, Marthe, dit-elle, et il m'aime toujours. » Les années d'exil et de séparation avaient disparu, il fallut un moment de réflexion et d'efforts à Suzanne Basérat pour reconnaître dans toute sa sagesse le noble sacrifice de son père. « C'est parce qu'il nous aimait plus que lui-même qu'il nous a envoyées en ce lieu ci, » murmurait-elle, puis elle ajouta plus haut en regardant fixement sa nièce : « C'est aussi ce que ton père a voulu, Marthe. Je ne sais si j'ai bien fait d'encourager Pitre à retourner là-bas, j'en ai eu souvent du regret, mais toi, tu feras comme moi, tu ne retourneras jamais en France. » La jeune fille baissa la tête en signe d'assentiment.

CHAPITRE VII.

Le vieux M. Basérat s'était éteint peu de jours après avoir envoyé sa bénédiction à sa fille exilée, sa veuve respirait encore, mais, en frappant son mari, la mort avait d'avance glacé le reste d'une volonté naguère si ferme, d'un esprit si actif et si pénétrant. Elle avait conservé jusqu'au bout la faculté de soigner le vieillard, de lui plaire et de l'amuser; toujours débile et souffrante, elle ménageait ses forces pour suffire à la tâche dont elle avait instinctivement mesuré la durée. Lorsque son mari fut enterré dans le jardin, loin des cimetières consacrés interdits aux réformés, lorsque son fils et ses petits-fils l'eurent enseveli avec l'aide de leurs serviteurs et que Jean Basérat eut prononcé sur sa tombe les prières qu'aucun ministre ne pouvait plus dire en France, le courage et la santé de la veuve manquèrent tout à coup; elle s'alita pour ne se plus relever, et sa belle-fille recommença auprès d'elle l'œuvre de patiente vigilance qu'elle avait si longtemps poursuivie auprès de son beau père.

La nouvelle vint à la rue des Postes, à Caen, que Ca-

therine Basérat se mourait au couvent des Nouvelles catholiques sans que ses parents hérétiques pussent souiller l'enceinte sacrée pour lui dire adieu. Mais sa grand'mère n'entendait plus les bruits de la terre ; elle vivait, elle pouvait vivre longtemps, elle n'appartenait plus aux choses présentes, et le sourire qui flottait souvent sur ses lèvres semblait venir du monde invisible. Le coup fut plus douloureux pour les réfugiés en Hollande ; chaque lien qui se détachait allait au cœur de Suzanne Basérat ; elle adressa une lettre à sa nièce Marie-Anne qui vivait encore aux Nouvelles catholiques; mais les grilles du couvent mettaient obstacle aux épanchements ; elle écrivit à son frère Jean : « Je n'avais pas vu ma nièce depuis sa petite enfance, mais nous avions néanmoins une petite correspondance d'amitié à nous faire nos plaintes réciproques de vieilles filles. Nous avions bien reçu la vôtre du 28 passé où vous nous marquiez que ma nièce n'était pas bien, mais le bas de votre lettre nous fit tout à fait appréhender que Dieu en eût disposé; cependant, comme on aime toujours à se flatter, nous disions : « Peut-être guérira-t-elle encore, ou restera-t-elle alitée quelque temps, ainsi que cela arrive souvent ; mais nous voyons par votre lettre du 2 octobre que cela a été bien subit et que vous et nous n'avons point eu la satisfaction qu'elle eût sa connaissance jusqu'à la fin. Cela est allé comme il en fut ici pour mon cher frère, il y a douze ans. Nous en sommes fort affligées toutes les deux et cela ne m'a point fait de bien, je vous assure. Elle n'a pas eu le plaisir de ce que je venais de lui envoyer par Paysant. Je la crois heureuse,

étant de bonne foi dans sa religion et bien pieuse. A-t-elle été inhumée dans le couvent ou dans une église? Sans doute vous n'y avez pas assisté. »

Pendant que sa famille de France diminuait ainsi et que les objets de ses souvenirs les plus chers allaient les uns après les autres l'attendre dans la céleste patrie, la santé de la tante Suzanne s'altérait visiblement; Marthe-Élisabeth ne s'en serait pas inquiétée, car elle était jeune et sans expérience. « C'est un rhume, disait-elle, et ma chère tante ne peut sortir en hiver, elle va et vient dans la maison et s'occupe elle-même de tout; » mais Marie-Madeleine était plus préoccupée; tout affairée qu'elle fût dans son intérieur, aidant son mari dans son commerce, dirigeant un ménage considérable et veillant aux charités que M. Pâris répandait parmi les pauvres réfugiés, elle ne laissait pas d'aller souvent visiter la jolie maison des fleurs; elle avait un grand respect et beaucoup de considération pour sa sœur aînée, dont la mâle volonté et l'esprit ferme l'avaient toujours dirigée naguère, mais elle s'agitait de l'état de son âme, sans oser s'en ouvrir à personne. « Ma sœur ne compte que sur elle-même et sur ses vertus qui sont assurément grandes, se disait-elle douloureusement, mais elles ne suffiront pas à lui ouvrir les portes du ciel. » Suzanne Basérat était si réservée sur tous les sentiments profonds de son cœur, elle avait tellement comprimé ses pensées religieuses comme en un sanctuaire que Madeleine ne se doutait nullement des progrès qu'avait faits sa sœur dans la connaissance d'elle-même et dans l'humilité. Elles revenaient un dimanche de l'église, il

faisait beau et Marthe avait été étonnée le matin par la résolution de sa tante de paraître ce jour-là au temple. « J'ai commandé un carrosse, lui dit-elle, et nous surprendrons la tante Madeleine. » Mme Pâris les avait rejointes après le service, laissant son mari et ses enfants retourner à pied à la maison. Mlle Basérat s'appuyait dans la voiture comme une personne lasse, mais un doux sourire errait sur ses lèvres graves, elle se parlait à elle-même. « Il a dit vrai, bien que ce ne soit plus notre vieux pasteur, Jésus-Christ est tout... Dieu soit loué... Seigneur, tu laisses ta servante aller en paix selon ta parole. »

Marthe était assise sur le devant ; le lourd carrosse faisait trop de bruit pour qu'elle pût saisir les paroles entrecoupées de sa tante, elle voyait ses lèvres s'agiter, mais elle était accoutumée aux entretiens intimes que Suzanne avait parfois avec elle-même, et elle ne faisait aucun effort pour entendre. Marie-Madeleine s'était penchée vers sa sœur et une joie profonde inondait son âme ; elle posa doucement sa main sur la main de Mlle Basérat, Suzanne tressaillit comme sortant d'une rêverie. « Nous voici bientôt arrivées, dit-elle, et j'en suis aise, car le sermon a été long et je suis fatiguée. Quelles nouvelles avez-vous de Guillaume? reviendra-t-il bientôt céans? »

Mme Pâris secoua la tête... « Il se plaît en Angleterre, dit-elle, tout jeune qu'il est il fait son chemin, M. de Bostaquet l'a fait entrer au régiment que vient de former M. de Ruvigny ; il dit qu'il aura là plus de chance d'avancement, ce seigneur étant en grande faveur auprès

du roi et bien justement puisqu'il lui a déjà rendu de grands services. Guillaume nous écrit qu'on s'est étonné de le voir rentrer dans l'armée, lui qui menait une vie retirée, et dont l'occupation n'était que de faire du bien aux réfugiés et en général à obliger tout le monde. Il s'est sans doute cru tenu de remplacer M. de la Caillemotte, son frère, qui a été tué au service du roi. « Si le roi Guillaume revient céans, dit Suzanne, il devrait bien emmener avec lui un détachement de ce régiment, comme il a fait l'an dernier de celui de M. de Louvigny, nous aurions une chance de voir votre fils. » Marie-Madeleine sourit, elle regardait Marthe, mais la jeune fille ne rougissait pas ; la longue absence avait effacé en elle l'impression légère que lui avait laissée l'image de son cousin ; elle avait grandi, elle était devenue sérieuse, et lorsque ses pensées s'envolaient loin de la maison des fleurs, elles erraient plus souvent à Caen, auprès de la famille inconnue qui entourait son frère Pitre, qu'en Angleterre, au milieu de l'armée, sous les tentes des soldats huguenots.

Pitre d'ailleurs causait de graves préoccupations à Marthe ; il lui écrivait peu et ne lui donnait jamais assez de détails sur ses occupations. « Mon frère, comment cela va-t-il à présent avec votre société? » lui écrivait-elle après que Pitre fut décidément entré dans la maison de commerce de son oncle Jean, « vos magasins sont-ils achevés ? Quelles entreprises faites-vous maintenant? Vous ne me dites rien, et quand vous m'écrivez, vos lettres sont si courtes ! Apparemment que vous croyez qu'on est indifférent à ce qui vous regarde.

Point du tout, on serait bien aise de le savoir et j'espère que vous me ferez le plaisir de me le dire. Si le capitaine hollandais avait un aussi bon vent que vous eûtes il y a six ans, il serait bientôt chez vous ; oui, mon cher ami, voilà comme le temps passe, il y a eu samedi passé six ans que je vous ai conduit au vaisseau et suivi des yeux autant qu'il me fut possible, que de choses arrivées depuis ce temps-là ! Adieu, mon cher frère, le capitaine vous porte du pain d'épice et une bouteille d'anisette ; il a aussi un petit cheval que ma chère tante envoie au dernier garçon de mon oncle Jean, j'y ai joint un petit chariot pour qu'il se puisse amuser dans le vieux jardin que j'aimerais tant voir. »

Pitre Basérat n'était pas entré les mains vides dans la maison de commerce de sa famille, la tante Suzanne l'avait doté d'une petite somme, car l'héritage de son père était mince et l'avocat avait péniblement subsisté en Hollande après la confiscation de ses biens. Mais Marie-Anne Basérat, enfermée dans son couvent des Nouvelles catholiques, ayant appris le projet d'association, avait fait venir son homme d'affaires. « Je veux faire donation à mon frère d'une partie des propriétés de feu mon père, » avait-elle dit. Le notaire avait résisté. « Vous ne sauriez, mademoiselle, disait-il, puisque M. Pitre persiste dans son hérésie... » Marie-Anne rougit, elle se leva. « Vous parlez de la religion de mon père et de mon frère, » dit-elle avec une certaine hauteur. « Il n'empêche que vous ne sauriez lui faire don des biens confisqués lorsque votre père passa en Hollande ; ils seraient tout simplement confisqués

sur son fils. Ne savez-vous pas, mademoiselle, que par une ordonnance du roi, les réfugiés de la religion prétendue réformée qui se trouvent en Hollande ne peuvent hériter de leurs plus proches parents morts en France? » Marie Basérat s'était rassise, mais elle s'agitait sur son siége : « Je ne suis pas si bonne catholique que je puisse trouver cela juste, » murmurait-elle. L'homme d'affaires sourit : « Il est heureux que vous teniez de pareils propos devant moi et non à un autre, reprit-il, vous en pourriez être inquiétée, mais un notaire est comme un confesseur. » Marie-Anne le regarda résolûment. « Vendez le bien de Fontenay, dit-elle, et quand vous en aurez touché l'argent, remettez-le à mon frère de ma part, je vous sais honnête homme et me contenterai d'un simple reçu. » Le notaire hésitait... « Le bien de Fontenay vaut au moins vingt mille livres, » remarquait-il. « Je le sais, dit tranquillement la recluse; vous n'ignorez pas que je suis au courant de mes affaires, bien que je ne sorte point de ce lieu, c'est la juste part de Pitre dans l'héritage de notre père... et je le veux ainsi, ajouta-t-elle. — Un reçu de votre frère, trouvé dans vos papiers avec mon nom, me pourrait faire jeter en prison. — Ne vous nommez pas, je prendrai soin de brûler le reçu ; mais hâtez-vous, je sais que mon frère a présentement besoin de deniers. » Le notaire sortit, perplexe et troublé, mais il connaissait Mlle Basérat et il obéit. Pitre avait reçu une lettre de sa sœur. « Mon cher frère, vous ne sauriez entrer sans argent dans une association de commerce, j'y ai pourvu, ayant hérité des biens de notre père; on vous remettra vingt mille livres

de ma part, qui prospéreront, j'espère, entre vos mains. Votre bonne sœur

« Marie-Anne BASÉRAT. »

Lorsque Pitre tout joyeux écrivit cette bonne nouvelle en Hollande, la tante Suzanne joignit les mains d'un air satisfait : « Bon sang ne peut mentir, » marmottait-elle, toutes les leçons des papistes ne sauraient détourner une Basérat du droit chemin. Pitre est maintenant en bonne passe, et son père doit être content là-haut. Il va être temps que je me repose aussi, » ajouta-t-elle si bas que Marthe ne l'entendit pas, elle relisait la lettre de son frère qui se terminait par ces mots : « Si tout va bien, Claas compte vous aller visiter au printemps, il voit une chance d'étendre nos affaires avec mon oncle Pâris, et sera aise en même temps de faire la connaissance de toute la famille. » Marthe replia la lettre avec dépit. « Pourquoi Pitre ne viendrait-il pas lui-même? murmura-t-elle, il sait le commerce aussi bien que Claas. »

Jean Basérat n'était pas de l'avis de sa nièce, il n'avait pas encore fait, pensait-il, une suffisante expérience des talents commerciaux de Pitre qui conservait d'ailleurs le titre d'interprète juré auprès de l'amirauté de Caen et en exerçait fréquemment les fonctions. Mais il avait à juste titre pleine confiance dans la prudence et la capacité de son fils Claas ; l'enfant avait à peine quinze ans qu'il s'était vu seul à la tête de la maison auxiliaire du Havre pendant l'absence temporaire de l'homme de confiance qui la dirigeait, et il avait trouvé

moyen de suffire à la correspondance, de donner les ordres aux commis, et de répondre aux gens d'affaires qui se présentaient. Son père avait été si content de lui qu'il lui avait fait don au retour d'une belle montre de cent écus.

C'était donc Claas qu'on attendait à Rotterdam, mais la tante Suzanne ne devait pas connaître cet enfant auquel elle s'intéressait depuis sa naissance sans l'avoir jamais vu. Elle était malade depuis quinze jours, sans danger, disait le médecin, mais chaque fois que Mme Pâris entrait dans sa chambre que Marthe ne quittait ni le jour ni la nuit, elle était frappée de l'atmosphère sereine et grave qui entourait sa sœur; il semblait qu'elle se préparât en silence à un acte solennel. « Suzanne s'en va mourir, j'en suis sûre, » disait Marie-Madeleine en pleurant à son mari, et lorsqu'il s'enquérait si elle était plus mal : « Non, reprenait-elle, mais en sa chambre on se croirait dans une église, chacun y parle bas, tant elle est évidemment en présence de Dieu et du jugement. Quand M. Lemoine y vient, il est toujours tenté d'écouter plutôt que de parler, m'a-t-il dit tout à l'heure en sortant, mais Suzanne joint les mains et elle attend ses paroles avec la douceur d'un petit enfant. Je n'aurais jamais cru la voir si humble et si soumise, elle qui avait coutume de nous gouverner tous. — Dieu est un grand maître, et la mort une solennelle conseillère, » dit M. Pâris, et deux larmes brillaient au bord de ses paupières. Avec Suzanne Basérat s'évanouissait tout ce qui restait de sa génération dans la famille émigrée. Sa chère Gillonne, l'avocat Michel et

se femme, la fidèle Philis dormaient déjà dans le cimetière de l'église wallonne ; lorsque Suzanne les rejoindrait, Madeleine et lui seraient seuls au milieu des enfants qui ne connaissaient pas la patrie perdue, les vieux parents, les demeures où tant de générations avaient paisiblement vieilli jusqu'au jour où le despotisme avait prétendu imposer aux consciences une foi qu'elles n'acceptaient pas. Toutes les prospérités matérielles qui entouraient M. Pâris ne pouvaient combler le vide. Ses descendants pouvaient se faire une place dans le pays nouveau qui les avait charitablement accueillis, mais les Pâris restaient français, normands et exilés.

C'était la nuit ; Marthe dormait sur un matelat à côté du lit de sa tante Suzanne, elle était accablée par la fatigue, car elle ne permettait à personne de partager ses soins. Mme Pâris l'aidait dans la journée, mais elle retournait le soir au logis et Marthe veillait seule. Elle s'était assoupie lorsqu'elle s'entendit appeler : « Marthe ! » disait sa tante. D'un seul bond elle fut auprès du lit ; les yeux de Suzanne Basérat brillaient d'un éclat étrange, elle semblait agitée et ses mains tremblaient lorsqu'elle saisit le bras de sa nièce : « Marthe ! répéta-t-elle, sais-tu ce que nous avons souffert pour garder la foi ? » La jeune fille la regardait avec étonnement, ne sachant que répondre. « Nous avons tout quitté, reprit la malade, parents, amis, patrie ; ton père a perdu sa fortune, mon père à moi est mort sans que je l'aie revu, et je descends au tombeau avant ma vieille mère. J'ai quitté plus que cela, Marthe, j'ai renoncé à l'homme

que j'aimais et qui m'aimait, parce qu'il avait été parjure à Dieu et à l'honneur, il s'était révolté et voulait m'entraîner dans sa chute. Promets-moi, ma fille, de ne jamais retourner en France, et de rester en ce lieu-ci de notre pèlerinage, je m'en irai plus tranquille sur ta foi et plus sûre de te revoir. » Marthe hésitait, son frère Pitre était en France, elle avait rêvé d'aller le retrouver, de vivre avec lui, de chercher un appui auprès de sa tante, Mme Jean Basérat. La mourante fixait sur elle ses regards étincelants. « Jure! répétait-elle, au nom de ce que tu me dois à moi qui t'ai servi de mère, je ne veux pas, je ne veux pas que tu te perdes! » Marthe était vaincue. « Je le jure! » dit-elle à demi-voix. Sa tante se laissa retomber sur ses oreillers, elle savait ce que valaient les promesses de Marthe. « Je puis donc mourir en paix! » murmura-t-elle. Ce dernier effort avait épuisé tout ce qui lui restait de forces; de faiblesse en faiblesse, elle passa dans l'éternité avant le lever du soleil.

Trois jours après, Claas Basérat arrivait à Rotterdam et conduisait le deuil de sa tante inconnue avec son oncle Pâris et son cousin Michel.

CHAPITRE VIII.

Claas voyageait en Hollande, étudiant les différents produits du pays qui pouvaient devenir matière de commerce avec la Normandie, partout il recevait le meilleur accueil et rencontrait des compatriotes, presque des parents. En Frise, en Gueldre, en Zélande, à Amsterdam, à Leyde, à Harlem, à Dordrecht, à la tête des manufactures de soieries et de chapeaux, de draps et de velours, des papeteries et des raffineries, on trouvait partout des réfugiés, et leurs ouvriers appartenaient en masse non-seulement à la patrie, mais à la même province française ; la moitié, le tiers, le quart de la population des villes normandes, picardes, poitevines, bretonnes, avait émigré pour se fixer en Angleterre ou en Hollande. Quelques-uns éprouvaient un peu de ressentiment envers les réformés qui avaient su se maintenir en France, et ils étaient disposés à les accuser de lâcheté ou d'hypocrisie, mais nul ne pouvait soupçonner Claas Basérat de ces vices honteux, et les sacrifices faits par sa famille à la cause protestante étaient assez connus de leurs coreligionnaires pour ouvrir au jeune

négociant les portes les mieux fermées. Lorsqu'il avait terminé ses conférences commerciales avec les pères, il était amicalement accueilli dans les familles, et plus d'une jeune fille soupirait intérieurement à la pensée qu'il allait retourner en France, seul, comme il en était venu.

Tel n'était pas le projet de Claas; avant même de quitter la France, il avait souvent admiré le portrait de sa cousine Marthe qu'elle avait donné à Pitre au moment de son départ; il aimait le regard franc, le front serein, les joues vermeilles que le peintre avait représentés avec assez d'art, mais lorsqu'il vit Marthe vêtue de noir, les yeux fatigués par les veilles et les larmes, le teint pâli par le chagrin, elle s'empara d'assaut de son cœur; il l'avait rêvée fraîche et heureuse, il fut conquis par le touchant aspect de la douleur. « Quel bonheur qu'avant de partir, je me sois ouvert à ma mère du projet que j'avais à peine conçu moi-même! se disait-il. Je sais maintenant que sa nièce lui agréerait, elle la fera agréer à mon père et je n'ai plus affaire qu'à Marthe seule. Elle n'a besoin céans de l'autorisation de personne. »

Marthe avait quitté la maison des fleurs peu de jours après l'enterrement de sa tante. Mme Pàris l'avait engagée à s'établir chez elle, non sans une arrière-pensée que cette installation ne serait peut-être pas longue; la jeune fille avait gardé un silence absolu sur la promesse qu'elle avait faite à sa tante à son lit de mort, et Marie-Madeleine s'attendait à la voir partir pour la France comme la femme de Claas. Quelques soupirs de la mère

qui avait si sincèrement adopté tous les enfants de son mari s'envolaient vers Guillaume qui était toujours en Angleterre. « Il n'est pas ici, et Claas est bien aimable, » disait-elle à M. Pâris qui haussait les épaules sans répondre. Son fils Guillaume ne semblait pas pressé de se marier.

Claas était revenu à Rotterdam, et ses affaires s'y prolongeaient indéfiniment. Chaque jour il venait chez son oncle, assistant quelquefois à ses entretiens avec les négociants hollandais et formant des relations qui lui pouvaient être utiles, mais plus souvent installé dans le parloir de sa tante orné de beaux meubles de laque, et de riches porcelaines de Chine et du Japon, présents des correspondants de son mari à l'étranger. Là, travaillaient Marthe et ses cousines; Mlles Pâris se dérangeaient souvent pour vaquer aux soins du ménage, mais on traitait Marthe comme une visiteuse, malgré ses instances auprès de sa tante, et elle brodait ou faisait du filet en silence ; Claas devait emporter en France le fruit de son travail : des manchettes pour Pitre, un fichu brodé pour sa tante, un couvre-pied doublé d'édredon pour sa grand'mère. Le jeune homme prenait beaucoup d'intérêt à toutes ces entreprises, et passait de longues heures à côté du métier de Marthe, lui racontant la Normandie, les habitudes de la maison paternelle, lui décrivant les uns après les autres tous ceux qu'il aimait : « Je voudrais vous apprendre à les aimer, » disait-il. « Je les aime déjà, » disait Marthe, et elle rougissait.

Les associés de Caen pressaient le retour de Claas, M. Basérat n'était plus jeune et il s'apercevait en l'ab-



sence de son fils de l'importance prépondérante que celui-ci avait insensiblement prise dans la maison. Pitre était fort occupé par les devoirs de sa charge d'interprète, et Mme Jean Basérat, si utile à la caisse, dans les magasins et pour la tenue des livres, suffisait à peine à ces occupations diverses, retenue qu'elle était constamment auprès du lit de sa belle-mère. Elle n'avait pas fait confidence à son mari du vague projet de Claas ; seulement elle cherchait à gagner du temps et à persuader tout le monde de l'utilité du long séjour de son fils en Hollande. M. Basérat grognait et ne se laissait pas convaincre ; il écrivait lettre sur lettre à son fils pour le faire revenir.

Tant d'insistance troublait et contrariait Claas ; naturellement modeste, il avait compris la nature réservée et fière de la femme qu'il aimait, il ne se croyait pas assuré du succès et n'osait pas risquer si vite ses espérances ; il prit enfin le parti de parler à sa tante Marie-Madeleine. Avant de venir en Hollande, il avait été parfois jaloux de Guillaume dont le nom tenait beaucoup de place dans les souvenirs d'enfance de Pitre, il n'y pensait plus depuis qu'il avait vu Marthe s'occuper avec ses cousines, Mlles Pàris, des envois qu'on faisait au jeune militaire, sans trouble et sans timidité aucune. Mme Pàris n'avait rien laissé transpirer de ses désirs secrets devant son neveu.

« Mon père me presse de rentrer au logis, ma tante, dit le jeune homme, et je sais qu'il a besoin de moi ; mais comment faire ici pour mettre ordre à mes affaires ? — Tes tournées ne sont-elles pas finies et tes char-

gements arrêtés? » demanda Mme Pâris avec une naïveté malicieuse. Claas fit un mouvement d'impatience. « Tout ce qui est du commerce est bien terminé, dit-il, mais, ma tante, vous ne m'avez pas ainsi laissé fréquenter votre maison et vivre parmi vos enfants sans comprendre ce que je voulais?... » Un franc sourire éclaira le visage de Mme Pâris. « Non, mon garçon, répartit-elle, tu as raison, mais je ne te saurais donner grand conseil pour tes affaires avec Marthe, elle est secrète et réservée comme ma sœur qui l'a élevée; à ta place je jouerais le tout pour le tout, et je m'enquerrais d'elle-même ce qu'elle en pense. »

Claas rougit. « C'est un grand hasard, » murmura-t-il. « Point du tout, » et Mme Pâris riait tout à fait, « je te réponds qu'à l'heure qu'il est, elle sait ce qu'elle veut et que sa réponse ne sera point du tout au hasard. Elle me rappelle ma mère, je n'ai personne vu depuis qui se gouvernât aussi complétement que Marthe; pour un rien, elle gouvernerait tout le monde par-dessus le marché, » ajouta-t-elle ironiquement. Claas ne répondit pas, il avait caché sa tête dans ses mains, il réfléchissait. Lorsqu'il releva les yeux, il était seul, le parloir était vide, le bruit régulier de la grande horloge, le gazouillement des perruches vertes dans la cage de bambou, les pétillements du petit feu dans le grand poêle répondaient seuls aux battements précipités de son cœur; il marchait de long en large dans la chambre, absorbé dans ses importantes pensées, lorsque la porte s'ouvrit et Marthe entra.

Elle tenait à la main un ouvrage de broderie qu'il

fallait achever en toute hâte, et elle s'avançait déjà vers le métier lorsqu'elle aperçut Claas tout à l'heure caché dans l'ombre d'une grande armoire; elle tressaillit et son sang reflua sur son cœur. Depuis plusieurs mois, Marthe vivait dans une rêverie vague dont elle ne se rendait pas compte; elle se disait que l'arrivée de son cousin avait adouci la profonde douleur que lui avait causée la mort de sa tante, elle se représentait sans cesse en imagination l'existence qu'il lui dépeignait dans leurs longues conversations, elle s'intéressait à tout ce qu'on faisait dans la maison de Caen, elle apprenait à connaître intimement chaque membre de sa famille inconnue; mais elle ne se disait pas que chaque jour l'attachait de plus en plus au narrateur et qu'elle commençait à penser à Claas autant qu'à Pitre lui-même. Depuis quelque temps cependant un léger trouble se mêlait au plaisir qu'elle ressentait dans ses relations familières avec Claas; elle ne savait pourquoi, mais elle le fuyait, et lorsqu'elle l'aperçut dans le parloir, elle fit un pas en arrière comme pour sortir, mais le jeune homme l'avait devancée, il s'approcha d'elle et lui prit la main : « Venez çà, Marthe, dit-il, le sort me favorise, car j'ai besoin de vous parler. » Marthe pâlit, mais elle restait immobile au milieu de la chambre. Claas cherchait à l'attirer vers un siége, elle résistait. Il se pencha vers elle : « Pourriez-vous vous décider à me suivre en France, Marthe? murmura-t-il, m'aimeriez-vous assez pour devenir ma femme? »

Elle le regardait avec ses grands yeux fixes, comme terrifiée de ce qu'elle découvrait tont à coup dans le

cœur de tous deux, mais elle ne répondait pas; Claas répéta sa question : « Vous n'avez plus personne ici, Marthe, insistait-il, chez nous vous trouverez ma mère et votre frère. » La jeune fille leva sur lui un regard d'une profonde tristesse : « Je ne puis pas, Claas, » murmurait-elle.

Un peu de colère se peignit sur les traits de Claas, il était jeune et ardent. « Vous ne m'aimez pas, s'écria-t-il, vous en aimez un autre... » Marthe rougit. « Je n'aime personne, dit-elle... c'est-à-dire que... » elle s'embrouillait dans son explication et se tut, puis elle reprit d'une voix plus ferme et comme par un effort suprême : « Je n'aime que vous, Claas, mais je ne saurais quitter la Hollande, je l'ai promis à ma tante à son lit de mort. »

La foudre était tombée aux pieds du jeune homme, il n'avait prévu d'autre obstacle que l'indifférence de Marthe ; elle l'aimait ; malgré lui son cœur battait de joie à cette assurance, et une promesse solennelle se dressait entre eux comme un fantôme, Marthe ne pouvait quitter la Hollande !

Un instant une tentation violente traversa le cœur de Claas, il allait dire : « Je resterai donc en Hollande, et nous y passerons ensemble notre vie. » Mais le souvenir de ses parents apparut à ses yeux avec une puissance irrésistible ; son père, fatigué par le travail, et las déjà au bout de trois mois de l'absence de son fils, sa mère accoutumée aux plus tendres soins et surchargée d'un fardeau au-dessus de ses forces, sa grand'mère en enfance, que seul il savait égayer et ranimer, le commerce

florissant entre ses mains et dangereusement aventuré sans lui, l'honneur de la maison engagé dans les affaires... Claas revit tout cela comme un éclair, et une conviction désespérante prit possession de son âme. Si Marthe ne pouvait quitter la Hollande, il ne pouvait, lui, quitter la France où son devoir l'enchaînait.

Il hésitait encore ; Marthe n'avait pas bougé, elle était toujours debout au milieu du parloir, les yeux baissés, ébranlée encore par le coup qu'elle avait porté et par celui qu'elle attendait ; avant qu'il eût parlé, elle savait que Claas ne pouvait quitter la France, abandonner ses parents et leurs affaires ; le respect et le dévouement héréditaires avaient des droits plus forts qu'un amour nouveau et jeune encore. Ce fut Marthe qui reprit : « Ma tante se mourait, elle m'a fait jurer de ne jamais retourner en France, elle craignait pour ma foi, elle a demandé ma promesse au nom de ce qu'elle a fait pour moi... J'ai renoncé pour elle à rejoindre Pitre... Je ne vous connaissais pas alors... et maintenant j'ai promis. »

La promesse de Marthe était aussi sacrée aux yeux de Claas qu'aux siens propres ; il ne pouvait admettre les craintes de sa tante Suzanne. La mère de celle-ci n'avait-elle pas vécu comme une sainte au milieu des périls et des épreuves de la persécution ; sa mère à lui ne conservait-elle pas les pieuses traditions de la famille ? mais Marthe avait promis ! Les gouttes de sueur coulaient l'une après l'autre sur le front du jeune homme. Dans l'extrémité de son angoisse, il cacha son visage dans ses mains pour dissimuler ses pleurs. Lorsqu'il releva

la tête, Marthe était toujours à côté de lui ; pas une larme ne brillait sur ses paupières, mais la main qu'elle posa sur le bras de son cousin était glacée. « Notre jour de sacrifice est venu, dit-elle d'une voix un peu altérée, tous les nôtres ont souffert pour la foi, ceci est notre tour. » Claas poussa un gémissement : « Je ne sais si ma foi est assez forte pour l'épreuve, » murmurait-il. « Oui, dit Marthe, puisque vous n'avez pas tenté de me faire manquer à mon serment et que vous n'avez pas oublié vos propres devoirs. Adieu, Claas ; au ciel, il n'y aura plus deux patries. »

Elle avait disparu en prononçant ces mots ; Claas était seul, toujours abîmé dans ses douloureuses pensées, il ne se repentait pas d'avoir tout risqué, bien qu'il eût tout perdu ; ni le temps, ni l'affection croissante n'auraient pu faire disparaître l'insurmontable obstacle qui s'élevait entre eux ; la colère du jeune homme hésitait à se déverser sur la morte qu'il avait été instruit à respecter dès son enfance et qui avait consciencieusement agi à la dernière heure comme elle avait fait toute sa vie. « C'est fini ! marmottait Claas, je suis venu ici pour entrevoir et manquer mon bonheur ! » Une heure plus tard il était sur le port s'enquérant des navires en partance ; il ne pouvait plus supporter Rotterdam, il ne voulait pas revoir Marthe, il voulait courir au devoir pour lequel il avait tout sacrifié, sûr des consolations et de l'appui de sa mère. Ce n'était pas elle qui blâmerait Marthe ; les commerçants huguenots savaient ce que valait la parole donnée ; leur conscience et leur honneur y attachaient le poids du serment.

Marthe était rentrée dans sa chambre, elle pleurait maintenant, elle qui n'avait pas versé une larme devant Claas, elle qui avait su le soutenir par son inflexible droiture; elle était agenouillée au pied de son lit, la tête cachée dans ses mains; tout ce qu'elle avait rêvé sans le bien comprendre, tout le bonheur qui apparaissait vaguement à ses yeux, la douce vie qu'elle avait imaginée au sein de la famille sans se demander comment elle y arriverait, tout cela s'était évanoui en un instant devant l'austère devoir ; et Marthe pleurait ses illusions perdues, ses beaux rêves brisés, et le chagrin qu'elle avait causé à Claas. Elle était trop sensée et son cœur n'était pas assez profondément atteint pour se dire que le bonheur lui serait désormais impossible, mais elle se sentait malheureuse, isolée, dépouillée lorsqu'elle aurait pu tout d'un coup devenir si riche d'affections et d'espérances; elle avait joint les mains et elle priait. « Je me figurais autrefois que je subirais sans crainte le martyre, se disait-elle, que Dieu me fasse la grâce de ne pas faiblir en ce jour de ma calamité ! »

La maison de M. Pàris était bouleversée. Claas avait annoncé son départ pour le lendemain. « Mon père me réclame, dit-il à son oncle, et j'ai trouvé au port un navire qui part pour Caen. — Mais le nôtre met à la voile dans huit jours, disait le négociant, et vous iriez ainsi plus à votre aise. — Il faut que je parte, » répétait Claas. » Sa tante l'interrogeait du regard. « Demandez à Marthe, » dit-il précipitamment, et il sortit.

Lorsque Marie-Madeleine voulut chercher sa nièce, elle trouva la porte fermée, Marthe vint lui ouvrir. Elle

était calme maintenant, mais tout son visage portait les traces de la lutte ; sa tante avait conservé quelque espoir malgré l'agitation de Claas, toutes ses illusions s'évanouirent à la vue de Marthe ; celle-ci n'attendit pas les questions. « J'avais promis à ma tante Suzanne de ne jamais retourner en France, » dit-elle d'une voix brève. « Et Claas? » murmura Mme Pâris. « Claas ne peut quitter ses parents, » dit Marthe. Sa tante n'insista pas, ne s'écria pas, la promesse était irrévocable et le devoir sacré. » Elle l'attira dans ses bras pour l'embrasser et la caresser, Marthe se dégagea doucement. « Que personne n'en sache rien, implora-t-elle. Si je pouvais dire adieu à Claas et ne le plus revoir! — Il part demain matin, » dit Mme Pâris. Un soupir s'échappa des lèvres de Marthe, elle avait usé toutes ses forces dans la première épreuve, elle n'était pas prête à affronter de nouveaux combats.

Claas partit, emportant dans son cœur le dernier regard de Marthe dans le parloir de la petite maison de Rotterdam. M. Pâris, informé de tout par sa femme, ne parla plus du navire qui devait mettre à la voile dans huit jours ; ses filles et Michel n'avaient rien deviné. « Tu me rendras ma visite, » avait dit Claas à son cousin, mais le jeune Hollandais n'avait rien promis... « Je ne sais pourquoi j'irais me mettre en ce guêpier, murmurait-il, puisque j'ai eu le bonheur de n'y être point né. »

On était plus fin à Caen qu'à Rotterdam, le retard de Claas à revenir de Hollande, son séjour prolongé chez sa tante avaient tout fait deviner à Pitre ; il eut bientôt

arraché à Claas l'aveu de ses espérances et de leur anéantissement, il était furieux. « Marthe est folle d'avoir promis, s'écriait-il, et ce qu'elle a promis n'a aucune importance, elle n'avait pas le droit de s'engager sans mon consentement; je représente auprès d'elle mon père et ma mère, nous aurions été si heureux tous ensemble ici, on ne nous tourmente guère...—Seulement nous n'avons plus de temples, plus de ministres, plus d'écoles, nos enfants, si nous en avions... » et Claas rougissait comme une fille, « seraient baptisés par le curé, et tenus sur les fonds par des mendiants; nous ne pouvons prétendre à aucune charge ni espérer aucun avancement, nos affaires sont sans cesse contrariées par quelque règlement vexatoire, et si nous ne souffrons pas comme on souffre ailleurs, cela tient au gouverneur et aux intendants; qu'ils soient changés et nous serons aussi malheureux que le Languedoc ou le Poitou ! »

Pitre s'était arrêté en face de son cousin : « Et c'est dans cette galère que tu voulais amener Marthe ! dit-il avec colère, lui as-tu représenté tout cela en lui demandant de te suivre en France? » Claas rougit de nouveau. « J'étais assez égoïste pour songer seulement que je l'aimais, » repartit-il. « Et moi, dit Pitre, comme je l'aime aussi et que je voudrais la voir avec nous, je lui vais écrire pour chercher à l'ébranler. » Claas avait accepté la sainteté de la promesse de Marthe, mais il n'eut pas le courage de refuser le secours de Pitre ; une faible lueur d'espoir rentra dans son âme. « Il ne m'écouterait pas d'ailleurs, » disait-il pour s'excuser.

La lettre de Pitre était partie par un navire rapide, la

réponse ne se fit pas attendre, Marthe avait bien pleuré en l'écrivant. « Vous savez tout, mon cher frère, disait-elle, et que ma chère tante à son lit de mort m'a fait jurer de ne point aller en France. Pouvais-je lui refuser cette satisfaction après toutes les bontés qu'elle avait eues pour moi, et que je puis bien dire qu'elle m'a servi de mère? Il n'en faut plus parler, Pitre, c'est une chose impossible. Mais comment avez-vous pu me dire que j'avais éteint tous les sentiments de la nature envers vous? Le Seigneur qui connaît tout me garde d'une telle chose! Tant que je vivrai j'aurai toujours pour mes parents l'affection que je leur dois... Vous n'avez qu'une sœur qui vous aime tendrement, vous auriez dû être le premier à me donner du courage et vous êtes le plus fâché; personne ne m'a rien dit... même ceux qui souffraient plus que vous. Croyez-vous que je n'aie consulté personne! Ma tante et M. Lemoine sont du même avis et disent que je ne saurais aller en France. Avez-vous oublié les peines que mon cher père et ma chère mère ont prises pour en sortir? La religion chrétienne ne détruit point la naturelle, mais elle dit que quiconque aime son père ou sa mère plus que Jésus-Christ n'est pas digne de lui... Mon cher frère, vous savez bien à quoi j'ai renoncé. »

Lorsque Pitre eut lu deux fois cette lettre, il la tendit à Claas penché à côté de lui sur le grand-livre... « Je suppose d'après ceci, dit-il ironiquement, que ma chère tante a fait de Marthe son unique héritière. » Claas secoua la tête sans répondre, il lisait la lettre, il la rendit à Pitre avec un soupir, ses yeux étaient humides.

« J'ai entendu dire à Rotterdam, répondit-il, que ma tante Suzanne avait divisé sa fortune par égales parts entre Marthe et ma tante Madeleine, te considérant comme ayant reçu ta part par avance. — Alors je ne comprends plus rien aux folies des femmes, » grommela Pitre. Claas se leva et sortit; il se demandait souvent comment Pitre, avec ses instincts grossiers, pouvait être le fils de l'avocat Michel et le frère de Marthe Basérat.

Le sacrifice de Marthe était complet ; elle vivait dans la maison de sa tante Madeleine ; ses cousines étaient mariées, elles avaient des enfants qui appelaient Marthe leur tante et la regardaient comme une vieille femme. Cependant le régiment de Guillaume Pâris était de retour en Hollande, il était devenu lieutenant-colonel ; les fatigues de la guerre avaient hâlé et durci ses traits ; il était brusque, sa voix était brève et son accent impérieux, mais il avait conservé au fond du cœur un doux souvenir de sa cousine Marthe. Pendant le congé qu'il demandait pour la première fois après vingt années de campagnes, il la revit, déjà devenue la fille de la maison paternelle, secondant sa mère dans les soins du ménage, écrivant pour son père et lui lisant le soir pour ménager ses yeux ; il prit son parti sans consulter personne : « Marthe, dit-il un jour, voulez-vous être ma femme? Avant de mettre sa main dans la main du brave soldat, Marthe lui raconta en quelques mots l'histoire de son ancien amour. Guillaume sourit, il savait tout par une indiscrétion de Mme Pâris... « Claas est marié, dit-il en riant, il a déjà deux enfants, et moi, je vous demande seulement de me tenir vos promesses

comme vous les avez tenues à ma tante Suzanne. » Marthe baissa les yeux sans répondre ; elle n'avait encore rien promis, mais le souvenir des luttes passées se dressait devant elle en contraste avec le présent ; cette fois elle pouvait aimer, elle pouvait se donner sans manquer à aucun devoir, elle pouvait retenir en Hollande, près de ses vieux parents, le hardi soldat dont l'absence avait coûté tant de larmes ; elle savait que son bonheur contribuerait au bonheur de tous ceux qui l'entouraient, et elle remerciait Dieu dans son cœur. Guillaume attendait sa réponse avec impatience, mais sans inquiétude. « J'ai lu mon Oui, dans ses yeux, dit-il à Mme Pàris qui pleurait de joie ; quand il sortira de ses lèvres, j'y compterai comme au serment de l'Église, Marthe sait tenir sa parole. »

Guillaume n'attendit pas longtemps.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

Ouvrages de Miss Yonge

Violette, 2 vol. in-12	6 »
La Chaîne de Marguerites. 2 vol. in-12	6 »
Le Procès. Nouveaux anneaux de la chaîne de Marguerites, 2 vol. in-12	6 » / 6 »
La Colombe dans le nid de l'aigle. 2 vol. in-12	6 »
Le Petit Duc. 1 vol. in-12	1 50
La Fronde, Mémoires de Marguerite de Ribaumont, vicomtesse de Bellaise. 1 vol. in-12	3 50
Inconnue dans l'histoire. Des prisons de la reine Marie Stuart. 1 vol. in-12	3 50
La Pierre de Touche, ou Magnum bonum. 2 vol. in-12	3 50
Est-ce l'Enfant des fées ? 1 vol. in-12	3 50
A la recherche ! 1 vol. in-12	3 50
Les Deux tuteurs. 1 vol. in-12	3 50
Le Souhait d'Henriette, ou l'esprit de domination. 1 vol. in-12	3 50
Craintes et espérances. 2 vol. in-12	6 »
Kenneth, ou l'arrière-garde de la Grande-Armée. 1 vol. in-12	3 50
Amour et vie. Une fable antique au VIIIe siècle. 1 vol. in-12.	3 50
Trois nouvelles mariées. 2 vol. in-12	6 »
Le Lion captif. 2 vol. in-12	6 »
Frères et sœurs, ou les colonnes de la maison. 1 vol. in-12.	6 »
Restitution. 1 vol. in-12	3 50
Père et fille. 1 vol. in-12	4 »
Le Livre d'or, belles actions d'autrefois. 1 vol. in-12	3 50

Ouvrages de Miss Mulock

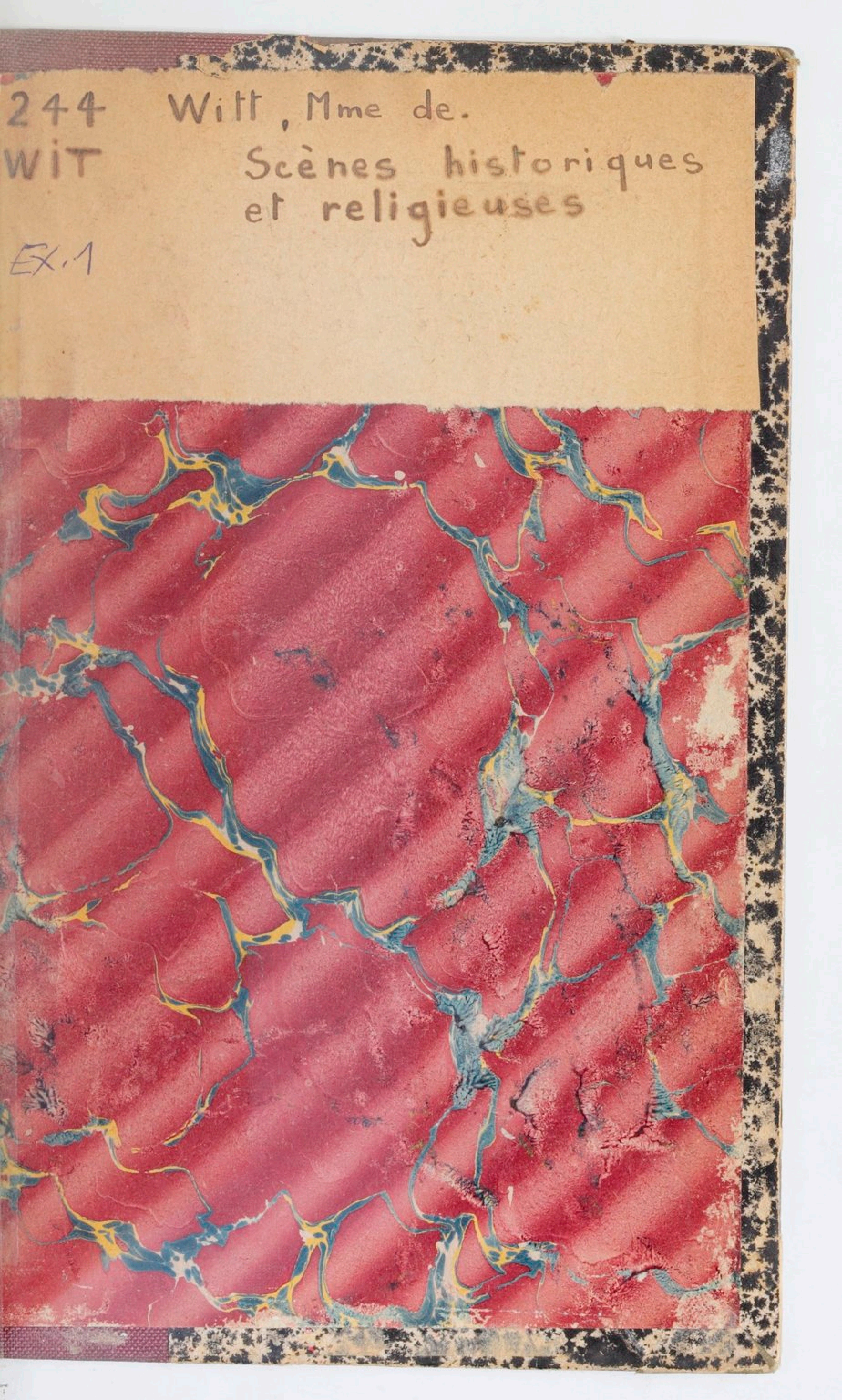
John Halifax gentleman. 1 vol. in-12	4 »
Aide-toi, le Ciel t'aidera. 1 vol. in-12	2 »
Le Chef de famille. Traduit de l'anglais. 2 vol. in-12	6 »
Le Mari d'Agathe. Traduit de l'anglais. 1 vol. in-12	3 50
Maîtresse et Servante. Traduit de l'anglais. 1 vol. in-12	3 50
Silence. Traduit de l'anglais. 1 vol. in-12	3 50
Un héros. 1 vol. in-12	2 »
Une héroïne. 1 vol. in-12	2 »

Ouvrages de Mme Henry Wood

Roland Yorke. 2 vol. in-12	6 »
Les Channing. 2 vol. 12	6 »
Le Labyrinthe. 2 vol. in-12	6 »
Anne Hereford. 2 vol. in-12	6 »
La Nuit du Grand Brouillard. 1 vol. 12	3 »
Le Testament de Georges Canterbury. 2 vol. in-12	6 »

Paris. — Imp. des Beaux-Arts, 36, r. de Seine




244 WIT
Witt, Mme de.
Scènes historiques et religieuses
EX. 1

